



36.1.26.

Ths

Galat. XXXVII-2(2)

LE VOYAGEUR

MODERNE.

Cet ouvrage se trouve encore :

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, libraire, } au Palais-Royal.
 { PONTHEU, idem, }

Et à { Angoulême, — TREMEAU et comp.
 { Bordeaux, — LAWALLE et NEVEUX.
 { Marseille, — CAMOINS frères et MASVERT.
 { Lyon, — BOHAIRE, MANEL.
 { Rouen, — FRÈRE aîné.
 { Toulouse, — VIEUSSEUX aîné.

*Sous - presse pour paraître chez les mêmes
Libraires :*

Histoire comparée des systèmes de philosophie, par
M. le baron de GERANDO, Conseiller d'État; deuxième
édition, revue, corrigée et augmentée. — 4 vol. in-8°.
Prix : 28 francs.

Œuvres choisies de M. CAMILLE JORDAN, contenant
ses Discours au Conseil des Cinq-Cents et à la Chambre
des Députés; ses écrits politiques sur divers sujets; ses
Mémoires littéraires et philosophiques, etc.; enfin sa
correspondance avec différens personnages marquans,
notamment avec Napoléon Bonaparte et madame de
Staël; ses traductions, pensées, poésies, etc. Ces divers
écrits sont pour la plupart inédits. Précédées d'une Notice
biographique sur sa vie; ornées de son portrait, de la
gravure du monument qui lui est élevé par les membres
des deux Chambres, et d'un *fac simile* de son écriture.
Publiées par son ami intime, le baron de GÉRANDO, de
l'Institut de France. Ces œuvres auront quatre volumes
in-8°, et seront incessamment mises en vente par volumes
séparés. — Le prix, pour les souscripteurs, est de 7 fr.
par volume. Passé la publication du premier volume,
chacun d'eux sera de 8 francs.

IMPRIMERIE DE DENUGON.





Montagnards arctiques

12. 1. 62

12. 1. 62
12. 1. 62
12. 1. 62

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

188

584453
LE
VOYAGEUR MODERNE,

OU
EXTRAIT
DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR M^{me} ELISABETH DE BON.

TOME SECOND.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 36;
ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

CC 4422

LE VOYAGEUR

MODERNE.

EXTRAIT

DU VOYAGE

DU CAPITAINE MAXWELL

SUR LA MER JAUNE.

Côtes du Brésil ; Rio-Janeiro.

LA nature a réuni ses traits les plus beaux et les plus imposans pour enrichir les environs de Rio-Janeiro. Il serait difficile d'aller au-delà de la vérité, en peignant la grandeur et la sublimité de la scène qui s'offre aux yeux en entrant dans le port.

Après avoir passé le cap Frio, le premier objet qui fixe l'attention est une ouverture dans la chaîne verdoyante des montagnes qui bordent la côte. Cette fente,

vue de loin , ressemble à un portail étroit ; elle est entre deux piliers de pierre , qui étant entièrement nus , n'en ressortent que mieux sur le reste des monts , qui sont parés d'une belle végétation. Cette ouverture est l'entrée du port de Rio-Janciro , au milieu de laquelle s'élève une petite île très-fortifiée , qui réduit le passage à trois quarts de mille de longueur. Lorsqu'on a passé ce canal , la perspective la plus magnifique frappe les yeux. Qu'on se figure une immense nappe d'eau qui reflue dans l'intérieur d'une campagne riante , à trente milles environ , où elle est bornée par de hautes montagnes , toujours majestueuses , soit que leurs sommets sourcilleux et informes se cachent dans les nues , soit qu'ils se colorent d'azur et de pourpre ; qu'on s'imagine voir cette nappe d'eau s'élargissant graduellement de l'étroite ouverture par laquelle elle communique à la mer jusqu'à une étendue de douze à quatorze milles , couverte d'un grand nombre de petites îles qui , chacune de forme différente , semées ça et là sur sa surface , y

étaient les teintes variées à l'infini que peut produire une végétation abondante et continue, et qui, garnies de buissons parfumés, semblent ensevelies sous une robe de verdure; qu'on se figure cette belle nappe d'eau, avec ses îles nombreuses, encadrées des deux côtés dans des collines de moyenne hauteur, s'élevant les unes au-dessus des autres, comme un vaste amphithéâtre tapissé d'une opulente verdure, et surmontés d'un bouquet d'arbres élégans, pendant que leurs bases dentelées laissent voir de petites anses qui s'étendent au milieu des vallées, pour y chercher les ruisseaux qui viennent se jeter dans cet immense réservoir.

La baie de Ross, d'où l'on découvre la grande muraille de la Chine. Etonnement des naturels du pays à la vue d'un vaisseau.

Les naturels, qui très-probablement n'avaient jamais vu de vaisseau semblable à celui de l'*Alceste*, commandé par le ca-

pitaine Maxwell, s'attroupèrent le lendemain sur le rivage, sans témoigner du reste aucune envie de venir à bord ; mais le premier officier qui s'écarta de l'aiguade, et qui s'avança du côté des villages, à environ deux milles, fut presque dévoré par la curiosité des habitans : chaque partie de son costume subit tour-à-tour l'examen le plus détaillé, depuis le jabot de sa chemise jusqu'à ses souliers ; ses boutons portant une ancre attiraient surtout l'attention, et pour l'un d'eux on obtenait tout ce qu'on désirait. Les femmes avaient universellement des pieds petits et estropiés. Il régnait une propreté remarquable dans leurs maisons ainsi que dans leurs jardins, et leurs villages offraient un air d'aisance, qu'on ne trouve pas toujours dans les contrées les plus civilisées de l'Europe.

L'île de Liou-Tchou et le port Napa-Kiang.

Le capitaine Maxwell jeta l'ancre à l'île de Liou-Tchou, en face d'une ville consi-

dérable, dont le port était rempli d'un grand nombre de bâtimens. Les naturels du pays, surpris de voir des vaisseaux européens, les premiers probablement qui se fussent offerts à leurs yeux, étaient perchés par milliers sur les hauteurs qui environnent le port, et regardaient avec admiration les bâtimens. Plusieurs canots s'approchèrent de l'*Alceste*, et y amenèrent des chefs du pays, qui demandèrent aux voyageurs de quels pays ils étaient, et ce qu'ils venaient faire chez eux. On fit cesser les alarmes que leur causait la présence d'un vaisseau d'une force et d'une construction extraordinaires à leurs yeux, en leur disant que ce vaisseau anglais avait amené un ambassadeur à l'empereur de la Chine, qu'il l'avait débarqué à Pékin; que l'équipage retournant à Canton avait éprouvé un gros temps, et que le vaisseau faisant eau, on était obligé de relâcher.

Les chefs alors retournèrent au rivage, et revinrent bientôt avec un grand nombre de charpentiers, munis de tous les instrumens nécessaires. Mais on leur demanda

la permission d'aller à terre pour faire les réparations et pour acheter quelques nouvelles provisions.

Le principal chef était un homme de soixante ans; il avait une barbe longue et vénérable, et portait une robe de pourpre à manches très-larges, et serrée autour de son corps par une ceinture rouge; il avait des sandales aux pieds, avec des guêtres blanches, ressemblant à des chaussettes. Son bonnet, marque distinctive de sa dignité, était composé d'une étoffe légère de même couleur que sa robe, et qui se repliait plusieurs fois sur sa tête.

Quoique ce fût, dit le vieillard, une règle générale chez eux qu'aucun étranger ne débarquât sur leur rivage, il assura que si quelques officiers voulaient venir à terre et promettre de ne pas dépasser certaines limites, ils seraient reçus avec plaisir.

Le lendemain les chaloupes furent mises en mer, et les capitaines Maxwell et Hall, avec plusieurs officiers en grand uniforme, entrèrent dans le port nommé *Napa-Kiang*. Ils furent reçus à leur débarque-

ment par plusieurs chefs , qui les prirent par la main , et les conduisirent à travers une foule immense de spectateurs , jusqu'à la porte d'un édifice public , où le vieillard , dont nous avons déjà parlé , les attendait pour les introduire dans la maison. On y avait préparé un banquet , dont la gaité des convives fit les premiers frais , et où une liqueur nommée *chazzi* (qui ressemble beaucoup au rossolio) , servit à entretenir la joie et la bonne humeur.

Comme ces insulaires avaient eu la générosité de fournir aux vaisseaux toutes les provisions qui leur étaient nécessaires , et qu'ils avaient constamment refusé de rien recevoir en échange , les capitaines crurent que c'était une occasion favorable pour offrir aux chefs , comme une marque de considération personnelle , quelques présens , consistant en différens vins , quelques bouteilles de kirschwasser , du drap anglais , un télescope , etc. , etc. , c'est à ce titre seul qu'ils acceptèrent.

Le repas achevé , les chefs s'excusèrent de ne pouvoir , sans avoir reçu des ordres

supérieurs, laisser pénétrer leurs hôtes plus avant dans la ville. Les capitaines n'insistèrent point; et après beaucoup de civilités et de complimens réciproques, ils regagnèrent leurs chaloupes, accompagnés de la même manière qu'à leur arrivée.

C'était un spectacle vraiment intéressant que de voir l'ordre et l'harmonie qui régnaient parmi les milliers de spectateurs groupés autour des voyageurs. Ils formaient un grand cercle, au milieu duquel étaient d'abord placés les enfans les plus petits, presque tous à genoux. Un second rang était comme accroupi derrière eux; puis venaient les hommes, les premiers courbant un peu la tête, les autres s'élevant sur la pointe du pied; enfin, le reste, monté sur des pierres et des éminences, de sorte que tout le monde pouvait voir. Le plus profond silence régnait dans cette immense réunion; peut-être avaient-ils éloigné les femmes à dessein; mais ces dames parvinrent à satisfaire leur curiosité en dépit de toutes les précautions qu'on avait prises pour les en empêcher. Un grand nombre d'entre

elles se trouvait sur la rive opposée, où elles avaient été reléguées; mais les chaloupes en s'en allant devaient passer sur leur rivage, et dès qu'elles les aperçurent, elles descendirent en foule des hauteurs où elles étaient groupées, et accoururent au bord de la rivière, où elles jouirent à leur aise du spectacle qu'on avait voulu leur interdire.

A dater de ce moment, il s'établit une amitié mutuelle entre les habitans et les Anglais; ceux-ci eurent la permission d'aller à terre tant qu'ils voudraient; on leur assigna le jardin d'un temple pour s'en servir comme d'une espèce d'arsenal ou d'entrepôt général; les habitations des prêtres furent transformées en hôpitaux, et on construisit quelques hangars pour les ateliers.

Naufrage de l'Alceste , commandée par le capitaine Maxwell, dans le détroit de Gaspar, ayant à son bord l'ambassadeur anglais, revenant de la Chine.

Le 14 février 1817, la frégate *l'Alceste*, après avoir quitté les Philippines, se portait vers le détroit de Gaspar : on redoubla de surveillance en s'approchant d'un détroit qui n'était pas parfaitement connu, et l'on prit toutes les mesures que la prudence exigeait. Le capitaine, le maître d'équipage, et d'autres officiers, avaient passé la nuit sur le tillac; la sonde donnait un résultat conforme à ce qu'indiquaient les cartes, et on n'avancait qu'avec circonspection, lorsque le 18, à sept heures et demie du matin, le vaisseau toucha, avec un fracas épouvantable, sur un récif de rochers cachés sous les eaux, et y demeura retenu.

On reconnut que tout effort pour le faire avancer serait inutile et même funeste; car les avaries qu'il avait reçues de-

vaient le faire couler à fond en quelques minutes, s'il venait à quitter la position où il se trouvait encloué. Par la même raison on cessa bientôt de travailler aux pompes, dont le secours ne pouvait plus être d'aucune utilité ; l'on s'occupa uniquement à mettre les chaloupes en mer, et à sauver du vaisseau, dont la perte était certaine, toutes les provisions auxquelles on put atteindre ; chose qui n'était pas facile, car tout était sous l'eau.

L'ambassadeur fut conduit dans une chaloupe au point le plus voisin de l'île de Pulo-Léat, qui paraissait à la distance d'environ trois milles ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on trouva une ouverture favorable au débarquement, encore fut-on obligé, pour gagner la terre-ferme, de grimper de rochers en rochers.

On employa le reste de cette fatale journée à construire un radeau pour conduire dans l'île les bagages et les objets les plus pesans. Au retour de la marée, vers minuit, les flots ayant soulevé le vaisseau, il retomba avec tant de violence qu'il devint

indispensable de couper le mât de perroquet.

Dans l'après-midi du 19, le capitaine Maxwell, qui jusque-là était resté à bord, se rendit à terre pour se concerter avec lord Amherst sur le parti à prendre dans la circonstance périlleuse où on se trouvait ; les chaloupes ne pouvaient suffire pour transporter même la moitié de l'équipage en quelque lieu que ce fût. Cependant comme il était indispensable que quelqu'un se rendît dans le port le plus voisin pour y demander du secours, le capitaine pensa que le parti le plus convenable était que l'ambassadeur se rendit à Batavia, ou dans un autre port de l'île de Java, d'où il pourrait envoyer des bâtimens à la recherche du reste de l'équipage. Cette proposition ayant été agréée, lord Amherst s'embarqua le même soir dans les chaloupes, avec sa suite et un détachement de soldats, formant un total de quarante-sept hommes, n'emportant pour toute provision qu'une moitié de mouton, un jambon, une langue, vingt livres de bis-

cuit et sept gallons d'eau , de bierre et de spruce , avec une trentaine de bouteilles de vin ; ce fut tout ce qu'on put leur donner , et on pensa que ces provisions suffiraient pour les soutenir pendant les cinq à six jours que devait durer leur voyage. En effet , ils eurent le bonheur d'arriver sains et saufs le dimanche 23 , à Batavia , où ils furent accueillis et reçus par le vaisseau *la Princesse-Charlotte* , qui était en rade.

Les naufragés restés dans l'île étaient au nombre de cent quatre-vingt-dix-neuf hommes et une femme. Après le départ de l'ambassade , le premier soin dont s'occupa le capitaine , fut de faire creuser un puits , attendu qu'on n'avait pas trouvé d'eau dans l'île , et de faire établir un bivouac sur une hauteur. Les barques faisaient de fréquens voyages au vaisseau , pour tâcher d'en sauver tout ce qui serait possible , et d'augmenter ainsi leurs provisions , mais ce fut presque inutilement ; car tout ce qui pouvait leur être utile dans leur position se trouvait sous l'eau. Le 21 , un détachement qui avait passé la nuit sur

la frégate, se trouva , au lever du soleil, entourée par un grand nombre de pirates malais. Les matelots n'ayant point d'armes, n'eurent que le temps de se jeter dans la barque et de chercher à regagner le rivage. Plusieurs pirates leur donnèrent la chasse; mais voyant deux autres barques partir du rivage pour porter du secours à celle qu'ils poursuivaient, ils retournèrent au vaisseau, et s'en mirent en possession. Peu après les naufragés apprirent que ces sauvages faisaient mine de vouloir débarquer dans l'île, environ à deux milles d'eux; aussitôt ils s'occupèrent des préparatifs de défense. Comme ils n'avaient qu'une douzaine de sabres, chacun se fit des armes comme il put, en attachant à des bâtons des lames d'épées, des couteaux et jusqu'à des gros clous. Les soldats de marine avaient trente fusils armés de baïonnettes, et soixante-quinze cartouches seulement; mais on parvint à faire des espèces de cartouches à mitraille, tant avec la poudre qu'on avait retirée des canons chargés qui étaient sur le tillac, qu'avec des boutons,

des ferrailles et des éclats de bouteilles. On s'occupa à abattre des arbres et à tailler des pieux pour former une enceinte et une palissade autour du camp.

Vers le soir un détachement que les Anglais avaient envoyé à la découverte, vint rapporter que les Malais n'avaient pas effectué leur débarquement; mais qu'ils s'étaient établis sur quelques rochers voisins, où ils déposaient tout ce qu'ils pouvaient piller sur *l'Alceste*.

Le soir du même jour, le capitaine Maxwell passa sa troupe en revue, la divisa par compagnie, par sections, lui assigna ses officiers, et régla l'ordre du service.

Le samedi 22 février, quelques barques de Malais s'étant approchées du lieu où celles de nos voyageurs étaient amarrées, le capitaine, dans le dessein de connaître quelles étaient leurs intentions, leur envoya dans une barque un officier avec quatre hommes, portant à la main une branche verte en signe de paix. Les Anglais leur firent des signes d'amitié, et témoignèrent qu'ils avaient envie de leur parler;

mais ces démonstrations furent inutiles : les Malais qui ne cherchaient qu'à reconnaître leur position, retournèrent aussitôt à leur rocher.

Le lieutenant en second reçut alors l'ordre de se porter avec trois barques, qu'on arma le mieux possible, vers le bâtiment, pour en reprendre possession de gré ou de force. Les pirates ne paraissaient pas y avoir plus de quatre-vingts hommes, qui y étaient venus sur deux barques; mais dès qu'ils virent les détachemens anglais s'avancer, ils s'empressèrent de charger leur butin sur leurs embarcations, et de quitter le vaisseau après y avoir mis le feu. En moins de cinq minutes, il n'offrit plus qu'une masse de flammes et de fumée telle que les barques anglaises ne purent y aborder, et furent obligées de revenir dans l'île. Il continua de brûler pendant toute la nuit, et le dimanche matin, comme il fumait encore, on y renvoya les barques : elles continuèrent ce trajet pendant plusieurs jours, et rapportèrent quelques tonneaux de bière et de farine, quelques

caisses de riz , dix-huit mousquets et une quarantaine de piques , avec d'autres objets.

Le mercredi 26 , à la pointe du jour , deux barques de Malais , traînant chacune un canot à la remorque , s'avancèrent vers la baie où les barques des naufragés étaient amarrées. Le lieutenant Nay , homme brave et vigoureux , leur donna chasse à l'instant avec trois barques , leur tua quatre hommes à l'abordage , et leur fit deux prisonniers.

Cet événement ne fut pas le seul de la journée. Dans l'après-midi , on aperçut une vingtaine de canots , venant du côté de Banca , qui s'arrêtèrent précisément à l'endroit qui avait été désigné lors du départ de l'ambassadeur , pour rendez-vous des bâtimens qu'il devait envoyer aux naufragés : ce qui fit croire à tout le monde que c'était effectivement un secours qui leur arrivait de Batavia. Aussitôt le drapeau de reconnaissance fut arboré sur le haut de la montagne où les naufragés étaient campés , et ils virent les étrangers en déployer

un au même instant au haut de leur mât. On dépêcha vers eux un détachement pour les reconnaître ; ils en firent autant de leur côté. Lorsque les deux troupes furent à quelque distance l'une de l'autre, un homme se détacha de chacune d'elles , et s'avança seul. Ces députés s'étant joints , non sans précautions , se firent beaucoup de salutations , et finirent par se donner réciproquement la main. Alors les deux troupes se joignirent, et se rendirent dans le lieu où était le capitaine. Les marins les voyant ainsi venir à eux , s'imaginèrent que c'était des amis envoyés à leur secours , et les reçurent avec de grandes acclamations ; mais cette joie ne fut pas de longue durée : on reconnut bientôt que ces étrangers appartenaient à une tribu errante , et qu'ils étaient venus recueillir une certaine herbe sur les côtes de l'île. Pendant la nuit , les naufragés s'entretinrent des moyens d'entrer en négociation avec ces Indiens , soit pour les amener à les conduire à Java ; soit pour les y forcer par les armes , en cas de refus. Mais ce qui arriva dans la ma-

tinée du lendemain mit fin à toute discussion : ces Indiens ayant découvert le vaisseau naufragé, toutes leurs barques étaient occupées à le piller. Le jour suivant, il leur arriva un renfort de quatorze barques; et toutes s'occupèrent avec une nouvelle ardeur à dépecer le bâtiment, sans que les Anglais pussent s'y opposer.

Tout ceci n'était que le prélude de scènes plus fâcheuses. Le dimanche 2 mars, ayant reçu un nouveau renfort, ils s'avancèrent, dans un nombre considérable de grandes barques, vers le rivage, faisant feu d'une de leurs pièces d'artillerie, battant leurs tambours et poussant des hurlemens affreux. Arrivés à la distance d'un câble, de la baie où étaient les barques anglaises, ils jetèrent l'ancre et se mirent en ligne. Dans moins d'une heure leurs forces augmentèrent rapidement : on leur compta alors jusqu'à cinquante bâtimens de diverses grandeurs, les plus grands portant environ vingt hommes, et les plus petits sept à huit; ce qui faisait un total d'au moins cinq cents hommes. Le

pillage du vaisseau paraissait terminé et ne plus être pour eux qu'un objet secondaire. S'imaginant que le butin le plus précieux devait être au camp des Anglais, ils établirent autour d'eux un blocus rigoureux, en resserrant le plus étroitement possible la ligne qu'ils formaient à l'entour de la baie.

Dans la soirée le capitaine Maxwell fit prendre les armes à toute sa troupe, la passa en revue et lui adressa un discours énergique qui fut reçu avec les plus vives acclamations. Toutes les mesures pour bien recevoir les pirates, s'ils s'avisaient d'attaquer, avaient été prises, et les Anglais étaient bien disposés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, mais la nuit se passa assez tranquillement. Les premiers rayons du jour du lendemain firent voir les pirates exactement dans la même position que la veille; mais pendant la nuit ils s'étaient augmentés de dix bâtimens; ce qui portait leurs forces à six cents combattans au moins. La situation des Anglais devenait de plus en plus critique, leurs

provisions diminuaient, et il était urgent de prendre un parti. Les avis semblaient se réunir pour faire attaquer à l'improviste les pirates, durant la nuit, par les quatre barques bien armées, et pour s'emparer à l'abordage de quelques-uns de leurs bâtimens. Pendant qu'on délibérait ainsi sur ce projet, on aperçut dans le lointain un navire européen faisant voile vers l'île; les Malais le remarquèrent aussi, et on les vit au même instant mettre à la voile et prendre le large. Ce bâtiment était le cutter *le Ternate*, envoyé de Batavia par l'ambassadeur pour prendre les naufragés. On se figure aisément les transports de joie que l'arrivée de ce bâtiment fit éclater parmi ces malheureux; il suffit donc d'apprendre que le 7, tous les embarquemens étant terminés, le vaisseau remit à la voile pour Batavia, où il arriva heureusement le surlendemain.

L'île de Pulo-Leat, où les naufragés séjournèrent dix-neuf jours, a environ six milles de longueur sur cinq de largeur : elle est voisine de Banca et appartient à

cette chaîne d'île qui se trouvent entre celle-ci et Batavia. Elle est inhabitée et ne produit rien qui puisse servir à l'usage de l'homme; cependant son sol paraît susceptible de rapporter toutes les productions de la zone torride. Et si elle était défrichée et cultivée, elle pourrait devenir un lieu fort agréable.

FAITS DÉTACHÉS.

Le serpent Boa-Constructeur.

LE vaisseau *le César*, capitaine Taylor, fut chargé de reconduire en Angleterre l'ambassadeur, ainsi que les officiers et l'équipage de l'*Alceste*, il mit en mer le 12 avril, et après avoir passé le détroit de la Sonde, il se trouva bientôt sur l'Océan indien avec un vent favorable.

Ce vaisseau avait un passager d'une espèce singulière; c'était un gros serpent de l'espèce appelée *Boa-Constructeur*, qui mourut entre le cap de Bonne-Espérance et Sainte-Hélène. La description de cet animal offre des particularités curieuses; voici les principales :

Ce serpent avait seize pieds de long et près de vingt pouces de circonférence; il avait été pris aux environs de Bornéo. Il

fut amené à bord dans une cage de bois, haute de quatre pieds sur cinq de large. Les provisions envoyées à bord, pour son usage, consistaient en six chèvres; ce qui suffisait pour le nourrir pendant cinq mois. Dès le commencement du voyage, l'équipage eut une preuve de son adresse et de ses talens, dans un repas qu'il fit publiquement sur le tillac, où il avait été apporté dans sa cage. On en ouvrit la porte pour y jeter une chèvre et on la referma à l'instant. La pauvre chèvre, comme présentant toute l'horreur de sa situation, se mit à pousser des cris perçans; et en même temps l'instinct lui faisant songer à sa défense, elle baissait la tête comme pour attaquer le serpent avec ses cornes.

Celui-ci qui, d'abord, avait paru remarquer à peine le pauvre animal, commença bientôt à remuer un peu, et tournant la tête du côté de la chèvre, il finit par fixer un œil terrible et menaçant sur la victime, dont la terreur et les angoisses semblaient augmenter, car elle tremblait de tous ses membres, quoiqu'elle continuât ses vaines

démonstrations d'attaque contre le serpent, qui, s'animant de plus en plus, se préparait au festin. Sa première action fut de sortir sa langue fourchue et en même temps de dresser un peu la tête : alors, saisissant tout d'un coup la chèvre par la patte, il la renversa et à l'instant l'enveloppa dans ses horribles replis. La promptitude et la rapidité de ce mouvement furent telles qu'il fut impossible d'en suivre la volubilité. Ce n'était pas un rond régulier qu'il formait : c'était plutôt une espèce de boule, une partie de son corps étant repliée sur l'autre, comme pour être plus sûr d'écraser sa victime. Pendant ce temps il continuait à tenir dans sa gueule la patte qu'il avait d'abord saisie. La pauvre chèvre continua pendant quelques minutes à pousser des cris faible et étouffés ; mais ils diminuèrent peu à peu et cessèrent bientôt entièrement. Le serpent resta encore quelque temps enlacé autour d'elle après qu'elle fût sans mouvement. Il commença alors, avec beaucoup de lenteur et de circonspection, à se déplier jusqu'à ce

que le cadavre se trouvât dégagé de son horrible étreinte; et alors il se disposa à commencer son repas. Plaçant sa gueule sur la tête de la chèvre, il se mit d'abord à la lubrifier avec sa bave; ensuite prenant le museau dans sa gueule, qui avait et qui a même toujours l'apparence d'une plaie fraîche et sanglante, ill'engloutit en entier.

Les cornes lui opposèrent d'abord quelque résistance, moins par leur longueur que par leurs pointes; mais elles ne tardèrent pas non plus à disparaître, au moins extérieurement, car on les voyait distinctement avancer dans l'intérieur, à travers la peau du reptile, qu'elles semblaient devoir percer. La victime était alors à demi dévorée, et l'on ne pouvait voir sans étonnement le jeu extraordinaire des muscles du serpent se développer d'une manière si prodigieuse, et qui aurait infailliblement détruit toute action musculaire dans un animal doué à un moindre degré de la faculté d'expansion. Tandis que la moitié du corps de la chèvre disparaissait sous la peau du serpent, qui s'enflait presque à la

crever , le travail de ses muscles était encore plus visible, et sa force de succion, comme on l'appelle mal-à-propos, était toujours la même : c'était évidemment l'effet d'un pouvoir musculaire doué d'une force de contraction et assisté de deux rangées de dents fortes et recourbées. Il faut aussi que cet animal soit constitué de manière à pouvoir suspendre sa respiration pendant un certain temps ; car il est impossible d'admettre qu'il ait pu respirer tandis que le corps de la chèvre, à demi avalé, tenait sa gueule et son gosier dans un état d'extension complète. En supposant même que le passage de la trachée-artère ne fut pas tout-à-fait intercepté par cette pression, les poumons, lorsque le corps englouti commençait à descendre, devaient être comprimés de manière que leur action fût suspendue.

Il s'écoula près de deux heures et demie avant qu'il ne restât plus aucune trace de la chèvre ; au bout de ce temps la tuméfaction se porta tout entière sur le milieu du corps ou l'estomac du serpent. Les par-

ties supérieures, qui s'étaient si étonnamment gonflées, ayant repris leurs dimensions naturelles, il se replia alors sur lui-même et resta tranquillement dans son état ordinaire de torpeur pendant trois semaines à un mois. Alors, son dernier repas paraissant être entièrement digéré, on lui présenta une autre chèvre, qu'il dévora avec autant de facilité. Il paraît que tout ce qu'avale ce reptile s'incorpore avec lui, car une petite quantité de matières calcaires, qui ne furent pas certainement la dixième partie des os de la chèvre, et quelques poils, composaient en général tous ses excréments. Cela peut expliquer le temps immense que ces animaux peuvent rester sans nourriture.

*L'île Pitcairn dans l'Océan pacifique ;
colonie anglaise d'origine.*

En 1789 le navire anglais *le Bounty*, commandé par le capitaine Bligh et destiné à transporter l'arbre à pain de l'île d'Otaheite aux Antilles, fut saisi par son

équipage insurgé; le capitaine et quelques-uns de ses officiers furent mis à la mer dans une fort petite embarcation, et la providence les conduisit, après douze cents lieues d'une navigation presque miraculeuse, dans l'établissement hollandais de Timor. D'après quelques mots qui échappèrent aux mutins au moment de la séparation, on conjectura qu'ils avaient fait voile vers Otaheite. Dès que l'amirauté anglaise eut connaissance de cet événement, elle dépêcha pour cette île le capitaine Edwards, avec le vaisseau *la Pandore*, pour tâcher de recouvrer *le Bounty*, et de ramener en Angleterre, avec ce bâtiment, autant de mutins qu'on en pourrait saisir. A son arrivée dans la baie de Matayaï, au mois de mars 1791, quatre des révoltés se rendirent volontairement à son bord, et d'après les renseignemens qu'ils donnèrent, on parvint en peu de jours à se saisir de dix autres. Il en périt quatre dans le naufrage de *la Pandore* près du détroit *Endeavoni* près de la côte de la nouvelle Guinée, les autres arrivèrent en

Angleterre où ils furent mis en jugement devant une cour martiale, qui en condamna six à mort et acquitta les quatre autres.

On apprit par ceux-ci que les mutins, après avoir mis à la mer leur capitaine, allèrent droit à l'île de Toobonai, mais que n'y trouvant pas ce qu'ils cherchaient, ils retournèrent à Otaheite, où ils embarquèrent beaucoup de provisions, et d'où ils repartirent pour Toobonai, emmenant avec eux huit hommes, neuf femmes et sept jeunes garçons, tous nés à Otaheite.

Ils commencèrent alors à bâtir un fort; mais ils ne tardèrent pas à abandonner cette entreprise, par suite de la mésintelligence qui survint entre eux et des querelles qu'ils eurent avec les naturels du pays. Christian leur chef, s'apercevant que son autorité déclinait, leur proposa de retourner à Otaheite. Ils y consentirent, et ayant remis en mer ils arrivèrent à la baie de Matavaï le 20 septembre 1789.

Sur les vingt-cinq, seize se firent mettre à terre, et quatorze de ces derniers furent, comme on l'a dit plus haut, emmenés par

la Pandore. Des deux autres, l'un, dont on avait fait un chef, tua son camarade, et bientôt après il fut lui-même mis à mort par les naturels du pays.

Christian, avec les huit mutins qui avaient échappé, ayant pris à son bord plusieurs des naturels d'Otaheite, et surtout des femmes, fit voile dans la nuit du 22 septembre 1789. Ici se terminent les détails que purent donner sur leurs camarades ceux des révoltés qu'on avait pris. Ils ajoutèrent qu'on avait entendu dire à Christian, le soir même de son départ, qu'il chercherait quelque île non habitée, et qu'après y avoir pris pied, il détruirait son vaisseau. Mais tous les efforts du capitaine Edwards pour découvrir, soit cette retraite, soit le navire, dans le nombre considérable d'îles qu'il visita avec *la Pandore*, furent sans succès.

Depuis cette époque, vingt ans s'étaient écoulés sans qu'on eût entendu parler en Angleterre de Christian ou de ses compagnons, lorsqu'au mois de mars 1813, M. Folger écrivit à l'amirauté anglaise qu'à

son dernier voyage à la mer Pacifique il avait touché à l'île Pitcairn qu'il croyait déserte. « Mais en approchant du rivage, ajoutait-il, je vis venir à moi dans un double canot, deux jeunes hommes qui m'offrirent des fruits et un porc. Ils s'adressèrent à moi en anglais, et m'apprirent qu'ils étaient nés dans l'île, d'un père anglais, qui avait appartenu à l'expédition du capitaine Bligh.

» Je les accompagnai au rivage. Je trouvai là un Anglais nommé John Adams, qui me dit avoir fait partie de l'équipage du *Bounty* et qu'après avoir mis à la mer dans un bateau, le capitaine et ses officiers, lui et ses camarades insurgés étaient venus à Otaheite dans l'intention de s'y fixer; mais que Christian et huit autres, lui compris, préférèrent de chercher un autre asile. Ils prirent à Otaheite des femmes et six domestiques, et partirent pour l'île Pitcairn, où ils détruisirent le vaisseau, après en avoir retiré tout ce qui pouvait leur être utile. Au bout de six ans environ de séjour dans cette île, les domestiques assas-

sinèrent tous les Anglais, à l'exception de lui John Adams, qui échappa quoique grièvement blessé. Dans la même nuit, les veuves otaheitiennes firent main-basse sur les assassins, et elles restèrent depuis cette époque seules avec lui et leurs enfans.

• Je fis un très-court séjour dans cette île, et à mon départ John Adams me donna une boussole qu'il me dit avoir appartenu au *Bounty* et que j'ai l'honneur de vous envoyer, présumant que la circonstance qui me l'a procurée, peut lui donner quelque prix à vos yeux.

FOLGER.

Un autre voyageur écrivit à peu près à la même époque à l'amirauté :

• J'ai l'honneur de vous informer que dans mon passage des îles Marquises au port Briton-Valparaiso, je découvris une île qui n'est point marquée sur les cartes. Je m'en approchai pour voir si elle était habitée, et à ma grande surprise je vis venir à moi quarante individus parlant très-bon anglais. Ils descendent de cette portion de

l'équipage du *Bounty* qui après leur fatale révolte, vint d'Otaheite s'établir dans cette île, où ils brûlèrent leurs vaisseaux.

• Christian paraît avoir été le chef et le seul instigateur de l'insurrection. Le seul Anglais qui ait survécu à cet acte est un vénérable vieillard nommé John Adams, dont la conduite exemplaire et les soins paternels qu'il a pris de cette petite colonie, m'ont frappé d'admiration. L'éducation pieuse qu'il a donnée à tous les enfans, les sentimens religieux qu'il a su inspirer à ces jeunes âmes, l'ont entouré d'un respect et d'une prééminence tels qu'il est révééré comme le père de toute la colonie.

• Le premier individu né dans l'île est un fils de Christian : il se nomme *Jeudi Octobre Christian*. Son père fut victime de la jalousie d'un Otaheitien, qui l'assassina environ trois ou quatre ans après leur arrivée. Il ne reste des fondateurs de la colonie qu'un homme et quelques femmes.

• L'île Pitcairn est bordée de rochers abruptes. Il est difficile en tout temps d'y

aborder, même en bateau ; mais un navire peut s'en approcher à peu de distance sans danger, la mer étant profonde.

Depuis qu'on a reçu ces renseignemens les officiers du *Briton* et du *Tagus* se sont rendus dans cette île. Leur surprise fut grande, en s'approchant, de découvrir des plantations régulières et des cabanes mieux construites que celles des îles Marquises. A deux milles du rivage ils virent quelques habitans qui, portant leurs canots sur leurs épaules, traversaient hardiment la houle qui brisait sur la plage, et qui pagaient vers le navire dans ces embarcations légères.

Le premier qui monta à bord du *Briton* dit qu'il s'appelait Jeudi Octobre Christian, et qu'il était l'aîné des enfans nés dans l'île. Il paraissait avoir environ vingt-cinq ans. C'était un beau jeune homme de six pieds; ses cheveux étaient noirs foncés; sa figure était gracieuse et ouverte; son teint brun, mais sans mélange de la couleur cuivrée particulière aux insulaires de l'Océan pacifique. Il n'avait d'autre vête-

bitation. Il avait avec lui sa femme très-vieille et aveugle. Il ne s'approchait pas sans crainte; on s'empessa de le tranquilliser, en l'assurant que tout était oublié et que la visite était purement amicale. On ne peut décrire la joie touchante qui suivit cette déclaration et les transports de toute cette jeunesse en voyant arriver des compatriotes. On entassa devant eux des ignames, des noix de cocò et d'autres fruits, des œufs frais, etc., etc. Le bon Adams voulut tuer et apprêter de suite un cochon, mais la brièveté de la visite ne le permit pas.

On compta dans cette intéressante colonie quarante-six individus de tout âge. Les jeunes gens tous nés dans l'île, étaient taillés en athlètes; leur abord était ouvert et agréable, la bienveillance et la bonté du cœur se peignaient dans leurs traits; les jeunes femmes étaient grandes, robustes, faites à ravir. Avec le sourire sur les lèvres et la plus douce sérénité sur le visage, elles se montraient modestes et timides à un degré qui honorerait la nation la plus

faite aux habitudes de la vertu. Toutes avaient les dents comme de l'ivoire, et la population entière des deux sexes portait dans ses traits le caractère anglais le mieux prononcé. Les jeunes femmes n'avaient de vêtement qu'une pièce d'étoffe qui descendait de la poitrine aux genoux, et la plupart portaient négligemment sur leurs épaules une sorte de manteau qui descendait jusqu'aux pieds; elles se font des bonnets tout-à-fait élégans, et quoiqu'elles n'aient reçu d'instruction que de leurs mères otaheitiennes, elles pourraient offrir aux modistes de Londres, des modèles de bon goût uni à la simplicité.

Adams avait su leur inspirer dès l'enfance des principes de religion et de morale; et il affirma que depuis la mort de Christian on n'avait pas eu dans la colonie un seul exemple de désordre dans aucun genre. Tous sont occupés des travaux de la culture, et lorsqu'ils ont défriché de leurs mains assez de terrain et élevé assez de bétail pour fournir à l'entretien d'une famille, on leur permet de se marier, mais

toujours avec l'approbation d'Adams, qui les unit alors par une sorte de cérémonie à laquelle il a donné le caractère religieux.

La plus parfaite harmonie paraît régner dans cette intéressante société; leurs querelles, qui sont rares; ne sont jamais, selon leur expression, que des *querelles de langue*. Leurs transactions se bornent à des échanges de denrées ou autres objets; opérations auxquelles préside toujours la plus parfaite loyauté.

Leurs habitations sont très-propres en dehors comme en dedans; le petit village de Pitcairn est bâti en carré, dont le côté supérieur est habité par John Adams et sa famille, composés de sa femme aveugle, de trois filles entre quinze et dix-huit ans, et d'un garçon de onze ans; il a de plus une fille de sa femme d'un premier mari et un gendre. Jeudi Octobre Christian occupe le côté opposé du carré; la place est un gazon sur lequel on laisse aller la volaille, mais qui est défendu des dégâts du bétail par une barrière qui en fait

le tour. Tout a été construit d'après un plan raisonné, et rien n'y ressemble à ce qu'on trouve dans les autres îles de cet Océan. Les meubles de l'intérieur sont bien travaillés : on voit des lits propres, des tables, des chaises, des coffres qui contiennent les vêtemens fabriqués avec de l'écorce d'un certain arbre, que les femmes d'Otaheite savent fort bien préparer. L'intérieur de la maison d'Adams est divisé en deux pièces, et les fenêtres ont des volets pour la nuit. Les jeunes gens des deux sexes travaillent presque toujours, sous la surveillance d'Adams, à la culture des cocotiers, des bananiers, de l'arbre à pain, des ignames, des patates douces et des turneps. Ils ont aussi des cochons et des chèvres en abondance ; il y a même des cochons sauvages dans les bois, et la mer fournit autour de l'île d'excellent poisson.

Ils fabriquent eux-mêmes leurs outils d'agriculture avec le fer qu'ils retirèrent dans le temps du vaisseau *le Bounty* ; ils le forgent, non sans beaucoup de peine,

pour en faire des bèches, des haches et d'autres instrumens. Ce n'est pas tout, le bon vieillard a tenu un registre exact de la nature et de la quantité d'ouvrages faits par chaque famille, et chacune a son compte de recette et de dépense ouvert. Indépendamment des propriétés particulières, il y a un magasin général d'où on tire divers objets pour les besoins des particuliers, qui en tiennent compte; en outre, des échanges de toute espèce ont lieu entre eux selon leurs convenances, et sous l'inspection d'Adams, qui en garde registre.

Le gouvernement britannique a résolu d'accorder tous les secours possibles à la *colonie de Pitcairn*. Il doit y envoyer des meubles et ustensiles, des outils, et généralement tous les produits de l'industrie européenne qui peuvent être utiles aux colons, et rendre leur situation plus heureuse.

EXTRAIT

DU VOYAGE DE DÉCOUVERTES

DANS LA MER DE BAFFIN,

Exécuté en 1818, sous le commandement du capitaine Ross, pour faire des recherches relatives à la probabilité d'un passage nord-ouest.

Départ.

LES Européens, avides de nouveautés, et privés soudain par la paix générale, du spectacle des grands événemens qui, pendant plus d'un quart de siècle, avaient occupé leur insatiable curiosité, reçurent avec empressement la nouvelle des glaçons qui flottaient dans l'Océan atlantique ; l'on n'annonça rien moins que la débâcle des glaces éternelles du Pôle, sans réfléchir que c'étaient seulement quelques débris des bords qui, trop avancés vers l'eau profonde et tempérée des deux bras de l'Océan

atlantique, dont l'un se projette vers le Spitzberg, l'autre dans le détroit de Davis, tombent de temps en temps par masses et se détachent même régulièrement, quoique en plus petite quantité chaque printemps. D'après les rapports de quelques patrons de baleiniers employés à la pêche dans les parages du Groenland et du détroit de Davis, les deux dernières années, les mers Arctiques se trouvaient plus dégagées de glace qu'elles ne l'avaient été depuis des siècles. En conséquence, le Gouvernement britannique résolut d'envoyer quatre vaisseaux pour explorer les mers polaires, et pour décider, s'il était possible, la question, long-temps agitée de savoir s'il existe une *communication praticable* entre l'Océan atlantique septentrional et le Grand-Océan, par le détroit de Behring; les vaisseaux, *l'Isabelle*; *l'Alexandre*; *la Dorothee* et *le Trent* furent renforcés, autant qu'on peut le faire avec le bois et le fer, et on ne négligea rien pour mettre ces bâtimens en état de mieux résister à la pression latérale des glaces.

La distribution dans l'intérieur fut combinée de manière à procurer aux officiers , aussi bien qu'aux matelots , toutes les commodités que la dimension des vaisseaux pouvait admettre. Pour les garantir de l'âpreté du climat , on les pourvut de bois de lits qui , plus chauds que des cabanes et des hamacs , offraient encore l'avantage , s'ils se trouvaient dans la nécessité de se loger quelque part sur la côte , de pouvoir facilement être déplacés , puisque chaque lit consistait en une caisse séparée. Les vaisseaux furent aussi fournis d'autant de houille qu'il fut possible ; et afin de chauffer les navires plus fortement qu'avec des poêles seuls , on pratiqua des conduits de chaleur qui amenaient la vapeur du feu de la cuisine entre les ponts , dans le cas où ils seraient réduits à passer l'hiver dans les régions arctiques ; ils étaient pourvus de sapins , de nattes russes et de canevas goudronnés , afin de convertir les vaisseaux en maisons ; et s'ils étaient obligés de prendre leurs logemens sur le rivage , les mêmes matériaux pouvaient

servir à construire une toiture; le Gouvernement fournit de même gratis, à chaque homme, un assortiment d'habillemens chauds, avec une espèce de couverture faite de peaux de loups, de sorte que sous tous les rapports, ils étaient en état de résister à la rigueur de la saison.

On pourvut également avec soin, dit l'auteur, aux moyens de conserver la santé des équipages, et les vaisseaux étaient fournis d'une quantité considérable d'articles que l'on regarde comme d'excellens préservatifs contre le scorbut, qui avait souvent exercé les plus affreux ravages sur les marins qui visitaient des climats froids. Dans le cas où nous aurions besoin de quelques objets que les Esquimaux pourraient nous céder, nous avions une multitude de colifichets et d'autres articles à donner en échange; c'étaient des chausses, des pantalons et des jaquettes de travail grossier, des chemises, des parapluies, des aiguilles, du fil, des miroirs, des cauris, des rassades de différentes couleurs, et beaucoup d'autres choses faites pour

intéresser des peuples non civilisés ; nous avions en outre un nombre de grosses carabines pour en faire des présens aux chefs Esquimaux , ou pour les échanger au besoin contre tout ce que pourrait exiger le service public.

Enfin , pour faciliter nos relations avec les Esquimaux , on engagea , comme interprète , un naturel de la baie Sud-Est par la côte occidentale du Groenland ; il se nommait Jean Sackhouse , et fut amené en Angleterre en 1816 , à bord d'un sémaphore de Leith. On a prétendu qu'il fut recueilli dans son canot au milieu de la mer , où il avait été jeté par une tempête ; mais il a lui-même déclaré , qu'ayant eu avec la mère de sa future , une altercation par suite de laquelle elle refusa de lui donner sa fille , il en fut si vivement affecté qu'il résolut de s'exiler à jamais de son pays natal , et qu'ainsi , dans l'excès de son désespoir amoureux , il mit en mer au hasard. Il avait une intelligence supérieure à celle de la plupart des hommes sans éducation ; son caractère était doux et très-obligant , il

parlait parfaitement d'anglais, il savait même un peu lire et écrire; mais ce qu'il aimait le plus, c'était le dessin. Ses excursions sur la Tamise, dans son canot, pendant que l'expédition s'app préparait, ont beaucoup excité l'attention publique; en effet, il manœuvrait avec une adresse, avec une dextérité vraiment admirable. Durant le voyage, non content de remplir ses fonctions d'interprète, il travaillait fréquemment avec les matelots, et s'y montrait presque aussi habile qu'un ancien marin. Il est mort depuis notre retour en Angleterre.

L'expédition anglaise de l'année 1818, était double, l'une composée de *la Dorothee*, ayant à bord cinquante-cinq hommes, et du *Trent*, portant trente-trois hommes, devait se diriger vers le pôle, sous les ordres du capitaine *David Buchan*. L'autre, composée de *l'Isabelle*, avec cinquante-huit hommes y compris le capitaine *John Ross*, commandant de l'expédition, et de *l'Alexandre*, sous les ordres du lieutenant *Williams-Edward Parry*, avec trente-

sept hommes, est celle dont les détails suivans sont extraits.

L'expédition appareilla de Londres, le 4 avril 1818, aux acclamations du peuple rassemblé sur le rivage, et sortit de la Tamise le 25.

Le Groenland et les Esquimaux.

LE 3 juin, après avoir traversé différens trains et monceaux de glaces, ils reconnurent parfaitement la côte du Groenland : c'est un pays aride, triste, un assemblage de montagnes dont la blancheur uniforme n'est coupée que d'escarpemens et de précipices noirs où la glace et la neige ne trouvent aucun appui. Ils virent sur les blocs de glace, de nombreuses bandes de ces oiseaux que les marins appellent communément *rotchis* : c'est un très-joli oiseau, un peu plus gros qu'un merle, bec court, fort et épais, tête, nuque et dos noirs; toute la partie inférieure du corps blanche; pieds à membrane et de couleur verdâtre; il est délicieux à manger.

« Du 6 au 9, dit l'auteur, nous manœuvrâmes péniblement au milieu des glaces, que nous trouvâmes le dernier jour tellement entassées, qu'il nous fut impossible d'avancer davantage, nous nous portâmes enfin vers la terre et nous nous fixâmes contre une grosse montagne de glace qui tenait au fond, à environ trois ou quatre milles du rivage, ou plutôt de quelques îles situées entre nous et la grande terre. Plusieurs Esquimaux ne tardèrent pas à s'approcher dans leurs canots; quelques-uns d'entre eux avaient un peu de volaille sauvage, des œufs et des peaux de veaux marins à troquer; d'autres ne semblaient être venus que par curiosité; ils parurent préférer les hardes, le fer, le tabac et les liqueurs spiritueuses; tout cependant leur convenait; mais ils avaient si peu d'objets à donner en échange, qu'on ne pouvait à beaucoup près contenter leurs besoins, à moins qu'on ne le fît gratis. Ils nous informèrent, par l'intermédiaire de leur compatriote Sackhouse, qu'aucun bâtiment de pêche n'avait encore pu remonter plus au nord

à cause des glaces; nous n'y ajoutâmes aucune foi, et n'y vîmes qu'un conte de leur façon pour nous retenir. Ces Esquimaux étaient au-dessous de la stature ordinaire; mais bien proportionnés et robustes. Ils avaient la figure large, à l'exception d'un ou deux qui, par un mélange, sans doute, de sang Danois, avaient les os des joues saillans et le visage allongé. Les premiers avaient tous le nez plat, les lèvres épaisses, les yeux petits, enfoncés, et le teint d'une couleur sale d'olive. Quelques-uns d'entre eux avaient la barbe longue, chez d'autres elle paraissait avoir été arrachée. Leurs cheveux étaient droits, rudes et noirs comme du jais, la coiffure de la plus grande partie consistait en une perruque galloise, leur vêtement se composait d'une espèce de froc ou de jaquette et de hauts-de-chausses; le tout fait principalement avec des peaux de veaux marins, ayant le côté du poil tourné en dehors; ceux que j'ai pu voir hors de leur canot avaient des bottes faites des mêmes matériaux, avec cette différence, que le côté du

poil était constamment en dedans; leurs pieds et leurs mains me parurent petites en proportion de leurs corps.

• Leurs canots étaient également construits avec des peaux de veaux marins, bien cousues sur une carcasse de bois. Ils paraissaient en général, avoir seize à dix-huit pieds de long sur deux de large, et ressemblaient en quelque sorte à une navette de tisserand; les deux extrémités, mais surtout la poupe, étaient un peu courbées en haut. Dans le milieu est un trou circulaire où le Groenlandais se trouve assis très à son aise; autour de ce trou ils assujétissent le bord de leur jaquette en rendant ainsi le canot absolument impénétrable à l'eau, même dans la plus forte houle. Lorsqu'ils veulent se reposer, ils se penchent un peu vers l'un des côtés et s'appuient sur le bout de leur pagaie; ces pagaies sont longues de cinq ou six pieds, étroites au milieu où ils les tiennent, et larges aux deux extrémités. En frappant ainsi alternativement de chaque côté, ils fendent l'eau avec une vélocité pareille ou

même supérieure à celle du meilleur bateau de parade. Ces canots offrent un autre grand avantage par leur légèreté : au moment d'être pris entre les glaces, l'Esquimau saute sur elles, emporte son canot sur l'épaule ou sous le bras, et se sauve. Leur peu d'élévation au-dessus de l'eau met aussi l'Esquimau à portée de se couler très-près des veaux marins et des oiseaux, sans être aperçu. Il a devant lui, sur son canot, tout son attirail de pêche et de chasse, les dards, les harpons, les lignes et les lances, à l'exception d'une peau de veau marin gonflée qui est placée derrière lui; ces ustensiles, quoique simples, lui suffisent. La peau gonflée est attachée par une longue courroie au harpon, et rend double service d'indiquer, comme une balise, la direction que suit l'animal, et de le fatiguer; car le veau marin qui plonge dès qu'il est blessé, s'épuise bientôt en se débattant contre l'obstacle, et devient ainsi la proie du chasseur.

Les montagnes de Glace et l'île des Lièvres.

Les voyageurs se remirent en marche et s'avancèrent vers le Nord : « Par un temps clair et serein, dit l'auteur, le ciel et l'eau formaient ensemble la plus belle scène que j'aie jamais vue. Le premier, près de l'horizon, était semé de nues en flocons diminuant graduellement de couleur et de densité jusqu'au Zénith, où le ciel brillait du plus superbe azur; d'un autre côté, l'eau, ou plutôt la glace, offrait un spectacle si grand, si magnifique, que je ne connais rien dans la nature qui lui fût comparable. Qu'on se transporte en idée au centre d'une plaine immense, incommensurable à l'œil, remplie de masses de glace plus blanche que le marbre de Paros, et présentant une plus grande variété de formes que l'imagination la plus féconde n'en saurait créer, aussi infinies par leur volume que par leur configuration, depuis les étonnantes montagnes de glace qui s'élevaient plus de cent pieds au-dessus de

l'eau jusqu'à ces petits fragmens qu'on ne pouvait discerner qu'à la surface; qu'on se place, dis-je, au milieu d'un chaos de pareils objets, et l'on trouvera plus facile de concevoir que d'exprimer la grandeur d'une telle scène; le soleil, élevé seulement de peu de degrés au-dessus de l'horizon, ajoutait beaucoup à la magnificence de cette perspective sublime. Nous ne comptâmes pas moins de soixante-quatre montagnes de glace, que nous vîmes à la fois du pont. Tout l'horizon, vers le Nord, ne paraissait être qu'un rempart continu de glace. Au nord de l'île des Lièvres, nous trouvâmes trente ou quarante navires amarrés à des montagnes de glace le long de la côte. Cet aspect, frappant soudain notre vue dans ces régions inhospitalières, fut très-réjouissant pour nous, en même temps qu'il offrait une preuve remarquable de l'esprit entreprenant de nos compatriotes. Tous ceux devant lesquels nous passâmes, nous crièrent trois saluts, que nous leurs rendîmes de plein cœur. Bientôt nous nous fixâmes égale-

ment une montagne de glace, où nous fûmes obligés de rester cinq jours, attendu que le passage se trouvait entièrement obstrué vers le Nord.

À peu de verges de l'endroit où nous avions dressé une tente, on voyait encore les ruines d'une hutte d'Esquimaux, habitée jadis, selon Sackhouse, par un homme très-fort qui, pour cette raison, fut la terreur de ses compatriotes. L'île paraît actuellement déserte, et il n'y a rien d'étonnant, puisque c'est un des plus arides coins de la terre. Les endroits dépouillés de neige ne présentent guère autre chose qu'une surface raboteuse de rocs et de pierres détachées. Quelques plateaux sur les collines sont plutôt couverts de gravier que de pierres. De petits arbrisseaux paraissent y pousser par-ci par-là; mais j'en remarquai rarement un qui eût plus de deux pouces de long. Ils étaient en général couverts d'un duvet fin, destinés sans doute à les protéger contre les vicissitudes journalières de la température, qui sont telles, qu'à moins d'en avoir été témoin,

on aurait de la peine à y croire; car, la nuit, c'est-à-dire lorsque le soleil est bas, tout gèle régulièrement, même l'eau de la mer; tandis que, dans le jour, le thermomètre au soleil monte jusqu'à 84°. Dans les parties de ces vallées où il n'y avait pas de neige, on voyait revivre un petit nombre de productions végétales, telles que bruyères communes, quelques pieds rabougris de saule avec de minces touffes d'herbes marécageuses.

• Parmi les quadrupèdes nous ne vîmes que deux ou trois lièvres blancs et un renard. La rigueur du climat ne paraît cependant pas arrêter la croissance de ces animaux, et particulièrement celle des premiers, car ils avaient presque le double de la grosseur de nos lièvres. On dit aussi que les ours fréquentent cette île; nous en reconnûmes effectivement des traces sur la glace, ou plutôt sur la neige, entre l'île et la grande terre.

• Les oiseaux ne paraissaient pas nombreux non plus. Nous aperçûmes seulement quelques gélinoites blanches, appe-

lées communément *ptarugau* ; quelques oiseaux de neige , alouettes et bécassines.

Les glaces flottantes qui barraient le passage entre l'île et la grande terre , s'étant entr'ouvertes , nous nous remîmes en marche. Mais durant toute la journée nous ne gagnâmes que de quelques milles plus au nord en nous faisant remorquer par les bateaux ; c'était le seul moyen que nous eussions pour avancer , à cause de la quantité de glaces et du défaut presque absolu de vent.

Nous ne suivrons point les voyageurs dans toutes les tentatives inutiles qu'ils firent pour trouver le passage présumé ; perpétuellement entourés de glaces , ils coururent souvent des dangers , auxquels ils n'échappèrent que par miracle ; mais ils eurent la gloire de pénétrer plus au nord que tous les voyageurs précédens ; nous allons citer les détails que donne l'auteur sur les habitans de ces régions glacées.

Les Esquimaux de la mer de Baffin.

..... Le temps s'était éclairci dans le cours de la matinée, nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une petite île, éloignée des vaisseaux d'au moins cinq milles; quelques officiers se rendirent par-dessus la glace à cette île, mais ils n'y rencontrèrent rien qui les dédommageât d'une si longue promenade. A l'instar de plusieurs autres où nous étions descendus, elle paraissait avoir été jadis habitée, car ils y découvrirent plusieurs tombeaux, et une baguette semblable à celles qui, selon Sackhouse, sont employées par ses compatriotes pour remuer l'huile et le lichen de leurs lampes. Comme les glaces étaient fermées vers l'ouest, nous nous amarrâmes sur une plaine de glace de terre. Ceci nous procura le loisir de donner à l'équipage quelques repas frais en tuant, dans l'espace de deux ou trois heures, trois cents rotchis. Une si grande quantité de ces oiseaux volaient par bandes autour de nous, que cinquante-six pièces furent abattues par

deux décharges d'une paire de fusils de chasse.

Le lendemain matin, nous aperçûmes trois traîneaux tirés par des chiens, qui arrivaient le long de la glace vers les vaisseaux. Il y avait quatre personnes, dont deux dans un seul traîneau. Après avoir contemplé peu de temps les vaisseaux, ils s'enfuirent avec une extrême rapidité. Dans l'espérance de les engager à revenir, supposé que nous fussions obligés de rester plus long-temps dans cet endroit, et pour faire prendre aux indigènes de cette côte une opinion favorable sur notre compte, le capitaine attacha plusieurs cordes autour du cou de l'un des chiens que nous avions reçus des Esquimaux à Jacob's-Bight, et laissa l'animal sur la plaine de glace, ainsi qu'un tabouret sur lequel on mit des cordons de grains de verre. Après avoir fait toute la journée d'inutiles efforts pour doubler la pointe S. O. de la baie, nous retournâmes à la place que nous avions quittée le matin; nous y trouvâmes encore le pauvre chien avec les autres pré-

sens; on n'avait touché à rien. Nous reprîmes le tout à bord, et nous nous amarâmes vers minuit à la même plaine de glace.

» Le lendemain matin nous vîmes quatre traîneaux se diriger vers notre mouillage. Afin d'engager les naturels à s'approcher, Sackhouse fut dépêché avec des présens à leur rencontre. Quand il fut arrivé à une petite distance d'eux, ils s'arrêtèrent mutuellement; Sackhouse éleva en l'air les objets qu'il portait, pour leur annoncer des intentions pacifiques. Petit à petit les deux partis eurent l'air de se rassurer et s'avancèrent un peu; toutefois, avant de permettre à Sackhouse de les joindre, les naturels brandirent leurs couteaux, sans doute pour lui montrer combien ils étaient redoutables. Enfin, après quelques pourparlers, Sackhouse parvint à les convaincre qu'on n'avait aucune intention de leur faire du mal. Lorsqu'ils furent arrivés à bord de l'*Isabelle*, ils semblèrent saisis, émerveillés, stupéfaits de la nouveauté du spectacle qui s'offrait devant eux : tout les

captivait. La hauteur des mâts parut principalement exciter leur admiration, et quand ils virent un marin y monter, leur étonnement fut sans bornes. Ils le regardèrent quelque temps dans le plus profond silence; puis ils éclatèrent d'un rire désordonné, qui paraissait même être en général leur manière d'exprimer de la surprise; car lorsqu'un objet quelconque fixait particulièrement leur attention, ils faisaient constamment des éclats de rire en criant : *hay-ha! hay-ha!*

• Devenus successivement plus familiers, ils commencèrent à laisser paraître une prédilection marquée pour diverses choses, et notamment pour le bois et le fer. Ils paraissaient même avoir des dispositions au vol. L'un d'eux prit le gros marteau de l'armurier, et le lançant sur la glace, y sauta lui-même, le ramassa et courut à toutes jambes; puis voyant qu'on le poursuivait, il le jeta sans revenir. Preuve qu'il sentait l'inconvenance de sa conduite.

• Ils étaient d'une stature assez basse, les traits de leur figure étaient presque plus

gros que ceux des indigènes que nous vîmes à Jacobs-Bight et dans le sud. Leurs culottes, si ce qu'ils portaient peut mériter ce nom, différaient aussi de celles que nous avions vues auparavant, car elles ne montaient qu'à la partie supérieure de la cuisse; le reste se couvrait avec les pans de la jaquette, de manière que, lorsqu'ils se baissaient pour ramasser quelque chose, leur derrière était à nu.

• Ils paraissaient être entièrement dans l'état de nature, et dans une telle ignorance sur tout ce qui concerne toute autre partie quelconque du globe, excepté le coin qu'ils habitent, qu'ils considéraient les contrées situées au sud, comme moins propres à servir de demeure aux hommes que la leur, à cause de la quantité de neige et de glace qui leur obstruait toujours le passage dans cette direction. Ils nous informèrent que leur propre pays était beaucoup plus au nord, qu'il n'y avait que très-peu de neige ou de glace, et, suivant l'interprétation de Sackhouse, *une abondance d'eau franche*, c'est-à-

dire de mer; ils ajoutèrent, qu'ils ne venaient en ce lieu que dans la belle saison pour chasser, et qu'ils s'en retourneraient bientôt dans leur pays, gouverné par un roi qui se nommait Toulowak, et qui résidait à Pitowak.

Il faut croire qu'ils n'avaient jamais été beaucoup plus au sud, puisqu'ils n'avaient jamais vu ni vaisseau ni même un canot; il résulte de cela, comme une conséquence nécessaire, qu'ils n'entretiennent aucune relation avec leurs compatriotes du sud. Certes, c'est une circonstance remarquable, qu'un peuple qui habite une côte maritime et qui se procure de l'Océan une partie des objets essentiels à son existence, puisque leurs vêtements sont faits avec des peaux de phoques, et leurs lances de défenses de narval, que ce peuple, dis-je, n'ait point d'embarcations; et pourtant la chose n'est que trop vraie, car, abstraction faite de ce que nous avons appris à cet égard, rien ne parut les étonner plus, qu'un bateau qui fut lancé de la glace dans l'eau, et quand on leur montra le canot

de Sackhouse , ils n'en parurent point comprendre l'usage : c'est une preuve sans réplique que la navigation , même dans l'état le plus grossier , leur est encore inconnue ; s'ils se fussent jamais aventurés sur l'eau , leurs embarcations eussent dû être de peau , puisqu'ils manquent de bois. S'il fallait encore des preuves qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens , je citerais la surprise que leur causèrent nos vêtemens : après y avoir promené quelque temps les mains , ils demandèrent à Sackhouse à quelle espèce d'animal ces peaux appartenaient.

• Lorsqu'on eut présenté à l'un d'eux un gobelet de verre , il parut fort étonné que la chaleur de sa main ne le fit pas fondre ; un miroir ne les surprit pas moins , lorsqu'ils le virent réfléchir leur image.

• Leurs traîneaux étaient entièrement d'os , apparemment de baleine. Ils portaient tous une sorte de couteau fait de pièces ou lamelles qui se trouvaient jointes ensemble dans une coulisse ou rainure pratiquée dans un morceau de la défense d'un

narval, la pièce du bout était rivée; mais les autres simplement enfoncées dans la rainure. Malgré toutes nos informations sur le lieu d'où ils tiraient ce fer, nous apprîmes seulement qu'ils le trouvaient près de la côte, à quelque distance de la place où nous étions. Nous présumâmes que c'était du fer natif, et qu'ils évitaient de nous donner beaucoup d'éclaircissements à cet égard, de crainte que nous ne l'enlevassions. Nous leurs donnâmes des aiguilles, des ciseaux, etc., etc., et nous reçûmes en échange des défenses de narval ou licorne, un de leur traîneau et un chien; ils étaient persuadés que nous arrivions de la lune, parce que nous avions une grande quantité de bois, qui selon eux y croît en abondance.

Le lendemain, nous reçûmes une autre visite plus nombreuse des naturels; cette fois il y en avait neuf. Ils vinrent comme toujours, dans des traîneaux qu'ils laissèrent avec les chiens sur la glace, à environ un mille des vaisseaux; néanmoins les pauvres animaux restèrent à cette distance

sans bouger de la place, nouvelle preuve de l'intelligence de ces fidèles serviteurs de l'homme dans cette région écartée du monde. Leur nombre varie à chaque traîneau, probablement suivant les facultés du propriétaire; mais il y en a la plupart du temps, cinq à sept : ils sont ordinairement attelés par couples, ayant un d'eux, comme conducteur, à leur tête. On les dirige avec des rênes ou courroies faites de peau de morse; sur chaque traîneau était une peau de veau marin gonflée et destinée, je présume, à les soutenir au-dessus de l'eau, ainsi que le traîneau, lorsqu'ils ont à franchir l'espace intermédiaire entre des plaines de glace rompues soudain pendant qu'ils les traversent.

La peur de ces sortes d'accidens se manifesta d'une manière extraordinaire parmi les naturels. Après avoir donné différens objets et avoir obtenu d'eux tous les renseignemens qu'ils pouvaient fournir, ils furent débarqués, ou, pour mieux dire, déposés sur la glace; mais au lieu de s'en retourner, ils se rassemblèrent alternati-

vement vis-à-vis de chaque vaisseau, en étendant leurs mains vers nous pour demander plus de bois et de fer. Enfin, las de leurs importunités, il fallut chercher d'une manière ou d'une autre, à nous en débarrasser; nous y parvîmes par un moyen qui met en évidence leur superstition, aussi bien que leur crainte que la glace ne se sépare. L'un des hommes de *l'Isabelle*, s'étant muni d'un porte-voix, produisit plusieurs sons très-forts; ils le regardèrent quelque temps avec surprise; mais quand Sackhouse leur eut dit que le trompette était un *Augekok*, qui ne tarderait pas de faire partir, par son souffle, toutes les glaces qui se trouvaient entre eux et le rivage, s'ils ne se retiraient promptement, leur surprise fit place à la frayeur; ils n'eurent rien de plus pressé que de courir à leurs traîneaux.

• *Augekok* signifie un sorcier ou devin qui prétend faire des miracles, prédire l'avenir et converser avec les esprits. Ces hommes, qui sont les sages des Groenlandais, s'en font craindre et respecter à

la fois par le pouvoir et la pénétration qu'on leur suppose. On les consulte dans toutes les affaires importantes ; et ils prétendent entre autre chose guérir toutes les maladies avec des amulettes et des paroles magiques.

• Voici de quelle manière ces Esquimaux prennent les phoques sur la glace. Ils se couchent en grognant tout comme eux ; et ils sautent sur les coudes avec un mouvement si semblable à l'allure d'un veau marin , que ces confians animaux s'y trompent facilement. »

Les Montagnards arctiques, leur costume, leurs mœurs, et leur manière de chasser.

La contrée que le capitaine Ross a nommée *Haut pays arctique*, est située dans l'angle nord-est de la baie Baffin, et s'étend le long de la côte dans une direction nord-ouest l'espace de cent vingt milles. Elle est bornée au sud par une barrière immense de montagnes couvertes de glaces.

L'intérieur présente un assemblage irrégulier de montagnes qui s'abaissent graduellement vers la mer, en y conservant néanmoins cinq cents à mille pieds d'élévation. Tant au-dessus qu'au pied de ces escarpemens maritimes, on apercevait une végétation rare, d'un vert jaunâtre, et quelquefois d'un brun de bruyère. Les escarpemens sont coupés de profondes ravines remplies de neige, sur laquelle on découvrait des traces de torrens; à plusieurs endroits ils sont terminés en cap, et bordés d'îles dégarnies de neige et de glace. Cette côte offre par conséquent une retraite aux volailles sauvages dans le temps de la ponte. Exposée aux brises de mer, elle est nécessairement plutôt et plus long-temps ouverte que les parties plus méridionales, qui sont plus resserrées, et aux places où l'eau est moins profonde, elle doit offrir, par la même raison, un refuge plus commode aux phoques et aux narvals.

Des bruyères, des mousses et de gros gramens composent toutes les productions

végétales du pays. On n'y découvre aucune indice de culture, et les naturels ne paraissent faire usage d'aucun aliment végétal. La mousse, qui croît abondamment, a six ou huit pouces de long : trempée dans l'huile ou graisse des phoques et des narvals, elle sert de mèche et produit un feu suffisant pour la cuisine, pour le chauffage et pour l'éclairage. Les bruyères et les graminées procurent la nourriture et des abris aux lièvres et aux autres sortes de gibier qui, suivant l'assertion des indigènes, abondent chez eux; ils ont aussi beaucoup de renards noirs, qu'ils prennent dans des pièges. Les tiges de bruyère nouées ensemble, fournissent des manches solides aux fouets avec lesquels ils dirigent principalement leurs chiens.

Les baleines sont grandes, nombreuses et nullement farouches dans ces parages; sans doute parce qu'on ne les y dérange jamais.

L'origine des montagnards arctiques, ou des habitans de la baie du Prince-régent, est enveloppée d'une obscurité profonde.

Ils demeurent dans un des coins les plus écartés du globe, et n'ont aucune connaissance d'un objet quelconque qui ne provient pas de leur pays; ils n'ont aucune tradition sur la manière dont ils sont arrivés dans ce coin, ni de la contrée d'où ils pouvaient être venus; en sorte, dit l'auteur, que jusqu'au moment de notre arrivée, ils croyaient qu'ils étaient les seuls habitans de l'univers, et que tout le reste n'était qu'une masse continue de glace. Cependant, d'après une opinion généralement accréditée chez les indigènes du Groenland méridional, ceux-ci sont descendus d'une nation du Nord; et dès que Sackhouse vit les naturels de la baie du Prince-régent, il s'écria : — Ce sont de véritables Esquimaux; ils sont nos pères !

• L'habillement des montagnards arctiques se compose de trois pièces, toutes comprises sous le nom de *Tunnich*; la pièce supérieure est faite avec de la peau de veau marin, le côté du poil tourné en dehors : elle ressemble aux jaquettes des femmes du Groenland méridional, et n'a

par en-haut qu'une ouverture égale à la grosseur de la tête. En-bas elle est con-formée comme une chemise, mais ter-minée devant et derrière par une lan-guette. Un capuchon joliment garni de peau de renard qui retombe sur les épaules, peut à volonté couvrir la tête : celle-ci est généralement enveloppée de peaux d'eider et de rotchis; comme cette coiffure est fermée par en bas, et ouverte à la poitrine, elle sert en même temps de poche. La seconde pièce de vêtement, qui descend à peine jusqu'aux genoux, est en-core très-raccourcie dans le haut, de ma-nière qu'en se baissant ils ont la peau à l'air. Cette espèce de culotte est faite de peau d'ours ou de chien, et retenue par un cordon. Les bottes sont de peau de veau marin, les poils en dedans, avec une se-melle de peau de cheval marin; elles re-montent au-dessus des genoux, et joignent la partie mitoyenne de l'habillement. Tout est confectionné par les femmes : elles se servent à cet effet d'aiguilles d'ivoire (de narval), et de fil fait avec des nerfs de veau

marin fendus. Les coutures sont si nettes qu'on les distingue à peine : ils portent dans l'hiver un witchoura de peau d'ours ; mais on ne put les déterminer à en montrer un , ni à céder la moindre partie de leur habillement.

• Il fut impossible de connaître le nombre de leurs tribus , parce que ne sachant pas compter au-delà de cinq , ils répondaient uniquement en montrant le nord : — Beaucoup de monde.

• Nous n'eûmes aucune occasion de visiter les habitations des montagnards arctiques , et nous ne les entrevîmes qu'à une trop grande distance pour juger de leur construction et de leur arrangement intérieur ; mais d'après la description que les naturels nous en firent , elles paraissent toujours situées près de la côte , aux endroits les moins susceptibles d'être ensevelis sous la neige. Ces maisons sont entièrement bâties de pierres , les murs sont enfoncés de trois pieds dans la terre , et s'élèvent d'autant au-dessus du sol. Le toit est en forme d'arcade , et tous les trous qui

pourraient donner accès à l'air, sont bouchés avec de la boue; elles n'ont pas de croisées. On y entre par un passage long, étroit et presque sous terre; le sol est couvert de peaux, sur lesquelles ils s'asseyent ou se couchent; plusieurs familles vivent dans une seule maison, et chacune d'elles a une lampe faite d'une pierre creuse qui pend au plafond; ils obtiennent du feu avec du fer et des pierres. Cette lampe, qu'on ne laisse jamais s'éteindre, sert à un triple usage. Ils mangent de tous les animaux, mais ils préfèrent la chair des phoques et des narvals, comme plus huileuse et plus agréable; les chiens sont aussi regardés comme une excellente nourriture: on les élève aussi bien pour être tués que pour tirer le traîneau; mais on ne les mange que l'hiver, dans des temps où les autres alimens manquent. On prend les veaux marins, soit pendant leur sommeil, soit en se couchant près des trous dans la glace et en faisant un grand bruit; qui les fait venir à la surface de l'eau. Lorsque l'animal paraît, ils en imitent le cri ou le gro-

gnement , et l'attirent par ce moyen sur la glace auprès d'eux ; puis ils le frappent sur le nez avec une lance faite d'une défense de narval , et l'assomment. Le narval est pris avec un harpon , dont la partie bordée a trois pouces de long ; et auquel se trouve nouée une ligne longue d'environ cinq brasses , et attachée par l'autre bout à un sac de peau rempli de vent. La lame est enchâssée dans le manche , de manière qu'elle peut s'en détacher après être fixée dans le corps de l'animal ; alors on retire le manche au moyen d'une ligne qui s'y trouve attachée à cet effet.

• L'animal blessé plonge immédiatement et entraîne après lui la buée qui le fatigue ; mais puisqu'il faut qu'il remonte bientôt quelque part pour respirer , de même que la baleine noire , on le suit et on l'achève à coup de lance. Comme cet animal fréquente les fentes et les bassins dans la glace , il devient facilement la proie des naturels.

• Nous n'avons pu connaître exactement la manière dont ils tuent l'ours ; nous

avons seulement su qu'ils l'attaquent dans l'eau. Les renards et les lièvres sont pris dans des trappes faites avec des pierres: ce sont des petites grottes où conduit un passage étroit qui se referme par une pierre aussitôt que les animaux y ont pénétré pour prendre l'appât. Les naturels nous ont décrit un animal appelé *hominich*, mais trop grand pour qu'ils pussent le tuer; il a, selon eux, une corne sur le dos, et court très-vite, je présume d'après cela que c'est le renne.

» Ils ont encore un animal connu dans les deux contrées sous le nom d'*ancaroeh*, mais dont aucun des auteurs qui ont écrit sur le Groenland ne fait mention. Sakhouse dit qu'il est assez commun aux environs des baies Nord-est et Disco, où l'on entend ses cris jour et nuit. Il est très-agile et farouche, on ne l'approche que difficilement, et les Esquimaux le redoutent. Selon notre interprète, il ressemble à un chat, mais il est trois fois plus gros. Il saute plutôt qu'il ne marche, et séjourne au fond des rochers dans des cavernes; il

guette les lièvres et les perdrix, et il fond dessus d'un seul bond; les lièvres vus par nos gens étaient blancs. Les renards sont généralement noirs; mais il y en avait aussi de blancs et de la couleur qu'ils ont communément dans les pays méridionaux. Les chiens, le seul animal privé chez les montagnards arctiques, sont de diverses couleurs, mais surtout d'un brun noirâtre, et de la taille d'un chien de Dergu; ils ont une tête de loup et une queue de renard; leur glapissement ressemble à celui du dernier de ces animaux; mais ils hurlent aussi comme le premier.

Un montagnard arctique ne chasse ou ne voyage jamais à quelque distance sans être en traîneau, et il porte toujours avec lui sa lance et son couteau. D'après la rapidité de leur course, il est très-présumable qu'ils peuvent faire cinquante ou soixante milles par jour, comme on sait d'ailleurs que les naturels du Groenland méridional l'ont fait. La plus grande malpropreté leur paraît être habituelle; leur figure, leurs mains et leur corps sont cou-

verts d'huile et de boue, et ils ont l'air de ne s'être jamais lavés depuis leur naissance. Leurs cheveux étaient remplis d'ordures, et pourtant ils semblaient y tenir prodigieusement; car lorsqu'on en eut coupé un petit bout à l'un d'eux, son père et lui en furent très-fâchés, et témoignèrent beaucoup d'inquiétude jusqu'à ce qu'on le rendit; alors ils l'enveloppèrent soigneusement dans un morceau de peau, et le père le mit dans sa poche.

» Chaque homme se choisit une femme lorsqu'il est en état de pourvoir à la subsistance d'une famille. Quand elle lui donne des enfans, il n'en prend pas d'autre, et de son côté elle ne peut changer de mari. Dans le cas contraire, l'homme peut prendre une seconde femme, même une troisième, jusqu'à ce qu'il ait des enfans, et les femmes jouissent du même privilège. L'un des montagnards parla d'une manière très-affectueuse de sa femme, qui était bonne, disait-il, parce qu'elle avait six fils. En général, lorsqu'ils prenaient ou demandaient quelque objet de fantaisie;

tel qu'un miroir ou une peinture, ils disaient tous que c'était pour leurs femmes. Ils montraient aussi beaucoup de vénération pour leurs mères, car l'un d'eux dit qu'il me laisserait bien son traîneau, et un autre qu'il me donnerait sa jaquette, mais que sa mère en serait mécontente. D'après ce qu'ils nous apprirent, les femmes sont vêtues comme les hommes. Nous n'avons pu savoir s'ils parvenaient à un âge avancé ou non; car les vieillards avaient été envoyés dans les montagnes, ou du moins cachés à notre approche, et nous ne les vîmes jamais, non plus qu'aucun enfant. Je demandai aux deux plus âgés s'ils voulaient laisser partir un de leurs fils avec moi; ils répondirent que non; aucun d'eux ne put être déterminé par les plus beaux présens à se séparer d'un enfant, ou à quitter son pays. Ils paraissaient être contents et très-heureux; leurs vêtemens étaient en bon état et très-convenables au climat, et, suivant leur assertion, ils avaient des provisions en abondance.

• Ils reconnaissent tous *Tolouwah*

comme leur roi, et le représentent comme un homme fort, mais bon et très-aimé : le lieu de sa résidence se nomme *Pitowah*, situé, selon leur description, près d'une grande île. Ils affirment qu'il demeure dans une maison bâtie en pierre, et presque aussi grande qu'un vaisseau ; qu'il y a beaucoup de maisons aux environs, et que le gros de la nation y est réuni ; qu'ils lui paient une portion de tout ce qu'ils prennent à la chasse ou de tout ce qu'ils trouvent, et qu'ils retournent dans ce lieu avec le produit de leur travail lorsque le soleil s'en va. On ne put leur faire comprendre ce que c'était que la guerre ; ils n'ont aucune arme militaire. Ils ne paraissent point sujets à des maladies, et nous ne pûmes apprendre s'ils mouraient de quelque affection particulière à ce pays ou à tout autre ; nous ne vîmes parmi eux aucune personne contrefaite. »

Retour.

Vers la fin de septembre, la mauvaise saison détermina le capitaine Ross à quit-

ter ces parages glacés , et à effectuer son retour. On lui a reproché de n'avoir pas mis assez de persévérance dans ses recherches , et l'on espère des résultats plus importants d'une autre expédition au pôle, sous le commandement du lieutenant Parry, quoiqu'il paraisse maintenant fort douteux qu'il existe un passage, ou du moins qu'il soit praticable.

NOTICE

SUR LES GUAÏCOUROS,

ou

INDIENS CAVALIERS;

Par M. François Alvéz Doprado ; traduit de l'allemand
en 1814.

DE même que tous les peuples qui ne connaissent ni l'agriculture ni le commerce, les Guaïcouros sont nomades, ils occupent les plaines fertiles situées sur la rive orientale du Paraguay.

Ce vaste espace est entrecoupé de petites rivières navigables pendant quelques lieues, et toutes ces rivières unissent leurs eaux à celles du Paraguay.

Les parties fertiles du pays abondent en cerfs, daims, sangliers, qui servent à la nourriture des sauvages, et aussi en loups, onces, et autres animaux plus petits, dont

ces peuples emploient les peaux à se faire des vêtemens, des lits et d'autres objets.

La cochenille, dont ils teignent les plumes qui servent à leur parure, croît sans aucun soin.

Les oiseaux aquatiques sont si nombreux, que lorsqu'ils s'envolent, ils obscurcissent l'air, leur plumage est beau, leur chair généralement bonne à manger.

Les Guaïcouros habitent sur la rive droite du Paraguay. Ce peuple occupait autrefois une bien plus grande étendue de pays ; mais les établissemens des Espagnols et des Portugais l'en ont successivement chassé. Ce sont les habitans de Saint-Paul qui l'ont d'abord fait connaître, ils le trouvèrent possédant de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons. On ne sait pas à quelle époque ces animaux se sont répandus sur le territoire de ces sauvages, qui n'ont, pour les désigner, que les noms employés par les Espagnols et les Portugais.

Les chevaux procurent aux Guaïcouros

les moyens de se rendre redoutables aux autres sauvages.

Les animaux que les Guaïcouros élèvent sont dressés à se rassembler à un certain sifflement, et à se rendre de même à l'endroit que ce signal leur indique.

Les Guaïcouros se divisent en trois castes : 1° les nobles, que l'on appelle capitaines ou chefs; leurs femmes et leurs filles portent le titre de *Douas*; 2° les soldats; 3° les esclaves, qui sont les plus nombreux. On désigne par ce nom tous les individus descendant de prisonniers de guerre : ils sont traités avec beaucoup de douceur; on ne les contraint pas de travailler; mais l'on regarde comme honteux de se marier avec eux. Ce préjugé va si loin, que si une veuve épouse un esclave, ses enfans la méprisent.

Les Guaïcouros sont d'une couleur de cuivre foncé, et de très-haute taille : on en voit qui ont six pieds et demi de haut. Ils sont bien faits, musculeux et très-robustes; ils supportent aisément la faim, la soif et les travaux les plus rudes. Ils s'arrachent les sourcils et les cils.

Dans leurs maladies, ils observent une diète sévère : ils se contentent de manger de la moëlle du cazandi, espèce de palmier, et ils parviennent généralement à un âge très-avancé.

Quand ils ne sont pas occupés, ils ont cet air mélancolique que l'on observe sur le visage de la plupart des peuplades américaines.

Les femmes vieillissent de très-bonne heure. La peau des deux sexes se ride beaucoup dans la vieillesse. Les hommes vont nus. Leur parure consiste en plumes, qu'ils se mettent à la tête, aux poignets et aux jambes. Ils portent autour de la ceinture une bande de toile de coton teinte en couleur; depuis qu'ils ont des communications avec les Espagnols, ils ornent ces ceintures de grains de chapelet de diverses couleurs, ou de verroteries. Ils se fendent la lèvre inférieure, et y introduisent un morceau de bois, long à peu près de trois pouces, et de l'épaisseur d'une plume de corbeau : les plus riches ont ce joyau en argent, et suspendent à leurs oreilles des

croissans du même métal. Il y a environ deux cents ans, qu'ils tuèrent sur les bords du Paraguay inférieur, une troupe de Portugais richement chargés, venant du Potosi. L'argent qui fut trouvé dans leur bagage s'étant répandu parmi les Indiens du Paraguay inférieur, cela fit croire aux Espagnols que ce fleuve était riche en cette espèce de métal, et en conséquence ils nommèrent ce fleuve *Rio-de-la-Plata*.

Ils se peignent le corps avec le suc des fruits du rocouyer et du génipayer ; leurs dessins ont une certaine régularité. Les jeunes gens portent leurs cheveux à leur fantaisie ; les hommes âgés les rasent, en laissant seulement un cercle sur la tête , comme les Franciscains.

Les femmes ne sont pas jolies ; elles ont le visage large, et l'enlaidissent par les couches de peinture dont elles l'enduisent. Elles sont aussi tatouées : des points noirs sont disposés par rangées sur le front, depuis la racine des cheveux jusqu'aux sourcils ; ils forment des triangles

sur les joues et le menton. On leur pique la peau avec la pointe d'une épine, puis on la frotte aussitôt avec le suc du génipayer; alors les figures tracées deviennent d'un gris-cendré, et restent ineffaçables. Les Douas ornent leurs bras de ces figures; opération qui leur cause des douleurs cruelles. Toutes les femmes s'enveloppent depuis le menton jusqu'aux pieds, d'une grande pièce de toile de coton, ou pagne. Ces pagnes sont tantôt teints en rouge, tantôt à raies blanches, rouges et noires. Les femmes plus élégantes se parent aussi avec des espèces de coquillages. Par-dessous leur pagne, elles portent, dès leur tendre enfance, une ceinture nommée *apoulaté*, qu'elles ne quittent jamais.

Leurs bijoux consistent en colliers formés de petits tuyaux d'argent qu'elles portent au cou, et en colliers de verroteries ou de corail, dont elles ornent leurs bras et leurs jambes; une large plaque d'argent, avec des pierres enchâssées, leur pend sur la poitrine. Autrefois tous ces bijoux étaient en bois; quelques femmes

même en ont encore de ce genre. Elles se rase^{nt} les cheveux, à l'exception du sommet de la tête, où elles en laissent une largeur de trois doigts; étant toujours dans l'eau ou à cheval, elles ont des pieds fort mignons. Leur caractère est bon et compatissant; elles élèvent avec un soin particulier tous les animaux domestiques; elles sont habiles à fabriquer des tissus, et, contre la coutume des autres sauvages, elles se plaisent à voir des choses qui leur sont inconnues, et elles examinent tout jusque dans les plus petits détails: *

Chaque famille vit dans une cabane mobile couverte en nattes, faites d'une espèce de roseau; elle est ouverte sur les côtés. Quand il pleut, l'eau pénètre à travers les nattes, ce qui force à balayer sans cesse pour n'être pas trop incommodé. Ces sauvages se couchent sur des peaux d'animaux: deux petites bottes de paille, qui servent de selles aux femmes, leur tiennent lieu d'oreiller; ils se couvrent avec les pagnes des femmes, ou bien avec des peaux de cerf et des nattes d'écorce

d'arbre. Ils mangent toute espèce d'animaux sauvages, même des crocodiles et des grands serpens, toutes sortes de poissons, des fruits, des choux palmistes et quelques racines. Leurs mets sont bouillis ou rôtis malproprement, et apprêtés sans graisse ni sel. Les jeunes filles ne peuvent manger de beaucoup de bêtes sauvages dont les hommes, les femmes mariées et les petits garçons se nourrissent.

Les hommes vont à la guerre, à la chasse, à la pêche; ils recueillent la moelle du carouda, les choux palmistes, et ils ont soin des chevaux. Les femmes filent le coton, fabriquent des étoffes, des ceintures, des cordons, des nattes et de la poterie. Les deux sexes s'occupent également de la cuisine; ils font quatre et cinq repas par jour. Dans l'intervalle, quand les hommes ne sortent pas, ils posent leur tête sur les genoux des femmes, qui leur arrachent les poils de la barbe, des sourcils et des cils, et leur peignent le visage et le corps, ensuite les hommes rendent à leur tour le même service aux femmes.

Dans les nuits claires et sereines, les jeunes gens des deux sexes se réunissent devant les huttes pour se divertir. Il règne dans tous leurs jeux une joie vive et bruyante qui a souvent quelque chose de sauvage. Par exemple, dix hommes vigoureux prennent un pagne de femme, y posent un enfant, et s'amuse à le faire sauter en l'air. Les femmes ont un autre jeu : elles forment un cercle en se tenant par la main, et l'une d'elles court tout autour en dehors ; quelqu'une du cercle avance la jambe en dehors, ce qui fait chanceler et quelquefois tomber celle qui court ; alors celle-ci vient prendre la place de celle qui a occasionné sa chute. Quelquefois ces sauvages se partagent en deux bandes qui s'adressent mutuellement des injures : ceux qui disent les plus grossières sont proclamés vainqueurs ; et applaudis universellement. Quelquefois ils s'exercent à la lutte ; dans leurs querelles domestiques, ils ne font jamais usage d'armes.

Ils ne chantent pas ; mais ils prennent plaisir à entendre chanter les Portugais ;

et quand l'air est remarquable par une douce mélodie, souvent ils répandent des larmes. Dans leurs grandes fêtes ils ont des espèces de tournois, les femmes de haut rang mettent sur les bottes de paille qui leur servent de selle, un pagne de cinq palmes carrées et l'ornent de grains de verroterie et de coquillage. On pare la tête du cheval de plaques de cuivre larges de trois doigts, de grelots, et d'une plaque d'argent sur le front. Ces peuples ne se servent pas d'étriers; les femmes, quand elles veulent monter à cheval, saisissent l'animal par la crinière, et lèvent en arrière la jambe gauche, l'homme la prend et la soutient dans sa main, et la femme s'élance sur le dos du cheval.

Les hommes ne se servent pas de selle. Les deux sexes font des courses de défi, ou bien se poursuivent et figurent des combats; ils terminent ces fêtes en formant une espèce de cortège à celui qui remplit le rôle de bouffon. Ils ont encore d'autres jeux qui nous sembleraient des enfantillages. En général, leurs divertissemens sont

de peu de durée; les deux sexes s'y efforcent de se rendre agréables l'un à l'autre.

Les parens témoignent une tendresse extrême à leurs enfans, et les voient avec le plus grand plaisir sauter autour d'eux. Les enfans, au contraire, montrent peu de respect pour leurs parens, et donnent souvent des preuves de leur peu d'amour pour eux.

Quand les Guaïcouros réunis veulent se séparer, le plus considérable d'entre eux se lève et dit à chacun : — allons-nous-en. — Tous ayant répondu affirmativement, on s'en va chacun de son côté.

Ils font une consommation prodigieuse de tabac, les hommes le fument, les femmes le mâchent; elles en ont toujours un morceau dans la bouche, entre la lèvre inférieure et la gencive.

Dans leurs maladies, leur unique remède est de presser avec les mains et de sucer la partie douloureuse. Ils ne connaissent d'ailleurs aucune sorte de médecine. Cependant, ils ont des espèces de chirurgiens ou de jongleurs, qui emploient diverses

supercheries. Ils prennent, par exemple, une calebasse creuse et remplie de petits cailloux, et l'agitent en chantant toute la nuit d'une voix rauque; ils cherchent à imiter le chant de différens oiseaux et disent qu'ils ont parlé à l'esprit du malade, qui leur a fait connaître s'il en réchapperait ou s'il succomberait. Quand ils prophétisent, ils chantent de la même manière, et font des grimaces jusqu'à ce que leur tête s'exalte; c'est dans cet état qu'ils débitent un tas d'absurdités que l'on prend pour des prédictions.

Si une fille riche vient à mourir, on la peint comme si elle était en vie; on lui passe ses colliers aux bras et aux jambes, enfin on la pare de tous ses bijoux; on l'enveloppe d'un pagne teint en couleur et orné de coquilles, et on la couvre d'une natte fine, ensuite un de ses parens à cheval, transporte son corps à la sépulture commune; c'est un endroit couvert en nattes et ouvert au-dessous. Chaque famille a ses tombeaux séparés par des pieux. Quand le corps est enterré, on pose sur la fosse

le rouet, le vase à boire et d'autres objets à l'usage de la défunte. Sur le tombeau d'un homme, on place son arc, ses flèches, son bâton, sa lance et tout ce dont il se servait pendant sa vie. On tue aussi, près de sa sépulture, le cheval sur lequel le cadavre a été apporté et qui est ordinairement le meilleur de ceux que le défunt possédait; si c'était un guerrier, l'on décore les armes de fleurs de différentes couleurs, que l'on renouvelle tous les ans.

Les Guaïcouros changent de nom quand un de leurs parens ou de leurs esclaves vient à mourir, et toute la famille fait entendre les lamentations les plus pitoyables. Les femmes hurlent et célèbrent du ton le plus dolent, les promenades, les divertissemens, les travaux auxquels elles ont pris part avec le défunt. Elles se privent des meilleurs mets, ne se lavent ni le visage ni le corps, ne se coupent pas les cheveux, ne se peignent pas, jusqu'à ce que d'autres parens les prient, de la manière la plus pressante, de modérer leur affliction. On donne les mêmes marques

de douleur, à peu de chose près, à la mort d'un esclave.

Ils comptent les années d'après l'époque de la maturité des fruits ; les mois, d'après les pleines lunes, et ils les marquent par des entailles qu'ils font aux arbres ; l'état du soleil, aux divers périodes du jour, leur sert à compter les heures. Ils expriment un nombre par celui des doigts des pieds et des mains ; quand il est plus considérable ils se tordent les mains ; si la chose dont il s'agit est du genre masculin, ils prononcent, en se tordant les mains, le mot *ony* ; si elle est du genre féminin, le mot *eler*.

Ils vivent très-unis entre eux ; et tiennent fidèlement à toutes les conventions qu'ils font. Chaque père de famille est regardé comme chef ; mais, quelque indépendante que soit son autorité, il en use avec modération. La nécessité de s'aider les uns les autres dans les travaux domestiques les rend affables, mais ils mettent dans leur conduite la gravité des guerriers. Tous les

ans, ils font des excursions pour aller tuer d'autres sauvages et emmener leurs femmes et leurs enfans en esclavage. Si les enfans qui ont perdu leurs mères, ont encore besoin d'être allaités, la femme du Guaïcouros qui les a élevés leur donne le sein, eût-elle même cinquante ans, et n'eût-elle jamais eu d'enfans.

Ils se nouent autour du corps un cordon qu'ils serrent à mesure que les vivres leur manquent; ils passent dans ce cordon, à droite, leur baton, à gauche leur coutelas ou leur couteau; ils gouvernent leur cheval de la main gauche, et se servent pour cela d'une corde mince qu'ils attachent à la bouche de l'animal. De la main droite, ils brandissent leur lance; mais ils ne font pas usage de cette arme lorsqu'ils ont leur arc et leurs flèches. Quand ils sont dans leurs pirogues, le gouvernail, dont chaque extrémité est pointue, leur tient lieu d'armes. Avant de connaître le fer, ils préparaient leurs armes avec des pierres tranchantes; aujourd'hui encore ils emploient

des dents d'animaux aiguës pour tailler différentes choses, et ils se servent de coquilles en guise de rabot.

Quand ils vont à la guerre, ils choisissent pour chef le plus jeune des capitaines, dès qu'il est en âge de porter les armes; les plus âgés l'accompagnent comme conseillers. Leur tactique ne consiste qu'en ruses de guerre, et sur ce point, ils sont très-habiles. Le jour du départ, le chef nouvellement élu s'assied sur son lit, et attend que tous ceux qui doivent l'accompagner viennent, chacun à son rang, rendre leurs devoirs à sa mère ou à celle qui l'a élevé; d'une voix haute, les yeux baignés de larmes, ils commencent à célébrer les actions héroïques de leurs ancêtres, et jurent de les imiter et de mourir plutôt que de fuir.

Les Guaïcouros sont très-fiers et traitent avec mépris tous les peuples voisins. Ceux-ci leur témoignent un certain respect.

NOUVELLE DESCRIPTION
DU ROYAUME DE BOUTAN,

Par un voyageur qui y a demeuré long-temps.

Quelques mots sur le pays.

Cette relation est un peu ancienne, mais on a si peu de renseignemens sur le pays qu'elle fait connaître, qu'il ne faut négliger aucun de ceux qui peuvent jeter du jour sur les mœurs et le caractère de ses habitans.

Le Royaume de Boutan est situé dans l'Asie: à l'orient, il confine avec la Chine, à l'occident, avec l'Indoustan, c'est-à-dire, avec les royaumes de Niépál et de Nercerri; au septentrion, avec les royaumes de Foukten et des Kalmouks, dans la Tartarie; et au midi avec le Mogol.

Ce royaume de Boutan est composé de plusieurs provinces, gouvernées par des

princes particuliers et absolus dans leurs états; leurs sujets leur donnent le titre de rois, mais le souverain de tout le pays, qui demeure à Lassa, capitale de tout le Boutan, ne leur donne que celui de Déba ou de gouverneur. Quoiqu'ils soient absolus dans leurs états, ils reconnaissent néanmoins ce roi de Lassa pour leur souverain; ils lui obéissent, et sont obligés de lui envoyer tous les ans une ambassade pour lui faire hommage et lui prêter serment.

Autant qu'on peut l'évaluer, ce royaume a de longueur environ trois mois de chemin d'un homme à pied, et quarante jours de marche en largeur. Le pays est tout rempli de montagnes; ce qui fait que le froid y est très-vif quoiqu'on y soit assez près de la ligne, puisque Lassa est peu éloignée du tropique. Les montagnes sont, la plus grande partie de l'année, couvertes de neige, et presque partout entièrement stériles; desorte qu'elles sont inhabitées, non seulement par les hommes, mais encore par les bêtes sauvages.

Lorsqu'on est obligé de les traverser, il faut porter ses vivres avec soi, au moins pour cinq ou six jours, parce qu'on ne trouve ni maisons ni cabanes, et qu'on est obligé de coucher où on est surpris par la nuit. Il faut tout faire porter sur les épaules par des hommes; car, pendant l'espace de plus d'un mois de chemin, il est impossible de conduire des chevaux ou d'autres bêtes de somme.

Les Boutans sont d'un commerce assez commode, ils se familiarisent aisément avec les étrangers, surtout lorsqu'ils en attendent quelque avantage, car ils sont avares et intéressés; mais, le besoin passé, ils oublient avec la même facilité les engagements qu'ils ont pris précédemment. Ils ne sont ni fiers ni querelleurs entre eux; il leur arrive rarement d'en venir aux mains et surtout de recourir aux armes, parce qu'ils sont fort timides et fort lâches.

Leur taille est assez bien proportionnée, leur complexion robuste; ils vivent longtemps, mais quoique blancs, ils ne sont ni beaux ni agréables.

La ville de Lassa.

Cette ville est bâtie sur un terrain uni, elle n'est pas fermée de murailles, mais entourée de montagnes qui la commandent de tous côtés; c'est la demeure du grand Lama et du roi de tout le pays. La ville est assez petite par elle-même, mais les pavillons tartares sont formés très-adroitement avec des bâtons entrelacés de grands pieux et de gros feutres; la plus grande partie de ces pavillons est hors de la ville, ils lui servent comme de faubourg, quoiqu'ils soient répandus dans la campagne sans aucun ordre. La ville est fort peuplée par le grand nombre d'étrangers que le commerce y attire de tous les pays voisins, surtout du Mogol et de l'Indoustan. On y compte environ trente mille âmes; ce qui fait que les maisons sont fort chères.

Les palais ou maisons considérables des Bouïtans sont bâties en pierres et maçonnées avec du mortier, parce qu'ils n'ont pas de chaux; ils blanchissent leurs murailles deux fois l'année, et dans l'intérieur

ils les ornent de peintures au lieu de tapisseries. Ils n'ont, ni tables, ni sièges, ni lits, ni presque aucun des meubles que nous connaissons. Ils s'asséent, dorment et mangent sur la terre; ils se servent pour lits et pour sièges de certains gros feutres pliés en plusieurs doubles, et d'une étoffe de plusieurs couleurs, sous laquelle les plus riches mettent encore du coton. Leurs meubles de cuisine sont de fer, de fonte, de cuivre étamé, de terre, de bois ou d'argent, suivant la qualité et la richesse des personnes. Les maisons des particuliers sont de briques cuites au soleil et celles des plus pauvres sont simplement de terre ou de mortier séché, sans être formée en briques.

On ne pourrait vivre à Lassa, si on n'apportait tout du dehors, et même de fort loin, tant son terrain est stérile et sec.

Les Boutans font de la farine avec leur orge, et la mangent toute sèche ou la délaient avec un peu d'eau; ils en prennent une poignée qu'ils serrent dans leurs mains

pour la mettre plus facilement dans leur bouche.

Ils n'emploient la farine de froment que pour faire des pâtes frites dans l'huile ou dans le beurre, dont ils se régalent les jours de fête, ou aux réjouissances de leurs noces. Ils font avec l'orge une boisson qui ressemble à de la tisane, et ils en tirent une liqueur forte dont ils s'enivrent.

Dans les lieux habités, on trouve des bœufs, des mulets, des ânes, des chameaux. Les bœufs sont un peu différens des nôtres; ils ont sur le col et sur la queue des crins aussi longs et aussi beaux que ceux de nos chevaux de carrosse. Ils ont sur le dos le poil comme nos bœufs, et sur le reste du corps le poil très-long; comme il est très-fin, on le coupe et on le file pour en faire des habits, on fait des cordes avec le crin du col et de la queue. Ces bœufs portent des fardeaux et servent quelquefois de montures.

Dans les campagnes on trouve des cerfs, des chevreuils, quelques lièvres et quelques pigeons, mais surtout l'animal qui

produit le musc ; il ressemble à une chèvre, si ce n'est qu'il a le poil plus court et plus hérissé, la tête longue et deux grosses dents qui sortent de chaque côté, à peu près comme celles de l'éléphant. Il porte le musc sous le nombril, dans une excroissance de peau semblable à un abcès, c'est là-dedans qu'est le musc, qui sent fort mauvais quand il est frais. Pour l'avoir, il faut tuer l'animal, ensuite on coupe la peau autour de cette bourse qu'on laisse entière ; les plus grosses et les mieux remplies, pèsent, lorsqu'elles sont sèches, environ une once et demie ; la chair de l'animal est fort bonne à manger. Le musc est la marchandise particulière au Boutan.

Dans ce royaume il n'est permis à personne de se faire justice, même dans les moindres choses. Lorsqu'un valet fait quelque faute, son maître ne peut lui donner un soufflet, encore moins un coup de bâton ; s'il le fait, et que le valet s'en plaigne, on lui en fait donner dix fois autant en pleine place, par la main du bourreau ; mais si le valet fait une faute, le maître peut s'en

plaindre, et le gouverneur ne manque pas de le faire punir publiquement. On emploie peu de papiers en procédures et en informations, même dans les affaires les plus importantes; et l'on voit peu de prisons, parce que l'on instruit le fait sans aucun retard et l'on rend aussitôt la sentence. On observe assez généralement la loi du talion: on ôte la vie à celui qui a tué. Celui qui en a battu un autre est battu lui-même. Celui qui cause quelque dommage est obligé de le réparer avec usure. Celui qui tue un cheval en paie dix fois la valeur. Le serment judiciaire se fait ordinairement en plongeant la main dans un vase d'huile bouillante, au fond duquel sont placées deux pièces de monnaie, une noire et l'autre blanche; celui qui tire la blanche gagne son procès, mais il a la main estropiée.

Le roi est vêtu à la tartare, sans aucune différence du reste de sa nation, quant à la forme des habits. Il porte sur la tête une espèce de bonnet fourré, avec une large bordure de la même fourrure qui est or-

dinairement d'un grand prix. Ce bonnet est plat, avec une grosse houppe de soie rouge sur le sommet. L'habit est comme celui des Turcs, les bas et les souliers sont d'une seule pièce, comme des bottines.

Les gouverneurs et les magistrats en fonctions, sont habillés comme les femmes du pays, avec une mitre sans pointe, les cheveux pendans et tressés, le corps et la jupe joints ensemble. Ils ont un manteau, dont un bout tombe sur l'épaule et sur le bras gauche; l'autre, passant sous le bras droit, se rejette sur l'épaule gauche, de sorte que tout le corps est couvert à l'exception du bras droit. Ils portent des pendans d'oreilles, larges comme la main; mais comme leur pesanteur les blesserait, ils les attachent à une petite courroie qui se lie sur la tête et passe sous le bonnet.

Les femmes sont vêtues comme les magistrats, mais au lieu de bonnet, elles ont une espèce de chapeau, fait d'un bois mince et léger, couvert dessus et dessous d'une

toile rouge et préparée avec de la cire ; ce chapeau ressemble à un plat renversé sur la tête. Il est tout couvert de belles perles et quelques-unes valent plus de cent-quarante mille écus romains.

Le reste de la parure des femmes du Boutan consiste dans un grand nombre de colliers de corail ; le plus long va jusqu'à la ceinture, et les autres diminuent par degré jusqu'au col, où elles ont un collier d'ambre jaune.

Les armes dont se servent les Boutans, sont : les telleheslares, le sabre, la lance, le mousquet et le canon.

Lorsqu'un Boutan meurt, on garde son corps trois jours dans la maison ; les Lamas y viennent, et passent les trois jours à chanter et à lire dans leurs livres ; à la fin du troisième jour, on fait porter le corps hors de la ville, et l'on donne deux piastres aux hommes qui les mettent en morceaux et les donnent à manger aux chiens. Les parens du mort font quelques aumônes aux Lamas et aux pauvres. Quelquefois ils mettent, pendant un ou deux

jours, une personne auprès du chemin public, pour donner à boire du thé ou de la bière aux passans. Au bout de l'an ils font encore venir des Lamas, et souvent ils donnent à manger à tous les pauvres qui veulent venir ; ils font cuire de la viande ou du riz au-dehors de leurs maisons, afin que les pauvres en soient avertis. Lorsqu'ils sont malades, qu'ils ont quelque chagrin, ou qu'il leur est arrivé un malheur, ils réunissent un grand nombre d'enfans, qu'ils nourrissent et qu'ils paient, pour leur faire réciter des prières toute la journée.

On voit dans la ville de Lassa, le temple le plus fameux de tout le royaume. Les étrangers y viennent en dévotion de tous côtés. Au milieu de ce temple est une espèce de tabernacle, fait de divers morceaux de bois sculptés, doré et orné de fleurs. Derrière ce tabernacle, est posé sur une élévation l'image d'un homme vénérable, vêtu d'une fort belle chape. Les religieux de Boutan disent que cette figure porte sur la tête un triangle, dont les trois

angles sont inégaux. Ils croient tous que cette image est celle de la Divinité : en conséquence ils lui offrent de l'encens, ils mettent une grande quantité de lumières devant elle, ils l'ornent de fleurs, et lui font beaucoup de révérences, de génuflexions et de prosternations. Lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose de Dieu, ils courent à ce temple, ils y laissent de larges aumônes et paient les religieux afin qu'ils prient pour eux et qu'ils fassent le *Koran* à leur intention, c'est-à-dire, une espèce de procession autour du temple; le chemin est assez long, et il est toujours rempli de gens qui font cette procession, même dans les temps les plus rigoureux de l'hiver.

Au bout du temple, se trouve un espace séparé par des toiles, où les religieux sont perpétuellement occupés à chanter ou à lire; ils se relèvent entre eux à des époques marquées. Au mois de mars, on célèbre dans ce temple une grande fête qui dure huit jours entiers. Il vient de tout le royaume, une quantité prodigieuse

de peuple pour assister à cette solennité; on y compte quelquefois jusqu'à soixante-dix-mille religieux étrangers.

Couvens de religieux.

En voyageant dans le royaume de Bou-tan, on rencontre assez fréquemment des bâtimens en forme de châteaux, que l'on prendrait pour des bourgs; ce ne sont que des couvens de religieux construits ordinairement loin des villes et des lieux habités par les séculiers. Ces religieux y vivent régulièrement dans l'observance de leurs vœux d'obéissance et de pauvreté.

Tous les religieux sont habillés d'une manière particulière. Leur grande robe est toujours rouge et sans manches; de sorte qu'ils ont les bras nus. Quelques-uns portent un manteau, dont ils se couvrent les bras quand il fait froid.

Dans chaque couvent il y a un supérieur qui a le titre de *tama*; il vit dans une grande retraite, et ne sort que trois ou quatre fois l'an de son couvent. Il vient

une seule fois dans la ville; lorsqu'il y est, il demeure dans le couvent qui est joint à la grande église; dans ses autres sorties, il va dans les couvens voisins de la ville. Dans ses courses, il est accompagné d'une suite nombreuse et magnifique; le roi est obligé de s'y trouver avec tous les grands et tous les magistrats de la ville; la cavalerie et l'infanterie sont sous les armes en très-bon ordre. Le grand lama est à cheval, couvert d'une chape, avec un chapeau à haute forme sur la tête.

Lorsque le lama meurt, les autres lamas inférieurs consultent le prophète pour lui demander où est allée l'âme du défunt, ou sur qui l'esprit de Dieu qui l'inspirait est allé se reposer. Quelque éloignée que soit la personne désignée par le prophète, on l'envoie chercher et on l'amène au grand couvent pour l'instruire. Lorsqu'on croit cet individu suffisamment initié, on le conduit au pied du trône du lama, le roi lui présente un mousquet, en lui faisant la révérence; ensuite les principaux lamas lui demandent s'il est véritablement le

grand lama. Il répond affirmativement ; on l'invite alors à prouver qu'il est le même lama défunt. Aussitôt il assure qu'en tel endroit on trouvera un objet qu'il désigne, et qu'il y déposa lorsqu'il était lama. On court s'assurer du fait, et les lamas, à leur retour, le mettent sur le trône, après quoi l'un après l'autre lui vouent obéissance. Le roi en fait autant ainsi que tous les magistrats.

Cette cérémonie terminée, le nouveau lama l'est jusqu'à sa mort. Il demeure ordinairement dans le grand couvent de Lassa, où l'on compte trois mille religieux.

De même que les Boutans croient un homme inspiré de Dieu pour faire le bien, ils croient aussi qu'il en est un autre inspiré par le malin esprit pour faire le mal ; et s'il se trouve dans la ville un homme assez méchant pour jouer ce rôle-là, moyennant quelques ruses et quelques fourberies, il fait trembler jusqu'au roi lui-même. Il persuade très-facilement qu'un esprit malin résidant chez lui le force d'obéir à ses ordres ; et pour confirmer son

assertion , il sort de chez lui une ou deux fois par mois , précédé de quelques instrumens qui ont un son lugubre , de deux hommes portant de l'encens ; d'un troisième armé de poignards , et d'un quatrième chargé d'un faisceau de flèches. Il paraît ensuite revêtu d'un habit extraordinaire , dans lequel il dit que réside l'esprit malin , et il s'avance vers le temple pour faire le Koran d'une manière insultante. Il tient de la main gauche un arc bandé et une flèche , de la main droite un grand coutelas , et se tournant de côté et d'autre , il tire des flèches de temps en temps , et lance son coutelas. Malheur à celui qu'il frappe , car on n'attribue ces meurtres qu'à l'esprit malin qui l'agite , et pour son compte il se trouve absous.

Lorsque les Boutans éprouvent quelque malheur , ils l'attribuent toujours à la colère de ce mauvais génie. Si quelqu'un tombe malade , on court aussitôt chez lui pour connaître la cause du mal. Le prétendu prophète les envoie à des médecins affidés , qui lui paient une rétribution. Il

va tous les ans passer huit jours hors de Lassa ; en quittant la ville, il met son habit fatal sur un cheval , et il monte sur un autre. Partout où il passe , les Boutans se prosternent, non devant lui, mais devant le cheval qui porte l'habit du malin esprit. Si, dans cette occasion, le prétendu prophète s'avisait d'offenser quelqu'un, il serait puni comme un autre, parce qu'il ne serait plus censé agir d'après l'impulsion du malin esprit. Dans chaque ville du royaume de Boutan se trouve un de ces prophètes.

EXTRAIT
D'UN VOYAGE A TRIPOLI,
OU
RELATION

D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE ;

Traduit de l'anglais en 1819 , par J. Maccarthy.

QUOIQUE cet ouvrage ait été publié il y a vingt-six ans , cette circonstance ne diminue en rien l'intérêt qu'il inspire , et ne peut lui ôter aux yeux des Européens le mérite de la nouveauté. Etranger par religion et par caractère à toute espèce d'innovation , le peuple maure conserve depuis plusieurs siècles , les mêmes mœurs , les mêmes usages , les mêmes habitudes ; c'est-à-dire la même ignorance , le même fanatisme , la même barbarie. Ainsi le tableau qu'en a tracé l'auteur il y a vingt-six ans , peut encore être considéré comme

la représentation fidèle de ce qui existe aujourd'hui.

Cet ouvrage fut écrit par la belle-sœur de feu M. Tully, consul anglais à la cour de Tripoli, dont la famille fut intimement liée pendant plusieurs années avec celle du pacha.

Aspect de Tripoli en entrant dans la rade.

Avant d'entrer dans la rade de Tripoli, à quelques milles de la terre, une verdure superbe et variée dans ses teintes, donne au pays un aspect pittoresque. Toutefois aucun objet ne semble interrompre l'uniformité du sol, qui est d'une couleur claire, presque blanche, et entrecoupé de longues avenues d'arbres; car tel est le coup-d'œil qu'offrent les nombreux palmiers, plantés par rangs, et entretenus dans le plus bel ordre. Leurs immenses branches qui, vues de près, sont grossières, à une certaine distance paraissent belles et distinctes. Le sol se trouve bas et

uni; on aperçoit à peine les troncs dépouillés de ces arbres; et les plantations de dattiers ne semblent former autre chose pendant l'espace de plusieurs milles, que des bois et des bocages verts. En approchant de plus près, leur apparence est cependant moins agréable, leurs branches sont plus écartées, et ne présentent ni abri ni ombrage contre l'atmosphère brûlante qui les environne de tous côtés. La ville, avant d'entrer dans la rade, s'offre sous la figure d'un demi-cercle. L'extrême blancheur d'édifices plats et couverts de chaux, frappe d'abord les regards. Les bains forment dans les différentes parties de la ville des groupes de dix ou douze grands dômes. Il y a ordinairement auprès de chaque mosquée une petite plantation de figuiers de l'Inde, et de dattiers qui, ayant l'air à une certaine distance d'être autant de jardins, donnent à la ville entière un aspect nouveau et agréable aux yeux d'un Européen. En entrant dans la rade, de grandes collines de décombres indiquent bientôt les ravages faits dans la ville par la

main destructive du temps. Le château ou palais royal, où réside le pacha, est à l'extrémité occidentale de la ville, dans l'intérieur des murs. Ce château est très-ancien, et est entouré d'une haute et forte muraille qui paraît inexpugnable ; mais il a perdu dans l'intérieur toute espèce de régularité, à cause des additions sans nombre que l'on y a faites, pour pouvoir y loger toutes les différentes branches de la famille royale ; car on ne se rappelle pas d'avoir vu une seule personne du sang royal, en remontant même aux arrières-petits-enfans du pacha, qui ait demeuré au-dehors des murs du château. Ces édifices en ont fait par degré une petite ville irrégulière.

L'arrivée de chrétiens dans le port occasionne toujours le rassemblement d'une grande affluence de peuple, ce qui est une conséquence naturelle de la curiosité de l'Africain : n'étant jamais sorti de son pays, il éprouve autant de plaisir à la première vue d'un Européen, que son extérieur bizarre en procure à ce dernier.

Costume des habitans.

Le consul anglais débarqua l'après-midi, heure à laquelle aucun Maure de distinction ne se trouve hors de chez lui, à cause de l'excessive chaleur. Néanmoins un certain nombre des principaux officiers du pacha vinrent au-devant de M. Tully.

C'est un spectacle étonnant pour un Européen, que de voir pour la première fois un si grand nombre de personnes, toutes richement vêtues dans le costume oriental. Leurs longues robes flottantes de satin, de velours et de fourrures précieuses, se déployaient au milieu d'une foule d'êtres misérables, qui n'avaient pour tout vêtement qu'un grossier morceau de toile de coton brune, ressemblant à une couverture sale. « De tous les brillans personnages qui vinrent à notre rencontre, dit l'auteur, je n'en dépeindrai que trois, qui passèrent presque toute la journée avec nous : Mustapha Scriven, premier ministre, et deux ambassadeurs, Hamet Coggia, et Hadgi Abderrahman. Ces deux derniers

ont vu presque toutes les cours de l'Europe ; ils sont instruits , et leurs manières ont de l'aisance et de la politesse. Chacun de ces personnages avait une suite composée d'officiers maures , de domestiques et d'esclaves noirs. Les armes et le splendide costume des derniers étaient également remarquables. Lorsque quelques individus de la suite recevaient l'ordre de s'approcher , il était difficile alors d'entendre autre chose que le bruit des armes suspendues à leurs longues chaînes d'argent.

• Le premier ministre était vêtu d'un court jellie , ou veste de satin cramoisi , brodé en or par-devant , fait comme un gilet qui serait cousu par-devant et par-derrière , et que l'on met en passant la tête dans une ouverture faite exprès. Il avait par-dessus un cafetan court de velours pourpre , ouvert par-devant , et ayant des manches pendantes jusqu'au poignet , taillées de manière à relever et à montrer une étoffe d'une couleur différente , brodée en argent ; il y avait de petits boutons de fil d'or , cousus près l'un de l'autre le

long de la taillade; chaque bouton se terminait en haut par un grain de corail. Des boutons du même genre garnissaient aussi chaque côté du devant, qui était de soie, d'or et d'argent, et de la largeur de quatre pouces. Une ceinture épaisse, faite d'or et de soie, joignait ces deux vêtemens à la taille. Un second cafetan très-ample et assez long pour toucher à terre, fait de damas jaune-pâle, avec des manchettes de satin vert, dont le bord était richement brodé en or et en argent, découpé et relevé, recouvrait ces différens vêtemens. Il portait par-dessus tout cela une bernuse de laine blanche transparente; c'est une espèce de manteau extrêmement large, orné d'un certain nombre de glands blancs. Ce dernier vêtement lui passait par-dessus l'épaule droite, et était ramené par-dessous le bras gauche; il pendait avec grâce et traînait à terre. Cette partie de son costume, transparente comme la gaze, laissait apercevoir les diverses couleurs des étoffes de dessous, et produisait le plus bel effet. Il était coiffé d'un très-large turban, formé

d'une superbe mousseline , autour duquel passait négligemment un schall , qui retombait sur le cou. Des demi-bottes jaunes , et par-dessus des sandales de la même couleur (que l'on ôte en entrant dans l'appartement) , et un large pantalon blanc de mousseline , complétaient son costume. Les personnes d'un moindre rang ont des pantalons de coton blanc ou de gros drap bleu ou brun , beaucoup moins amples. Les beaux pantalons ont à peu près sept aunes de large. La grandeur du turban augmente en raison de l'importance de celui qui le porte.

• Le costume de Hamet Coggia , nommé la veille ambassadeur à Maroc , était fort différent de celui des autres : il était entièrement enveloppé d'une bernuse du plus bel écarlate , orné tout autour d'un galon d'environ six pouces de largeur. Ces bernuses coûtent des sommes considérables ; le pacha les donne en présent à ses ambassadeurs , au moment de leur départ. •

Bazars et Cafés.

Il n'existe à Tripoli qu'un seul moyen de transport, encore n'est-il employé que par quelques-uns des Maures les plus considérables, pour leurs femmes et leurs filles. C'est une espèce de palanquin entièrement doublé de toile, et que l'on place sur le dos d'un chameau. Celui du pacha est très-richement et très-élégamment décoré, en dehors et en dedans, et ne sert à d'autre usage qu'à conduire les dames de sa famille à leurs maisons de campagne. Aucune des dames appartenant à la famille royale ne se promène dans les rues, excepté lorsqu'elles se rendent à leurs mosquées pour remplir un vœu, ce qui leur arrive assez souvent, mais toujours avec une extrême circonspection. Elles sortent à onze heures ou minuit, escortées par une garde nombreuse prise au château. Un certain nombre d'esclaves noires et de domestiques maures forment, en se réunissant, un cortège, au milieu duquel la princesse ou les princesses se promènent, ayant

à leurs côtés leur suite ou leurs dames particulières. Les gardes ont soin d'annoncer leur arrivée, à mesure qu'elles avancent. Elles sont toujours éclairées par un grand nombre de flambeaux, et précédées de parfums, que l'on brûle dans des vases d'argent, travaillés à jour; on y joint de grands bassins d'argent remplis d'eau de rose et d'eau de fleur d'orange, pour tempérer la chaleur des parfums, composés des aromates les plus délicieux qui forment un nuage épais. Un seul de ces accessoires, outre les cris bruyans des gardes, indique suffisamment l'approche des princesses, pour pouvoir leur laisser le passage libre; ce qui est indispensable, car leurs lois prononcent la peine de mort contre quiconque se trouverait dans la rue dans ce moment, ou contre tout homme qui se permettrait de les regarder par une fenêtre. Il s'ensuit que tous les lieux où elles doivent passer, sont toujours déserts lorsqu'elles approchent.

Les femmes de la moyenne classe sortent généralement à pied, mais rarement ce-

pendant sans être accompagnées par une esclave ou par une autre domestique. Elles sont alors si exactement enveloppées, qu'il est impossible de distinguer autre chose que leur taille, et pas même leur corpulence. Elles se couvrent d'un vêtement appelé baracan, large d'environ une aune et demie, et long de cinq à six. Ce baracan les cache entièrement, et elles le tiennent si près de leur figure, qu'à peine y voient-elles assez pour se conduire. Les Juives portent cette partie de leur habillement à peu près de la même manière, à l'exception qu'elles laissent un œil à découvert, ce qu'une femme maure n'oserait se permettre par respect pour l'opinion publique.

On transporte ordinairement les marchandises à dos de chameaux et de mulets; la poussière que ces animaux occasionnent dans des rues sablonneuses, est insoutenable. Les plus belles boutiques ne sont guère que des échopes; mais elles renferment souvent des marchandises d'un grand prix; ce sont des perles, de l'or, des gemmes et des drogues recherchées. La ville pos-

sède deux bazars ou marchés couverts. L'un a quatre ailes et forme la croix. Ces ailes contiennent des boutiques bâties de chaque côté, où l'on trouve toute sorte de marchandises; un chemin pratiqué au milieu permet aux acheteurs de s'y promener. Quelques parties de ce marché sont presque obscures; ce qui, joint à l'active odeur du musc, fait qu'il n'est pas très-agréable d'y passer. L'autre bazar est beaucoup plus petit, et n'a pas de boutiques; il est destiné à la vente d'esclaves noirs des deux sexes, principale branche de commerce des Tripolitains.

Le café bazar est le lieu où les Turcs s'assemblent pour se communiquer les nouvelles du jour, et pour prendre du café. Ce bazar est rempli de cafés et de cuisines où l'on prépare ce breuvage. Ils sont tous extraordinairement noirs dans l'intérieur, et l'on n'y sert que du café. Aucun Maure de la classe distinguée n'entre dans ce lieu; ils se font apporter du café par leurs esclaves, à la porte, où il y a des lits de repos en marbre, surmontés de berceaux verts;

ces lits de repos sont garnis de tapis et de nattes de la plus grande richesse. C'est là qu'à certaines heures du jour on trouve tous les principaux Maures assis, les jambes croisées, occupés à boire du café, qui est aussi fort que l'essence elle-même. Le café que l'on sert aux dames, dans le château, contient souvent une certaine quantité de cannelle, de clous de giroffles et de noix muscade. Quand un Maure se trouve dans ces cafés, ses esclaves noirs après l'avoir servi se tiennent constamment auprès de lui, l'un porte sa pipe, un autre sa tasse, un troisième son mouchoir, ce qui est indispensable lorsqu'il fait la conversation, parce qu'un Maure en parlant marque avec l'index de la main droite, sur la paume de la main gauche, les différentes parties de son discours, comme une virgule, une citation, un passage frappant aussi exactement que nous le faisons avec la plume. Cet usage rend leur manière de causer très-singulière; et l'Européen qui n'y est pas familiarisé est fort embarrassé de savoir ce qu'ils veulent dire.

Désert de Barca , les Arabes et les Bédouins.

Le désert qui touche à Tripoli, et qui conduit en Égypte, porte encore le nom de Barca, que lui donnèrent les Romains, à cause de la férocité de ses habitans à cette époque. Les courriers qui se rendent de Tripoli au Grand-Caire traversent ce désert sur des chameaux beaucoup plus vite que les chevaux; aussi est-on obligé d'attacher ces messagers dessus. L'extrême difficulté que l'on éprouve à passer ces régions désertes, fait qu'ils ne peuvent quitter leurs caravanes; ils mettent ordinairement vingt-cinq à trente jours pour aller de Tripoli au Caire.

Dans la partie du désert qui conduit en Égypte, il y a des îles habitées, environnées d'un Océan de sable, qui les isole entre elles et du monde entier. Qui que ce soit n'ose s'aventurer à travers cette terre de feu pour reconnaître ces îles, nommées Oasis par les anciens géographes, et parmi lesquelles était celle d'Ammonica, où vi-

1. 1990年10月1日以前成立的企业，其企业所得税由税务机关核定征收。

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

IN THE YEAR 1649

BY JOHN BURNET

IN TWO VOLUMES

LONDON

1704

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

IN THE YEAR 1649

BY JOHN BURNET

IN TWO VOLUMES

LONDON

1704

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

IN THE YEAR 1649

BY JOHN BURNET

IN TWO VOLUMES

LONDON

1704

Printed by J. Streater, at the Sign of the Gun, in St. Dunstons Church-yard.



Bedouins.





vaient les adorateurs de Jupiter Ammon. Mais comme la divinité perdit de sa réputation, on oublia insensiblement la route d'Ammonica, et on ignore aujourd'hui s'il existe encore un peuple de ce nom. Il n'y a que quelques-unes de ces îles dans cette partie du désert qui soient connues des caravanes. Celles-ci s'y arrêtent lorsqu'elles ont un extrême besoin de repos, et pour se remettre des fatigues d'un voyage plus dangereux qu'on ne peut se l'imaginer, et que souvent l'on ne parviendrait pas à terminer sans le secours d'une boussole et de l'astronomie. Les changemens considérables et subits produits sur les sables par les vents qui nivellent des collines dans un endroit pour les reporter dans un autre, varient à un tel point l'aspect de la route que le voyageur incertain se voit à chaque pas obligé de recourir aux astres.

Les hautes montagnes de Gouriana, sont les seules que par un temps clair l'on aperçoive de Tripoli. Elles sont habitées, ainsi que les plaines sablonneuses, par de nombreuses tribus d'Arabes. Ces Arabes for-

nient trois classes. La première composée
 de ceux qui viennent d'Arabie; la seconde,
 de ceux d'Afrique; et la troisième, des
 Bédouins errans. Les deux premières sont
 également belliqueuses; ces Arabes d'un
 beau physique et d'un caractère généreux,
 sont honnêtes dans leurs transactions,
 grands et ambitieux dans toutes leurs ac-
 tions lorsqu'ils sont revêtus du pouvoir,
 et sobres dans leur manière de vivre. Ils
 ont du génie et sont doués d'une cons-
 tante gaieté qui n'a rien de la bouffonne-
 rie. Chacune de ces tribus est gouvernée
 par un chef qui porte le nom de Cheik, et
 c'est d'après les lois qu'il impose, que sont
 gouvernés, jugés et punis, tous ceux qui
 se trouvent sous son commandement.
 Chaque famille a un chef pris dans son
 sein, qui a également droit de vie et de
 mort sur tous les siens. Leur commerce
 est la guerre. Ils servent d'auxiliaires à
 quiconque les paie le mieux. Les Bédouins
 sont des hordes de petits marchands er-
 rans, vivant de ce qu'ils colportent d'un
 endroit à l'autre. Ils fabriquent une sorte

d'étoffe pour baracans, et des tissus épais de poil de chèvre, que l'on emploie à couvrir les tentes, et qu'ils vendent aux Maures.

Au printemps, ces Bédouins s'approchent de Tripoli par la plaine qui touche à la ville; ils sèment alors leur blé, attendent qu'il soit mûr, et disparaissent jusqu'à l'année suivante. Pendant leur séjour dans la plaine, leurs femmes fabriquent différentes étoffes qu'ils vendent aux Tripolitains. Ils dressent leurs tentes sous les murs de la ville, mais ne peuvent pas y entrer sans permission. Leur chef est responsable envers le pacha de tous les désordres qu'ils peuvent commettre. Chaque tribu forme une espèce de village, et chaque famille occupe une tente ou hutte portative qui lui appartient. Comme les oiseaux de passage, ces Bédouins n'ont pas d'habitation fixe. Quand le beau temps et le grain leur manquent dans un endroit, ils l'abandonnent aussitôt, et vont en chercher un plus fertile, emmenant avec eux leurs familles, leurs maisons et leurs troupeaux. Une famille considérable occupe souvent

quatre à cinq tentes; aussi ne peut-on imaginer un spectacle plus frappant que l'innombrable quantité de tentes de toutes les formes qui se trouvent alors réunies dans la plaine près de la ville. Tout le bétail de chaque famille est auprès de la tente, sous un appentis fait de feuilles de dattier. On le place sur un rang, et un gros cordage de paille passant le long des jambes de chaque animal, les lie tous à la fois.

Les Bédouins portent un épais baracan de laine brun-foncé, de cinq à six aunes de long, sur environ deux de large; il leur sert de vêtement pendant le jour, et de couvertures pendant la nuit. Ils le mettent en réunissant ensemble les deux extrémités supérieures au moyen d'un poinçon de bois ou de fer. Ces deux extrémités étant d'abord réunies sur l'épaule gauche, ils s'enveloppent le corps avec le reste; il en est qui se drapent avec goût. Ce n'est pas une chose facile que de porter un baracan, pour quiconque n'en a pas l'habitude; et un étranger est bientôt reconnu

sous ce costume, tant il est loin de savoir l'ajuster comme ceux dont il fait le vêtement habituel. Les femmes portent aussi un baracan de même espèce, qu'elles emploient au même usage que les hommes : peu d'entre elles ont une chemise dessous. Le baracan fait partie du costume mauresque ; mais les dames de Tripoli ne s'en servent que comme vêtement de dessus, celui qu'elles mettent dans la maison est de soie ou de gaze fine ; pour sortir elles en ont d'une étoffe très-fine soie et coton, du plus beau blanc, par-dessus lequel elles en portent un autre d'une très-belle laine blanche. Les Bédouines portent le baracan avec infiniment de grâce, et beaucoup mieux que les femmes Maures. Elles ornent leur tête de morceaux de verre, de fer blanc et de grains de porcelaine et de corail. Elles disposent leurs cheveux sur le front en un très-grand nombre de petites tresses, qu'elles coupent précisément au-dessus des sourcils ; l'effet n'en est point désagréable, et quelques-unes sont fort jolies. La

couleur de leur teint est presque noir, elles ont toutes les yeux noirs, des dents extraordinairement blanches, et généralement de beaux traits. Elles ont la barbare coutume de se scarifier la figure, et particulièrement le menton; elles frottent aussitôt la blessure avec de la poudre à tirer, ce qui laisse à jamais une marque noire sur la partie où l'on a fait un dessin. Ordinairement elles piquent très-avant avec une aiguille, la figure qu'elles désirent s'imprimer sur la peau, ce qui est à la fois une opération longue et douloureuse. Mais le prix qu'elles attachent à cette espèce d'ornement leur fait endurer avec résignation le mal qu'elles éprouvent. Malgré tous les travaux que font ces femmes, elles n'ôtent jamais aucun de leurs ornemens, et on peut dire qu'elles en sont chargées. Elles n'oublient jamais de teindre en noir leurs paupières, de peindre leurs sourcils et d'arracher tout ce qu'elles jugent inutile. Il est donc prouvé qu'une africaine, enveloppée de sa simple couverture, dans le

désert de Barca, s'occupe de sa toilette avec autant de soin que la plus belle dame d'une cour européenne.

Les Bédouins sont, à peu de chose près, ce qu'ils étaient il y a quelques mille années. Ils s'abordent en se servant de l'ancien salut : *que la paix soit avec vous*, qui s'exprime dans la langue mauresque par les mots : *salem aliehe*, et ils posent en même temps la main droite sur la poitrine.

Au sommet des montagnes de Gouriana se trouve un village d'arabes, dont la manière de vivre est vraiment curieuse. Ils commencent d'abord par creuser un trou en terre, de la profondeur de vingt pieds ; sa longueur et sa largeur sont déterminés par le nombre d'individus destinés à y demeurer. Ils font de chaque côté, plusieurs réduits moins grands, les uns pour servir de magasins, les autres de lieux de repos. L'entrée de ces cavernes est oblique, et assez haute pour qu'un chameau puisse y entrer. C'est là, que, la nuit ou le jour, toute la famille avec son bétail, se réfugie

lorsqu'elle a la crainte d'être attaquée. Ces habitations ne peuvent être facilement reconnues que par ceux dont elles sont le séjour, par la raison qu'elles sont toutes bâties sous terre. Ces arabes sont pour la plupart des bandits, que l'on n'attaque jamais, parce que les longs défilés souterrains qui conduisent à leurs demeures, et où un homme peut en arrêter plusieurs, les garantissent suffisamment contre toute entreprise des Turcs.

Jeûne du Rhamadan et fête du Beiram.

Le grand rhamadan des Maures est terrible pour eux lorsqu'il fait une excessive chaleur (1). Les batteries du château tirent des salves au commencement et à la fin de ce jeûne, et des drapeaux sont arborés sur toutes les mosquées et sur les forts, au signal qui en est donné par un coup de

(1) Rhamadan est le nom de la lune ou du mois pendant lequel les Turcs font leur carême. Ce jeûne a été ainsi appelé, parce que Mahomet disait que l'Alcoran lui avait été envoyé du ciel pendant ce temps-là.

canon tiré du château du pacha. Ce jeûne finit à la première apparition de la nouvelle lune qui suit celle où il a commencé; mais il n'excède pas trente jours si la lune n'est pas visible à cette époque. Pendant toute sa durée, les vrais musulmans ne prennent aucune nourriture depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Il y a un garde dont le seul devoir est de parcourir tous les quartiers de la ville au point du jour, heure à laquelle les Maures disent leur *adan*, ou premières prières. Ce garde prévient à temps le peuple de faire un repas chaud ayant le lever du soleil, pour pouvoir se passer de nourriture jusqu'à son coucher; il emploie à cet effet une boîte de fer blanc contenant quelques morceaux de fer. Cette boîte remplace les sonnettes inconnues dans le pays parce que la religion des Maures ne leur permet pas d'en faire usage. L'*adan* (le matin), est l'heure des cinq chansons ou prières que les Maures chantent pendant vingt-quatre heures du haut de leurs mosquées, se promenant extérieurement autour, tenant

dans leurs mains un étendard de la Mecque. La seconde prière a lieu à midi précis; la troisième entre midi et l'heure du coucher du soleil, et la cinquième, une heure et demie après: on la nomme le *dernier marabout*.

Ces appels répondent exactement à nos cloches et horloges d'église; ils annoncent le moment de la prière, et par conséquent l'heure du jour. Les bons musulmans sont si rigides observateurs du rhamadan, que par un vent de terre qui occasionne une chaleur excessive, on n'a jamais vu un Maure un peu distingué rompre son jeûne et diminuer ses angoisses en buvant un verre d'eau. Souvent ils tombent dans les rues accablés par la soif. Le peuple leur répand alors de l'eau sur la figure, sans toutefois en approcher de leurs lèvres. Ceux qui le peuvent, dorment une partie du jour; mais le bey et les autres fils du pacha se divertissent en allant se promener à cheval dans les sables pendant la durée du rhamadan. Après plusieurs heures d'une course fatigante, ils se retirent à

l'heure du lazerò, ou prière du soir, à l'un des palais du pacha, situé hors de la ville, et vont se baigner dans un gebbia ou grand réservoir d'eau de source placé dans le jardin à l'ombre de mûriers. C'est la seule manière dont ils se rafraîchissent dans les plus grandes chaleurs. Ils ne manquent jamais de retourner à la ville au coucher du soleil, moment de rompre le jeûne. Les portes des maisons des consuls étrangers sont constamment ouvertes à cette heure-là, et les Maures s'y précipitent cinq ou six à la fois pour étancher leur première soif. Il en est parfois de tellement épuisés qu'ils ont à peine la force de boire, et souvent quelques-uns tombent avant qu'on arrive à eux.

Les Maures, après un long jeûne de trente jours, attendent avec une telle impatience l'apparition de la nouvelle lune qui doit y mettre un terme, qu'il est passé en proverbe dans leur langue, lorsqu'on souhaite ardemment une chose, de dire qu'on la désire comme la lune du rhamadan. Le lendemain de ce beau jour, les canons du

château et ceux de toutes les batteries des remparts annoncent la fête du beiram, qui dure trois jours en ville et sept à la campagne. On dirait, à tout le tapage et à tous les divertissemens qui ont lieu à cette époque, qu'ils veulent se dédommager de ce qu'ils ont souffert pendant le jeûne. Des hommes parcourent les rues, avec des costumes si bizarres qu'ils ne ressemblent en aucune manière à des êtres humains. Quoiqu'ils se donnent les noms de lions, de chameaux, etc., etc., on ne peut, avec toute la bonne volonté possible, reconnaître dans leur accoutrement autre chose qu'un paquet de bâtons et de guenilles liés ensemble. Ils se promènent en dansant au son du chalumeau et autres instrumens; des balançoires sont tendues entre deux collines extrêmement hautes, et dans les rues, où le peuple se balance pour une très-légère rétribution. Il est impossible de se procurer du poisson pendant le beiram, parce que toutes les barques sont occupées à promener le peuple de la basse classe autour du port. Malgré que l'usage

du vin soit défendu par la loi de Mahomet, un nombre prodigieux de Maures s'enivrent avec une liqueur qu'ils appellent *lakaby*, que l'on extrait du dattier, et qui les rend fort incommodes parce qu'elle les plonge dans une espèce de folie. Aussi, durant ces trois ou quatre jours, est-il dangereux de se promener dans les rues. Le *lakaby* coule ordinairement du dattier pendant un mois, et donne environ dix pintes de liqueur par jour; on marque l'arbre après cette opération; le fruit ne revient qu'au bout de trois ans; il arrive que l'arbre subit l'opération de la ponction, (si l'on peut se servir de cette expression) cinq ou six fois, il meurt alors et sert comme bois de charpente pour les maisons.

Chez les consuls, on dresse dans la cour une table que l'on tient toujours couverte de vin, d'huile, de pain et d'olives, pendant les trois jours de la fête; ces vins sont destinés à tous les *hampiers*, *chouses* et esclaves noirs appartenans au pacha, qui veulent en prendre leur part; les

drogmans ou les gardes les invitent à entrer par troupes, suivant leur rang. Les mosquées sont illuminées tous les soirs, pendant la durée de la fête; la ville n'étant éclairée d'aucune manière, le brillant éclat de plusieurs lampes placées autour des hautes mosquées, ressort bien davantage.

Le café Bazar est aussi illuminé d'un bout à l'autre, pendant tout le beiram, jusqu'à une ou deux heures du matin; il est rempli de chaque côté des premières personnes de la ville, presque toutes richement costumées. Les parfums d'ambre, de fleur d'orange et de jasmin, exhalent une odeur beaucoup trop forte pour être agréable. Le nombre des lampes est si considérable, qu'on y voit comme en plein jour.

Les maisons et les bains.

Les maisons des gens de la première classe, à Tripoli, ont presque toutes trois ou quatre étages. On entre par une salle ou loge, ayant des bancs de pierre de chaque côté; de là, un escalier conduit à

un seul grand appartement, nommé gulphor, il a des croisées sur la rue, ce qui n'est permis dans aucune autre partie du bâtiment. Cet appartement est uniquement réservé au maître de la maison, c'est là qu'il tient ses livres, qu'il traite d'affaires et reçoit ses amis; les personnes même de sa famille n'osent entrer dans ce gulphor sans sa permission. Au-delà de cette salle est une cour pavée en raison de la fortune du propriétaire. Quelques-unes de ces maisons sont en ciment brut, ressemblant à du marbre très-poli; d'autres sont de marbre noir ou blanc; les plus ordinaires, sont de pierre ou de terre; qu'elles soient petites ou grandes, à la campagne ou à la ville, toutes sont bâties sur le même modèle. La cour sert à recevoir un grand nombre de femmes, que la maîtresse de la maison régale à l'occasion de la célébration d'un mariage, ou de tout autre événement; et, en cas de mort, à l'accomplissement des cérémonies funèbres, avant que le corps soit porté en terre. Dans ce cas-là; on couvre la cour de nattes et de tapis de Turquie

et l'on tend au-dessus une toile pour garantir de la chaleur, ce qui, fort souvent, entraîne les Turcs à de très-grandes dépenses. De riches coussins de soie sont placés tout autour pour servir de sièges; les murs sont garnis de tapisseries; en un mot, la cour est transformée en un grand salon. Elle est environnée d'un portique, soutenu par des piliers, et au-dessus duquel s'élève une galerie dans les mêmes dimensions, fermée par un treillis de bois. Du portique et de la galerie, des portes donnent entrée dans de grandes chambres qui ne communiquent pas entre elles, et qui ne sont éclairées que par cette cour; les combles des maisons sont plats, couverts de plâtre ou de ciment, et entourés d'un parapet d'un pied de haut, pour empêcher que rien ne tombe dans la rue. C'est sur ces terrasses que les Maures sèchent et préparent leurs figues, leurs raisins, leurs dattes et pâte de dattes. Ils vont y jouir de la fraîcheur que procure la brise de mer, si précieuse après une journée brûlante; et on les y voit toujours

après le coucher du soleil, occupés à faire leurs dévotions à Mahomet; car en quelque lieu que se trouve un Maure, au moment où le marabout annonce la prière du soir, rien ne peut l'empêcher de se prosterner jusqu'à terre, ce qui surprend beaucoup un européen qui se trouve dans la rue à cette heure-là.

Des terrasses, les eaux pluviales tombent dans des citernes qui sont au-dessous de la cour, et où l'eau se conserve pendant des années dans la plus grande pureté, c'est la seule bonne eau douce que l'on puisse se procurer dans le pays.

Les bains sont grands, et généralement faits en marbre; ils sont fréquentés toute la journée par un nombre prodigieux de dames qui s'y rendent pour faire leur toilette. Elles s'y font accompagner par leurs femmes et leurs esclaves; parmi ces dernières l'une lave entièrement les cheveux de sa maîtresse avec de l'eau de fleur d'orange, une autre se tient prête à les sécher avec de la poudre composée d'ambre brûlé, de girofle, de cannelle et de musc;

elle les divise ensuite en une cinquantaine de petites tresses, opération longue et douloureuse; mais de nouvelles souffrances attendent la belle dame, lorsqu'il faut faire disparaître avec un instrument tout ce qui peut nuire à la régularité de ses sourcils, et les peindre ensuite, ainsi que ses cils avec une composition noire que l'on étend moyennant un poinçon d'or ou d'argent.

*Visite de madame Tully à la famille
du Pacha.*

Le château du pacha est environné d'un mur de plus de quarante pieds d'élévation, avec des créneaux, des embrasures et des tours, d'après l'ancienne manière de fortifier; son architecture est d'une époque reculée. Après avoir passé la grande porte on entre dans la première cour du palais, remplie de gardes placés devant le skiffar ou salle dans laquelle se tient toujours le chial qui est l'officier le plus élevé en grade, et auquel le pacha accorde le plus de confiance. En cas d'absence du pacha,

le chials est investi du pouvoir suprême, personne ne peut entretenir le pacha que par son intermédiaire; un grand nombre de gardes et d'esclaves sont toujours auprès de sa personne. Il y a dans cette salle une place carrée, avec une galerie, soutenue par des piliers de marbre, où est bâtie la messeley, ou chambre du conseil, et où le pacha reçoit sa cour les jours de gala. L'extérieur de cet appartement est garni de tuiles chinoises, dont un certain nombre forme une espèce de tableau: on s'y rend par un escalier en marbre de différentes couleurs; le nubar ou musique royale, joue avec beaucoup d'appareil, devant la porte de la messeley, chaque après-midi, quand le troisième marabout annonce les prières du lazzerò à quatre heures, et toute la nuit du mercredi veille de l'accession du pacha actuel au trône. Qui que ce soit, et sans aucun prétexte, ne peut passer devant la musique, et les chaoux du pacha doivent être présents pendant tout ce temps. Le nubar ne joue jamais que pour le pacha et son fils aîné.

les sons du nubar sont singuliers pour des oreilles européennes; ils sont composés du turbuka, espèce de timbale, du chalumeau et du tambour de basque; le turbuka appartient aux Maures; le chalumeau et le tambour de basque aux nègres.

Les nombreuses constructions ajoutées au château, forment différentes rues, au-delà desquelles est le bain où sont enfermés les esclaves chrétiens. Il n'est permis à aucun homme d'approcher du harem ou appartement des dames, plus près que du bain, où l'on est conduit par des eunuques à travers de longs passages voûtés, si sombres, qu'on a beaucoup de peine à reconnaître son chemin. On est saisi d'une certaine tristesse en entrant dans le harem. La cour est recouverte d'un grillage fait de barres de fer très-rapprochées, ce qui lui donne une bien sombre apparence. Les galeries qui règnent autour de la cour, devant les chambres, sont entourées de treillis de bois à petites entailles. Lorsque les filles du pacha sont mariées,

elles ont des appartemens réservés à elles seules , personne ne peut y entrer , excepté leur mari , leur suite , leurs eunuques et leurs esclaves ; et si les princesses sont dans le cas de parler , en présence d'une tierce personne , même à leur mari , à leur père ou à leur frère , elles doivent être voilées. Le grand nombre de serviteurs qui remplissent toutes les issues , fait qu'il est très-difficile de se rendre d'un appartement à l'autre.

• En entrant , dit l'auteur , dans l'appartement de Lilla Kebbiera , l'épouse du pacha , nous la trouvâmes avec trois de ses filles. Elle est extrêmement affable , et ses manières sont fort insinuanes. Elle a plus de quarante ans , mais on ne sait pas exactement son âge , parce qu'il est défendu par la religion mauresque de tenir des registres de naissance. C'est encore une très-belle femme ; elle est cependant d'une complexion délicate , et l'on voit qu'elle se ressent des chagrins qu'elle a éprouvés et des jeûnes sévères qu'elle s'est imposée par suite de la perte de quelques-uns de ses

enfans. En rendant visite à cette souveraine, il est permis aux femmes des consuls de lui baiser la tête. Le bey, son fils aîné, est marié depuis plusieurs années : il l'a été à sept ans. Les Maures se marient si extrêmement jeunes, que l'on voit souvent jouer ensemble la mère et l'aîné de ses enfans, tous deux également inquiets ou chagrins du résultat de leurs jeux enfantins, et souvent des femmes sont grand'mères à vingt-six ou vingt-sept ans.

Le deuil chez les Maures consiste à ôter aux habits tout ce qui peut leur donner l'apparence du neuf ; plus on veut que le deuil soit grand, plus les vêtemens doivent être négligés, même usés : il s'ensuit que lorsque la princesse fait faire un bonnet, toujours si richement brodé qu'on le dirait d'or massif, elle ne le met point qu'il n'ait été préalablement passé à l'eau devant elle, et que tout son lustre ne soit terni. Elle pleure pendant cette cérémonie, et ses dames de compagnie improvisent des vers sur la cause de ses chagrins. Le reste de son costume était d'ailleurs brillant, et

elle portait des pierreries. Un voile transparent de plusieurs aunes, flottait négligemment autour d'elle, laissant apercevoir la totalité de son riche costume, et sa physionomie, sur laquelle se peignaient à la fois la majesté et la plus grande douceur.

• L'appartement où elle se tenait était tendu d'une tapisserie de velours vert foncé, parsemé de fleurs de damas coloriées, et sur laquelle des sentences de l'Alcoran en lettres de soie, formaient une large bordure en haut et en bas; la frise, en tuile vernie, représentait des paysages. L'entrée de l'appartement était en marbre, et une moulure en porcelaine et en cristal formait la corniche du plafond.

• Le plancher était couvert de nattes curieuses, recouvertes elles-mêmes de riches tapis. Des matelas et des coussins, placés en forme de sofa, couverts en velours et brodés en or et en argent, avec des tapis de Turquie étendus devant, tenaient lieu de sièges. On servit le café dans de très-petites tasses de porcelaine, pla-

cées dans des tasses d'or, travaillées à jour, sans soucoupes, sur un guéridon en or massif, d'une grandeur extraordinaire, richement ciselé en bosse. Ce guéridon était porté par deux esclaves, qui le présentaient à chaque personne de la société. Rien de plus brillant que le costume de ces eunuques, les plus richement vêtus du château; ils étaient entièrement couverts d'or et d'argent. On apporta ensuite des rafraîchissemens sur des tables de la plus belle marqueterie, et qui n'avaient qu'un pied de haut. Il y avait parmi les sorbets que l'on servit, du jus de grenade exprimé à travers l'écorce du fruit, ce qui lui donnait un goût exquis. Après le repas, des esclaves apportèrent des encensoirs à jour, et présentèrent en même temps des serviettes, dont les extrémités étaient brodées en or.

Les deux jeunes princes, Sidy Hamet et Sidy Useph, de retour en ce moment de leurs courses sur le sable, divertissement qu'ils prennent souvent, entrèrent pour faire visite à leur mère. Leurs sœurs se

voilèrent tant qu'ils furent dans l'appartement; mais ils restèrent peu d'instans. Toutes les dames de la famille du pacha portent à chaque jambe, autour de la cheville, une espèce de fer, fait avec un épais lingot d'or si fin, qu'elles le serrent autour de la jambe avec une seule main. Cet ornement a un pouce et demi de largeur et autant d'épaisseur; chacun d'eux pèse quatre livres : il n'y a que les filles et petites-filles du pacha qui puissent en avoir en or, les autres dames les portent en argent. Au-dessus de ces fers, un tissu de fil d'or de trois pouces d'épaisseur termine les extrémités d'un pantalon de soie.

• Nous quittâmes le château vers sept heures, à l'annonce du marabout, ou l'heure de la cinquième prière des Maures. Nous fûmes reconduites à travers le harem; et, quoiqu'il fit jour, nous fûmes obligées d'avoir des torches, à cause de quelques passages obscurs que nous avions à traverser. En approchant du bain des esclaves chrétiens, notre guide du harem nous quitta, et les gardes ou hampiers nous

conduisirent à travers les fortifications extérieures.

Mosquées.

La grande mosquée, dans laquelle est bâti un vaste mausolée en l'honneur de la famille régnante, est la plus belle de Tripoli. Les autres sont jolies, mais fort au-dessous de celle-là. Les Maures obligent les femmes ainsi que les hommes à y entrer nus-pieds. Cet usage de se déchausser à la porte n'a rien de désagréable, parce que le carreau de la mosquée est entièrement couvert de nattes superbes, par-dessus lesquelles il y a de riches tapis de Turquie. La grande mosquée est élevée et presque carrée ; les murs, à trois pieds du plafond, sont garnis de belles tuiles de la Chine, peintes et placées uniformément. Le plafond est orné de la même manière. Les seize colonnes de marbre ont de minces verges de fer dorées et peintes en bleu, passant de l'une à l'autre, et formant une espèce de grand grillage à travers tout l'édifice, à six pieds au-dessous du comble,

d'où pendent en feston des lampes anti-ques, suspendues par de longues chaînes d'argent, dont quelques-unes sont très-larges; et des vases d'argent à jour pour mettre de l'encens. Il y a sur trois faces de la mosquée des fenêtres carrées, et basses, garnies de grillages de fer, sans vitrage. Du côté qui se trouve en face de la Mecque, il y a une chaire de marbre semblable à de l'albâtre, à laquelle on monte par un escalier de quatorze marches, environné d'une balustrade de marbre. Cette chaire est couverte en tuiles de la Chine. Au-dessus est un petit dôme d'albâtre, soutenu par quatre piliers de marbre blanc, qui reposent sur la chaire; l'extérieur de ce dôme est entièrement couvert en or.

Les fenêtres des deux côtés ont vue sur un pérystile qui environne la mosquée; du troisième côté, elles donnent sur un élégant édifice de pierre blanche qui ressemble à une mosquée, et qui est le mausolée appelé *turbar*. Il est rempli de beaux tombeaux appartenant aux personnes de

la famille royale décédées en ville ; car il est expressément défendu d'y enterrer le corps de qui que ce soit mort hors de son enceinte.

Le turbar, tout entier du plus beau marbre , est rempli d'une immense quantité de fleurs toujours fraîches ; presque tous les tombeaux sont ornés de festons de jasmin d'Arabie, de gros bouquets de fleurs de toute espèce, et ces arbustes exhalent une odeur qu'on ne peut concevoir.

Les tombeaux sont presque tous de marbre blanc ; ceux des hommes sont distingués par un turban sculpté dans le marbre.

Le pacha, avec son fils aîné le bey, et son second fils, Sidy Hamet, se rendent quelquefois à la mosquée. Il n'y a que les personnes de la famille royale qui puissent aller à cheval dans la ville ; leur suite va à pied, excepté le premier chiaoux, qui, monté sur un cheval superbe, précède la procession. Il a devant lui une timbale, sur laquelle il frappe à coups mesurés, et à peu près comme un héraut d'armes : il

proclame l'entrée du pacha dans chaque rue; il accompagne de la même manière le bey, lorsque le pacha est absent, mais non pas ses autres fils. Six chiaoux le suivent à pied, uniformément vêtus en écarlate. Viennent ensuite les queues de chevaux, le pacha de Tripoli étant pacha à trois queues; puis ensuite la garde du pacha, très-richement vêtue, chaque garde portant un petit bâton argenté à la main, et tous ses serviteurs. Autour de lui sont les officiers d'état, plus ou moins rapprochés de sa personne, selon leurs rangs. Son porte-épée marche d'un côté et son premier ministre de l'autre. Le cheval du pacha est surchargé d'ornemens : la selle est d'or, relevé en bosse; les étriers d'or, pèsent plus de treize livres chacun, et le poitrail du cheval est entouré de cinq colliers d'or. On ne peut voir une plus grande magnificence. Un nombre considérable d'esclaves nègres et de domestiques environnent la procession et écartent la foule. Le pacha se rend à la mosquée pour le plus petit événement, bon ou mauvais,

qui a rapport à l'État ou à lui. Tout coupable obtient grâce, s'il peut toucher les vêtemens ou le cheval du pacha, et son cheval protège en tout temps, même dans l'écurie; si un criminel parvient à se mettre sous lui, ou à s'y attacher, sa vie est en sûreté.

*Maison de campagne du Consul anglais,
et les dattiers.*

« Nous avons à notre disposition, dit l'auteur, une maison de campagne mauresque, située au bord de la plaine de sable. Le terrain qui en dépend n'est pas dans le meilleur état possible, il est néanmoins disposé dans le genre de tous les jardins africains, c'est-à-dire qu'il offre un mélange de beautés et de choses déplacées. Les orangers, les citronniers et les tilleuls sont dans tout leur éclat, les jasmins d'Arabie et les violettes couvrent la terre, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve dans différentes parties du jardin, du froment, de l'orge, des melons d'eau, et

d'autres plantes plus communes encore , qui y croissent indistinctement. Le tour des murs est planté de grands dattiers , dont les longues branches s'étendent à droite et à gauche : elles ont environ quatorze pieds ; elles croissent du sommet de l'arbre , et sont garnies de feuilles très-serrées les unes auprès des autres , qui ont deux à trois pieds de longueur. Chaque grappe de dattes , à peu près semblable à une énorme grappe de raisin , pèse de vingt à trente livres. Cet arbre croît à la hauteur de cent pieds ; avec son fruit , l'Arabe nourrit abondamment sa famille , apaise la fièvre avec le lakaby nouvellement recueilli , et s'égaie avec celui qui a fermenté. On extrait cette liqueur de l'arbre , en faisant trois ou quatre incisions à son sommet. On met à chaque entaille une jarre de pierre , contenant à peu près une bouteille et demie. Les jarres placées le soir se trouvent le lendemain matin remplies d'un breuvage extrêmement doux et agréable , tandis que celles qu'on pose le matin et qu'on laisse toute la journée , se remplis-

sent d'une liqueur spiritueuse très-forte, que les Maures rendent encore plus violente et plus nuisible en y mêlant du levain. Le dattier donne de cette liqueur chaque jour pendant six semaines ou deux mois ; et après la saison, si on en prend soin, il se remet, et au bout de trois ans il rapporte des fruits meilleurs qu'avant d'avoir été saigné, comme disent les Maures. Les nobles familles ont l'habitude de faire servir un cœur de dattier lorsqu'elles veulent célébrer un événement mémorable, tel qu'un mariage, la naissance d'un fils, le début d'un jeune homme dans l'équitation, le retour d'un ambassadeur dans sa famille, et l'on condamne ainsi cet arbre précieux à la stérilité. Le cœur du dattier se trouve au haut de l'arbre, et pèse, lorsqu'il est coupé, de dix à vingt livres ; il n'est bon que lorsque l'arbre est parvenu à toute son élévation. Lorsqu'on le sert sur table, il est d'un goût délicieux et d'une forme aussi singulière que belle. Sa couleur est un composé de toutes les teintes, depuis l'orange-le

plus foncé et le vert clair (qui l'entoure), jusqu'au blanc le plus éblouissant. Ces teintes sont légèrement disposées par veines et par nœuds; son odeur est celle du bananier et du pin, excepté la partie blanche, fort ressemblante à une amande verte pour la consistance, et qui réunit une variété de parfums qu'on ne peut décrire.

• Les plus belles chambres des maisons de campagne sont souvent rafraîchies d'une manière fort agréable, par un large courant d'eau qui coule au milieu de chaque pièce dans un canal de marbre. Le plancher et les côtés de l'appartement sont garnis de tuiles colorées, et les plafonds sculptés et peints en mosaïque. Dans la cour intérieure appartenant à la maison, il y a un réservoir continuellement rempli d'eau fraîche, provenant des sources voisines, et qui coule ensuite dans les jardins. Ce réservoir est entouré d'un parquet de marbre, et un certain nombre de marches en marbre y conduisent. On laisse autour un large chemin pavé, sur lequel s'ouvrent

les principaux appartemens de la maison. Cette disposition des lieux procure une agréable fraîcheur à la maison , et en rend le séjour délicieux pendant la grande chaleur. »

*Voleurs turcs , et histoire de Juliana ,
jeune Grecque.*

Madame Tully, pendant son séjour à Tripoli, vit fréquemment une Grecque , devenue l'épouse d'Agi Abderrahman, envoyé ambassadeur à Londres. Cette belle personne parlait avec enthousiasme de sa patrie, comme d'un vaste jardin, situé dans la plus riche partie du globe, où les fleurs et les fruits croissent d'eux-mêmes. Les habitans, disaient-elles, font les meilleurs vins qui existent, et en aussi grande quantité qu'ils veulent, sans consommer la moitié du raisin, qui vient sans culture, et couvre toutes les collines. Mais elle ne parlait pas sans émotion du sort cruel de ses belles concitoyennes. Nées pour être esclaves, les chaînes les attendent au ber-





Voleur Turc.





ceau, et les Turcs ont l'habitude d'acheter ces infortunées, pour les revendre à des marchands d'esclaves avec lesquels ils trafiquent.

Fréquemment elles sont enlevées par des bandes de voleurs turcs qui font des incursions dans leur pays pour se procurer gratis les plus belles femmes qui existent. Ces bandits épient celles qui s'éloignent imprudemment de leurs demeures accompagnées seulement de quelques suivantes; ils galoppent jusqu'à elles, les saisissent, et après les avoir placées derrière eux comme des ballots de marchandises, ils s'en retournent avec une telle vitesse, qu'on peut rarement secourir les infortunées tombées en leur pouvoir. L'histoire suivante offre un exemple des souffrances qu'elles endurent.

Juliana S***, fille d'un officier distingué au service de Venise, naquit en Dalmatie. Sa famille n'était pas aimée des Turcs, parce qu'ils en voulaient à son grand père qui déploya autant de talent que de cou-

rage en cherchant à défendre la Morée contre eux lorsqu'ils s'en emparèrent. Juliana, ses deux sœurs et leur mère, vivaient dans une très-belle propriété, admirablement située sur les confins de la Macédoine. Cette partie de la contrée était entrecoupée de landes aromatiques, de bois impénétrables et de nombreux vignobles. Elles étaient entourées de riches villages appartenant à des Turcs et à des Tartares, et se trouvaient à peu de distance du village de Contessa, mais fort éloignées de toute grande ville, Saloniki, l'ancienne Thessalonique, étant la plus voisine. Juliana croit que si sa mère eût envoyé des aumônes à la sainte montagne d'Athos, elles eussent évité tous les malheurs qu'elles éprouvèrent. Cette montagne est habitée par des moines; on en compte trois mille qui vivent dans trente monastères. Beaucoup de Grecs s'y rendent, et achètent à grands frais, les bénédictions, séparées des différens couvens. Comme les habitans des villages environnans étaient presque tous Turcs ou Tartares, la société de ces dames

se bornait à quelques familles arméniennes, dalmatiennes et esclavones, ainsi qu'elles, retirées dans cette partie de la Macédoine, tandis que les chefs de ces mêmes familles, rangés sous les drapeaux vénitiens, se battaient contre les Turcs dans la Dalmatie vénitienne. Reléguées au fond des bois de la Turquie, elles recevaient rarement des nouvelles de la partie la plus civilisée de l'Europe, ce dont la mère de Juliana s'affligeait beaucoup plus que toutes les autres dames grecques, parce qu'elle avait passé bien des années à Venise; et plus éclairée que ses compagnes elle éprouvait de plus vives craintes.

On eût dit qu'elle prévoyait la catastrophe qui arriva, car elle recommandait sans cesse à ses serviteurs de ne pas éloigner ses enfans de la maison, parce que les Turcs et les Tartares sont habitués, après chaque victoire, à courir le pays pour s'enrichir par le pillage tout le long de leur route jusqu'à Constantinople ou jusqu'à leurs différens ports sur la mer Noire. Toutefois, comme ils s'abstiennent de

s'introduire dans les palais et les maisons, il est possible de se soustraire à leur rapacité en se tenant renfermé.

Quelques vagues rapports sur les succès des Vénitiens rendirent un peu de sécurité à madame S***; elle céda malheureusement aux sollicitations de ses amis et consentit à aller passer une journée chez un Arménien dont la terre touchait à la sienne. Elle était accompagnée de ses deux charmantes filles, Juliana alors âgée de treize ans et sa sœur de onze ; et elle confia son plus petit enfant âgé de deux ans, aux soins de sa nourrice, jeune esclave circassienne qu'elle avait depuis plusieurs années.

Ne concevant point de craintes sur un trajet aussi court, elle crut cependant prudent de se faire accompagner de tous ses serviteurs. A peine sortait-elle de ses terres, qu'à l'angle d'une immense forêt qu'elle devait longer quelques instans, elle vit un parti de Turcs s'élancer sur sa petite troupe comme un tigre sur sa proie. A leur vue la malheureuse mère tomba sans connaissance. Chacun de ces brigands saisit aus-

sitôt sa victime, après avoir taillé en pièces
 le petit nombre d'hommes qui leur étaient
 opposés. Ils enveloppèrent ensuite, une à
 une, leurs malheureuses captives dans de
 grands sacs de canevas qu'ils lièrent par le
 haut, et qu'ils attachèrent sur leurs che-
 vaux. Ils emmenèrent ainsi Juliana, sa
 sœur et la circassienne, qui par amour
 pour l'enfant qu'elle tenait dans ses bras,
 chercha à le garder quoique les Turcs lui
 ordonnassent plusieurs fois de le laisser;
 mais comme la mère était sans connais-
 sance, la circassienne ne voulut pas aban-
 donner son nourrisson. Les brigands mirent
 leurs chevaux au galop et firent plusieurs
 lieues avec une vitesse extraordinaire, mais
 un violent orage les obligea de s'arrêter.
 Ils étendirent des sacs à terre au pied d'une
 montagne boisée, ils y dressèrent quelques
 mauvaises tentes qui garantissaient très-
 peu de la pluie, et ils déposèrent dans l'une
 leurs pauvres captives plus mortes que
 vives.

Lorsque l'orage eut cessé, ils leur appor-
 tèrent du pain noir, de la viande sèche

salée qu'ils avaient fait rôtir, et de l'eau, en leur ordonnant de manger sous peine de mort. La circassienne, effrayée de la manière dont les Turcs s'étaient déjà plaints des cris de l'enfant, fit tous ses efforts pour les étouffer; mais elle n'avait pas encore d'idée de toutes les horreurs dont elle devait être témoin; et au soleil couchant ces tigres jetèrent l'innocente petite créature au milieu des flammes pour se débarrasser de ses plaintes et de l'embarras d'en prendre soin; ils voyagèrent ensuite avec célérité à travers des déserts sablonneux, des bois épais, des montagnes, et tout près de Constantinople, ils vendirent la malheureuse Juliana et sa sœur à un marchand d'Alep, qui pour mettre le comble à leur infortune, refusa d'acheter la circassienne; et après les avoir séparées de leur fidèle compagne, il les mena à Constantinople.

Peu après leur enlèvement, les amis de leur malheureuse mère, se mirent à sa recherche, ils la trouvèrent évanouie auprès de la forêt et la rendirent à la vie. Lors-

qu'elle fut un peu remise du cruel état où l'avait plongée cet affreux événement, elle apprit, à force de recherches, que son mari, commandant un détachement de Vénitiens, avait été massacré par les Turcs, et que les brigands avaient conduit ses filles à Constantinople. Son premier soin fut de réaliser tout ce qu'elle put de ses propriétés et de suivre ses enfans. Arrivée à Constantinople elle s'adressa à un négociant arménien, sous la protection duquel elle se mit pour tout le temps qu'elle resterait dans cette capitale; lorsqu'elle l'eut instruit de sa douloureuse histoire, il lui dit à son tour qu'il déplorait aussi le sort d'un jeune Vénitien avec lequel il s'était entretenu le jour même, et qu'il désespérait de pouvoir racheter; après avoir été fait prisonnier, il était devenu la propriété d'un pacha turc rappelé par la Porte pour être nommé à un nouveau gouvernement, et qui augmentait chaque jour la somme qu'il exigeait pour la rançon de ce jeune homme.

Comme le grand père de Juliana avait fait plusieurs campagnes au service de Ve-

nise, et que son père venait tout récemment d'être victime de son zèle, dès que la nouvelle de l'enlèvement des deux sœurs fut parvenue aux États, ils donnèrent l'ordre de les racheter aussitôt que l'on pourrait découvrir où elles étaient. Cet ordre parvint à Constantinople quelques jours avant que leur mère y arrivât. Un semblable hommage rendu à la mémoire de celui qu'elle chérissait eut quelque chose de consolant, mais personne ne pouvait lui dire où étaient les jeunes captives. Le marchand arménien son protecteur, quoique fort jeune, était très-opulent et généralement estimé et aimé en raison de son honnêteté et de l'amabilité de son caractère; il partageait sincèrement la douleur de cette pauvre mère, et son obligeance naturelle lui inspirait le plus vif intérêt pour les deux sœurs, qu'on lui disait d'ailleurs extrêmement belles.

Il avait cependant renoncé pour ainsi dire à l'espoir de les trouver lorsque le jeune noble Vénitien, dont il s'occupait à briser les fers se présenta chez lui. Il était

accompagné d'un mameluc du pacha et
 venait de la part de ce prince, lui offrir
 de lui vendre un grand nombre d'esclaves
 noirs avant son départ pour son gouverne-
 ment, ajoutant, qu'il était déjà nommé
 depuis quelque temps, que sa suite et ses
 équipages avaient ordre de le suivre dans
 huit jours, et qu'il ne pouvait donner que
 bien peu de temps à cette affaire. Le né-
 gociant partagea tout le chagrin de son ami
 qu'il voyait sur le point d'être emmené en
 Perse avant de recevoir une réponse aux
 lettres qu'ils avaient écrites à Venise pour
 demander qu'on augmentât la rançon of-
 ferte au pacha et qu'il refusait de recevoir.
 Il fut frappé du désespoir du Vénitien et
 chercha à lui persuader qu'il recevrait des
 nouvelles avant son départ de Constanti-
 nople; mais à sa grande surprise, le jeune
 homme lui répondit. « Quelques nouvelles
 que je reçoive maintenant, je leur préfère
 de calmer mes peines. Sachez que depuis
 quelque temps le pacha est en possession
 de deux jeunes Grecques de la plus grande
 beauté, il les a achetées à des briganda

turcs près d'Andrinople. On présuma d'abord que le pacha pourrait bien être disgracié pour les avoir achetées dans un état vraiment pitoyable. Il les a payées très-cher et l'on craignait qu'elles ne pussent jamais se rétablir de tout ce qu'elles avaient souffert en voyageant avec les brigands. Cependant comme elles ont embelli chaque jour davantage et qu'on découvre sans cesse en elles de nouvelles perfections, le pacha s'en réserve une pour lui et destine l'autre à son frère qui est un prince d'Érivan. Elles sont maintenant confiées à Zélenca, esclave grecque, inestie de la confiance du pacha, et auprès de laquelle elles doivent demeurer jusqu'à leur arrivée en Perse. Zélenca est depuis long-temps dans la famille du pacha et l'on assure même qu'elle a beaucoup d'influence sur lui ; je vous avouerai, mon ami, qu'avant que le pacha eût fait connaître la préférence qu'il accorde à l'aînée des deux jeunes captives, j'avais résolu de les racheter toutes deux avec ma propre rançon, et de tâcher ensuite d'obtenir ma liberté d'une autre

manière, mais comme je suis maintenant convaincu que le Turc ne s'en séparera plus, ma liberté me devient tout-à-fait indifférente. »

L'Arménien chercha à cacher la vive émotion qu'il éprouvait, car il ne doutait plus que ces jeunes captives ne fussent celles qu'il cherchait avec tant de soin depuis quelque temps. Il engagea le malheureux Vénitien à être patient et discret, surtout à ne plus profiter des occasions que le hasard pourrait lui offrir de voir ces jeunes personnes et de leur parler jusqu'à ce qu'il le revît chez le pacha. Le Vénitien l'informa que celui-ci n'emmènerait pas sa famille avec lui, à cause de quelques affaires publiques dont il était chargé; qu'il partirait seul avec un mameluc et que toute sa maison se mettrait en route quatre jours après lui. Le jeune homme prit ensuite congé du négociant, non sans être étonné de l'extrême agitation où il le voyait et de la recommandation qu'il lui avait faite d'éviter Juliana et sa sœur; mais le Vénitien connaissait si bien la générosité de l'Arménien et

ses nobles procédés dont il avait eu mille exemples, qu'il éprouvait pour lui la plus haute estime et qu'il ne balançait point à suivre ses conseils.

L'Arménien fit part de son espoir à la mère de Juliana, elle en fut si transportée qu'elle voulait sur-le-champ aller se précipiter aux genoux du pacha pour réclamer ses enfans. Son ami lui fit observer que probablement les deux jeunes esclaves étaient ses filles, mais qu'on ne pouvait cependant pas en être certain et qu'il fallait préalablement chercher les moyens de les délivrer, supposé que ce fussent elles. Il la conjura de laisser leur sort entre ses mains quelques jours, et de s'en rapporter à lui pour tout ce qu'il y aurait à faire. Il savait que le pacha, l'un des premiers officiers de son grade à la Porte, désirait passer pour populaire et craignait de paraître injuste et sévère. Néanmoins il était féroce, violent, porté aux vengeances secrètes, mais par-dessus tout extrêmement avare; et grâce à ce dernier vice, le négociant espéra qu'il parviendrait à rendre les

deux sœurs à leur mère. Il demanda à celle-ci une lettre pour Juliana qu'il tâcherait de lui remettre lui-même et qui lui ferait découvrir si leurs soupçons étaient fondés. Ensuite il ne savait trop comment il s'y prendrait pour gagner la confiance des jeunes personnes et les instruire secrètement du plan concerté pour leur fuite.

Il se rendit comme de coutume chez le pacha, pour affaires, et il porta avec lui des fils de perles et un tissu de Perse brodé en or et en argent. Il fut admis auprès de Zélenca ; aussitôt qu'il lui eut fait savoir qu'il connaissait plusieurs achats considérables à faire aux Turcs prêts à entreprendre leur pèlerinage à la Mecque, il étala devant elle les perles et les soieries qu'il apportait et qui valaient beaucoup d'argent, et il lui dit qu'il lui donnerait tous ces objets si elle voulait à l'instant même aller solliciter la liberté du jeune Vénitien et informer le pacha que l'on offrait la rançon qu'il avait lui-même fixée dernièrement ; l'Arménien ajouta, qu'il ne se sentait pas le courage de s'adresser directement au pacha, par la

raison qu'il l'avait souvent refusé. Zélenca, impatiente de posséder tout ce qu'on lui offrait, disparut aussitôt. L'Arménien savait bien, qu'en sacrifiant une somme pour compléter celle qu'on demandait pour la rançon du Vénitien, il obtiendrait sa liberté sans l'intervention de Zélenca; aussi n'était-ce pas ses sollicitations qu'il achetait si chèrement, mais son absence de l'appartement où ils se trouvaient. Les deux jeunes Grecques s'occupaient à broder. L'Arménien profita du moment pour montrer à la plus jeune la lettre de leur mère. Son agitation, ses pleurs, ses cris de joie, le convinquirent bientôt qu'il ne s'était pas trompé. Il la consola, et l'assura qu'il espérait bientôt la conduire, ainsi que sa sœur dans les bras maternels, si toutefois la funeste agitation où il l'avait jetée ne s'y opposait pas. Il lui dit que le succès dépendait de sa prudence; qu'il fallait qu'elle sût dissimuler ce qu'elle éprouvait, parce que, si l'on découvrait qu'elle eût vu une lettre, il faudrait dès lors renoncer à tout espoir d'être jamais

libres. Il achevait de lui dire que la première personne qu'elle verrait serait une femme dont il était sûr parce qu'elle appartenait à une de ses sœurs, lorsque Zélenca rentra dans l'appartement tenant à la main l'ordre de mettre le Vénitien en liberté, après le paiement de la rançon convenue.

L'Arménien déploya alors la pièce d'étoffe, pour que Zélenca pût la voir plus à son aise; et il feignit de s'apercevoir qu'une fleur d'or se trouvait presque entièrement effacée; ce qui provenait probablement, dit-il, de la manière dont on l'avait emballée; mais il assura que c'était un fort petit inconvénient et qu'il enverrait une Grecque, fort habile dans tous les ouvrages de Perse, qui réparerait la fleur de manière qu'il n'y paraîtrait pas; ce qui enchanta Zélenca. Deux jours après le départ du pacha, la sœur de l'Arménien, aussi impatiente que lui de rendre le bonheur aux trois infortunées, engagea l'une de ses femmes à son service depuis plusieurs années, à se rendre auprès de Zélenca, en

qualité de brodeuse. Acassia, (c'est le nom de la suivante) reçut avec joie la mission de sa maîtresse; parce qu'elle lui avait de si grandes obligations, qu'elle désirait vivement lui témoigner sa reconnaissance.

Acassia se rendit donc chez Zélenca, et fut chargée de porter aux jeunes Grecques les habits nécessaires pour leur déguisement. Elle profita de l'heure du jour où en Turquie, maîtres et valets se livrent au repos, et pendant que Zélenca dormait, Acassia conduisit par une porte dérobée les craintives Grecques dans la rue. Aussitôt qu'elles furent arrivées chez l'Arménien, il se rendit au palais du pacha avant que Zélenca et le mameluc eussent eu le temps de rendre public l'événement qui venait d'avoir lieu. Il trouva Zélenca dans la consternation, mais il la calma facilement ainsi que le mameluc en leur offrant ses services auprès du pacha. Il lui écrivit effectivement en leur présence, il chercha à les excuser en apprenant à ce prince que les deux jeunes Grecques s'étaient enfuies du palais pour se réfugier chez lui. Il fit

mention des sommes récemment envoyées par les états de Venise pour leur rançon, et de celles qu'il comptait prêter à leur mère pour accroître encore cette rançon, et il fit observer au pacha qu'il ne trouverait probablement jamais à se défaire aussi avantageusement de ces deux esclaves. L'Arménien connaissait si bien la prédilection de ce Turc pour l'argent, qu'il ne doutait pas que la somme énorme qu'on lui donnait, ne le consolât promptement.

L'Arménien dans cette circonstance, avait sacrifié le quart de sa fortune, mais il fut amplement récompensé par la main et la tendresse de la plus jeune sœur, et par le plaisir qu'il eut à présenter l'ainée au noble Vénitien. Madame S*** le vit avec reconnaissance disposer de ses enfans, d'une manière aussi conforme à leurs vœux, et aux siens.

*De quelle manière s'occupent les dames
Maures.*

Les dames Maures surveillent avec une grande exactitude leurs esclaves lorsqu'elles font des confitures, des gâteaux et les divers travaux de la maison. Elles inspectent la préparation des vivres et sont accompagnées pour lors de deux groupes d'esclaves, l'un fait les ouvrages de la cuisine ; l'autre enlève tout ce qui pourrait être désagréable à l'œil et agite sans cesse des éventails pour chasser les mouches et les insectes, tandis que la maîtresse de la maison, appuyée sur deux femmes, marche lentement dirigeant les travaux.

Les dames même de la famille royale remplissent ce devoir avec soin, afin de prévenir toute trahison dans la préparation des mets destinés à leurs époux.

Les princesses et les dames d'un haut rang sont dans l'usage d'assister au repas de leur mari ; elles se tiennent auprès de sa chaise, mais ne mangent point avec lui.

Les heures que les dames Maures consac-

crent à leurs amusemens, se passent à danser et à chanter, il en est qui se font balancer des heures entières dans une escarpolette.

Attachement de deux Nègres l'un pour l'autre.

Il arrive souvent à Tripoli des cargaisons entières de noirs. On les conduit au bazar où ils sont achetés par les riches particuliers de la ville. Quelquefois ceux-ci les revendent aussitôt à des marchands qui les expédient pour d'autres pays. « Ce matin, dit l'auteur, en traversant la cour intérieure d'une famille maure, nous avons vu un certain nombre d'esclaves parmi lesquels se faisaient distinguer une fort jolie femme et un homme de bonne mine. L'un et l'autre paraissaient accablés du plus profond chagrin. On nous a dit qu'ils donnaient beaucoup de peine à garder, qu'il fallait les veiller jour et nuit et éloigner d'eux toute espèce d'outils parce qu'ils cherchaient continuellement à se

tuer. Leur histoire prouve que l'amitié et la fidélité existent même parmi les sauvages. La femme, très-belle pour une Nègresse, n'a que seize ans; ses cheveux sont longs, épais et brillans comme du jais; ses dents, petites, parfaitement bien rangées, et d'une blancheur éclatante; sa taille est plus élevée et mieux proportionnée que celle des Nègresses en général; c'est, dit-on, la plus belle qu'on ait amenée ici depuis bien des années. Cette femme (probablement un objet d'admiration dans son pays) avait fait don de son cœur et de sa main à l'homme présentement avec elle. Leur hymen allait être célébré, lorsqu'un matin les parens de la jeune fille ne la trouvant pas et l'ayant vainement cherchée dans le bocage, coururent chez son futur pour lui apprendre leur malheur. Celui-ci tourmenté du cruel pressentiment qu'elle était tombée entre les mains de ceux qui parcouraient le pays pour se procurer des esclaves, vola vers le rivage et devint presque égaré en voyant sa bien-aimée au pouvoir de ses ravisseurs. Se

trouvant lui-même assez riche pour ne pas craindre d'être vendu ni enlevé, parce que ces brigands n'emmènent ordinairement que des malheureux sans protecteurs; il leur offrit de racheter sa future, mais elle fut évaluée deux cents maboubes (2,400 fr.) et tout ce qu'il possédait ne pouvait acquitter une aussi forte rançon; alors il n'hésita pas un instant à vendre son petit troupeau, son jardin et à se mettre entre les mains des nouveaux maîtres de sa compagne; se trouvant très-heureux d'obtenir cette dernière faveur, et de devenir esclave pour accompagner son amie. Ce couple fidèle fut vendu avec d'autres esclaves à l'Africain chez lequel nous étions, il voulait se débarrasser de la femme qu'il trouvait trop belle et d'un prix trop élevé pour en faire une servante, et garder l'homme comme domestique dans sa maison.

Ces infortunés apprenant qu'on allait les séparer, se livrèrent au plus violent désespoir, ils se jetèrent par terre, se traînèrent sur les pas de la fille du maître de la maison, ils la retinrent par ses vêtemens en

implorant son secours, et leur douleur ne se modéra que lorsque cette jeune personne leur promit d'intercéder pour eux auprès de son père. Celui-ci trop humain pour user de ses droits, eut un entretien avec le jeune homme, il lui fit un tableau de la vie douce et agréable que l'on menait chez lui, il l'assura que s'il voulait rester, il serait encore mieux traité que les autres, mais le Nègre se jetant à genoux le conjura de ne pas le garder s'il se défaisait de sa compagne, le prévenant que sans cela il perdrait tout l'argent que l'un et l'autre lui coûtaient; parce qu'ils avaient beau être privés de couteaux et de poison, personne ne pourrait les forcer à manger, et que nulle force humaine ne les déciderait à violer le serment qu'ils avaient fait de ne pas vivre séparés l'un de l'autre. Vainement le négociant voulut lui faire entendre que probablement sa belle compagne deviendrait bientôt la propriété de quelque riche Turc, et qu'alors il serait séparé d'elle pour toujours. Le Nègre répondit, qu'il s'attendait à cette cruauté,

mais que jusque-là rien au monde ne le déterminerait à s'éloigner d'elle volontairement, et qu'au moment où on les séparerait de force, il serait temps pour lui de mourir, et d'aller, (selon leur croyance) la retrouver dans leur véritable patrie où il savait bien qu'elle irait de son côté en dépit de ceux qui l'auraient en leur pouvoir. Le négociant voyant qu'il ne pouvait persuader à ce Nègre de rester avec lui, et ne voulant pas le retenir par force, le laissa libre de suivre le sort de sa compagne.

• Parmi un certain nombre d'esclaves nouvellement achetées, que l'on fit entrer dans l'appartement où nous étions, se trouvait cette belle Nègresse. Nous fixâmes un instant ses regards; néanmoins, ce spectacle nouveau pour elle, ne suspendit pas longtemps sa douleur, elle s'éloigna de nous, cachant sa figure dans ses mains et s'assit dans un coin de la galerie. On conçoit que ces infortunées poursuivies comme des bêtes fauves dans les bois, arrachées à leur pays natal et à leurs plus chères affections, doivent éprouver un sentiment

d'horreur en voyant des blancs; une grande partie d'entr'elles cependant, se tranquilliserent, et lorsque notre présence eut cessé de les effrayer, on leur ordonna de danser. La plus habile dirigea les autres. Se touchant mutuellement le bout de la main et le bout du pied, suivant leurs manières de danser, elles formèrent une longue ligne et chacune répéta parfaitement en mesure et avec toute la grâce imaginable, les pas de la conductrice. Mais ni menaces ni prières ne purent vaincre la résistance de la belle Nègresse. Tout ce que nous avons pu savoir depuis ce jour-là, c'est que cette infortunée a été embarquée avec son futur époux, à bord d'un navire marchand, dont le propriétaire les avait achetés, avec plusieurs autres esclaves pour les revendre à Constantinople.

Effets que produit une éclipse en Afrique et ignorance des Maures.

Pendant le séjour de madame Tully à Tripoli, il y eut une éclipse de soleil qui

occasionna quelques minutes une obscurité complète. Elle fut visible à sept heures et demie du matin, à huit heures et demie elle devint complète, et la nature changea tout-à-coup de face. Le chat-huant, rentré depuis peu dans son nid, reparut et troubla le voisinage par ses cris. Les lézards et les serpens rampaient le long des terrasses, des nuées d'oiseaux de nuit appelés marabouts et regardés comme sacrés par les Maures, volaient de toutes parts et augmentaient encore l'obscurité. Le bruit que faisaient leurs ailes épouvantait le Maure; et lorsque ces oiseaux se heurtant entre eux venaient tomber à ses pieds, il reculait d'effroi, les regardait avec horreur et poussait un cri sinistre. Lorsque le jour eut tout-à-fait disparu, les Maures réunis par groupes dans les rues, regardaient le soleil d'un air hagard, ils couraient ensuite de côté et d'autre, tirant des coups de fusil en l'air pour effrayer le monstre qu'ils croyaient occupé à dévorer le soleil. Dans ce moment, leur chant funèbre, ou les cris qu'ils poussent pour

Leurs morts, retentissaient non-seulement dans les montagnes et dans les vallées de Tripoli, mais il était vraisemblablement répété sur toute la surface de l'Afrique. Les femmes portaient dans les rues les chaudières de cuivre et tous les ustensiles de fer qu'elles pouvaient trouver; et frappant dessus en poussant des cris affreux, elles se firent entendre à plusieurs milles. Quelques-unes de ces femmes se trouvèrent mal par suite de leurs violens efforts et de leur terreur, qui ne cessa qu'à neuf heures, lorsque le soleil vint les assurer par le vif éclat de ses rayons, que tous ses dangers étaient passés.

On ne saurait imaginer à quel point les Maures sont superstitieux et ignorans. Ils n'ont aucune espèce de connaissance en médecine et la manière dont ils traitent les malades, en fait périr bien plus que la maladie. Le feu est un de leurs principaux remèdes, ils l'emploient pour les blessures, les indispositions, les rhumes et même les maux de tête; ils ne manquent jamais de brûler avec un fer chaud la partie malade.

Si un enfant de trois mois est incommodé, ils lui donnent de la graisse bouillie avec du marc de café, et lorsqu'un homme a un accès de fièvre, on lui fait prendre un ragoût composé de poivre rouge, d'oignons, d'huile et de légumes. Lorsqu'un malade est sur le point de mourir, ses amis l'entourent en poussant des cris perçans, afin de le convaincre qu'il n'y a plus d'espoir et qu'on ne le compte déjà plus au nombre des vivans; s'il souffre beaucoup, on lui introduit dans la bouche une grande cuillerée de miel, ce qui le délivre ordinairement de tous ses maux en l'étouffant. Ensuite, comme d'après la religion mahométane les Maures croient que le défunt ne peut être heureux tant qu'il n'est pas enterré, ils le lavent tandis qu'il est encore chaud, et la plus grande consolation que puissent avoir ses amis, est de le voir sourire pendant cette opération, parce qu'ils regardent ce sourire comme une approbation.

Le corps est porté au cimetière par les plus proches parens du défunt; durant le

trajet ils sont à chaque instant remplacés par quelques-uns de ses amis et tous sont si empressés de lui rendre ce dernier devoir, que le cercueil passe perpétuellement de l'un à l'autre, au risque de le voir tomber à chaque instant.

Les tombeaux sont blanchis fréquemment, entretenus avec beaucoup de soin, et les femmes les plus pauvres se priveraient de leur subsistance pour ne point manquer à cet usage.

Cérémonies du mariage.

Le trousseau de mariage d'une dame maure, se commence au moment de sa naissance; par conséquent le père d'une fiancée envoie à son futur gendre des présents sans nombre. Pendant le séjour de madame Tully à Tripoli, une fille du pacha épousa un neveu du Duganire. Parmi les articles de la garde-robe de la princesse, se trouvaient deux cents paires de souliers, des baracans, des pantalons, des chemises, des gilets, des bonnets, des

rideaux d'appartemens et un grand nombre d'autres objets dans la même proportion. Les articles de même espèce étaient renfermés séparément dans des boîtes carrées, toutes d'une égale dimension, et dont le nombre allait à l'infini; on aurait dû les porter chez le Duganire, mais Lilla-Howisha, comme fille du pacha, ne quittait pas le château, en conséquence le magnifique trousseau sortit pompeusement par une porte et rentra par une autre, escorté par des gardes, des domestiques et un certain nombre de femmes louées pour chanter l'hymne d'allégresse, *Loo, loo, loo*, qui commence quand le cortège quitte la maison du père, et finit lorsqu'il entre dans la maison de l'époux.

Le mariage de la princesse fut célébré par une fête donnée dans ses appartemens. Une grande affluence de peuple entourait le château. Les appartemens des deux époux étaient entièrement garnis des plus riches étoffes de soie. Un siège élevé à six pieds au-dessus de terre et placé dans l'alcove qui est la place d'honneur de la cham-

bre, était préparé pour la jeune mariée; c'est là qu'elle reste assise, dérobée aux regards des spectateurs, par un voile de soie brodé, qui la couvre entièrement. Ses plus intimes amies peuvent seules lui parler en montant sept à huit marches placées à sa droite. Elles s'approchent d'elle en levant soigneusement le voile qui la cache, et prenant bien garde de ne laisser voir aucune partie de sa personne. Il est d'étiquette de dire peu de mots, afin que toutes les dames puissent lui faire leur cour l'une après l'autre. Lilla-Howisha avait les cils teints en noir très-foncé, et sa figure peinte en rouge et blanc. Son costume éblouissait tant il était couvert d'or et d'argent. Ses superbes pantoufles montaient jusqu'aux chevilles également teintes en couleur d'ébène, et elle portait de doubles bracelets d'or à chaque cheville du pied. Ses doigts peints en couleur foncée faisait ressortir l'éclat des bagues de diamans qu'elle portait, ainsi que la blancheur de ses mains et de ses bras.

Deux esclaves soutenaient les tresses de

cheveux de la princesse, tellement surchargées de bijoux d'or et d'argent qu'elle n'aurait pu en supporter le poids si elle eût voulu se lever.

On avait préparé des tables magnifiquement couvertes des mets les plus recherchés, de confitures fraîches et sèches, et de tous les fruits du pays. Ces tables étaient environnées de coussins brodés en or et en argent, posés par terre et destinés à servir de sièges aux convives. Lilla - Hulluma l'épouse du pacha et ses filles faisaient constamment le tour des tables suivies des femmes de leurs maisons et de leurs esclaves.

Les dames invitées au château pour quelques heures, prirent avec elles une grande quantité de vêtemens de rechange, réservant les plus brillans pour les derniers. Le premier costume de Lilla-Udicia l'une des filles du pacha Abderrahman, se composait d'une chemise faite, selon l'usage du pays, de gaze de soie et d'or. Son gilet de dessous était de velours cramoisi et de galon d'argent; celui de dessus

de brocard vert et argent. Son baracan de plusieurs aunes de long et de large, était entièrement fait de rubans violets en rouleaux, de huit pouces de largeur, avec un tissu d'or entre chacun, une large bande d'or poli traversait le milieu du baracan, d'un bout à l'autre, et produisait un effet aussi riche que singulier. Les deux extrémités de ce baracan avaient une broderie or et argent d'une demi-aune de hauteur. Elle portait un pantalon de soie jaune-pâle, qui avait aussi une large bande d'or sur le devant, prenant de la cheville du pied jusqu'à la taille. Toute la société sortit du château avant le coucher du soleil.

Tous ces détails des cérémonies intérieures du château, ont d'autant plus d'intérêt qu'ils n'ont pu être recueillis que par le bien petit nombre de personnes admises par la famille du pacha dans son intimité et sa confiance.

Les Caravanes.

Une des caravanes les plus nombreuses en Afrique, est celle qui part de Fez et

• passe le long des côtes de l'Océan atlantique : elle le cotoie jusqu'à ce qu'elle arrive au point où elle traverse l'Afrique, dans sa partie la plus étroite, pour gagner le royaume de Sanaar, par lequel elle se rend au bord de la Mer-Rouge. Une autre caravane, très-considérable aussi, part de Maroc, et se grossit durant sa route, le long de la Méditerranée, depuis Maroc jusqu'en Égypte, d'un grand nombre de pèlerins et de voyageurs d'Alger, de Tunis, et de Tripoli. Cette caravane campe plusieurs semaines sous des tentes de toutes dimensions et de toutes couleurs, dans la plaine de sable qui touche aux portes de Tripoli; son camp vu à une certaine distance, ressemble à une petite ville d'un aspect singulier. Les voyageurs reçoivent des habitants de Tripoli les provisions dont ils ont besoin; et ils les paient ordinairement avec les marchandises qu'ils portent, particulièrement avec des plumes d'autruches et du cuir de Maroc. Cette caravane en partant de Tripoli, se dirige par le désert vers Alexandrie.

C'est avec une de ces caravanes que Hadgi Abderrahman, pacha de Tripoli, se rendit à la Mecque avec sa famille. Les dames voyageaient dans des voitures couvertes de tentures et portées à dos de chameaux. Quand la caravane s'arrêtait, on les descendait et on les transportait dans des tentes où elles trouvaient des tapis et toutes les commodités qu'elles pouvaient désirer; quelquefois néanmoins on n'avait pas la faculté de leur procurer ces agréments, parce qu'ils exigeaient plus de temps qu'il n'était prudent à la caravane d'en prendre, à cause des hordes errantes.

Lorsque cette caravane arriva au Caire, elle se composait de plus de mille chameaux et de trois à quatre mille personnes. Le Caire est un marché considérable, il s'y trouve toujours une telle affluence de monde, que l'on a peine à passer dans les rues.

Des marchandises sont transportées de ce vaste entrepôt, par la Méditerranée, en Europe et en Turquie. Leur produit est

ensuite, envoyé dans l'intérieur de l'Afrique, en Abyssinie, dans le Fezzan, à Maroc, en Guinée; d'immenses richesses passent la Mer-Rouge, et vont se répandre dans toutes les parties de l'Asie, en Arabie, en Chine, dans l'Inde, en Perse et autres lieux.

Les caravanes conduisent annuellement, de l'Abyssinie au Caire, deux mille Nègres qui sont autant de prisonniers faits à la guerre. Presque tous les souverains de l'intérieur de l'Afrique vendent leurs prisonniers ou les mettent à mort. Cette caravane conduit aussi au Caire, des gazelles, des perroquets, des singes, et quelquefois des bêtes sauvages particulières à l'Afrique; parmi les articles précieux qu'elle y porte, sont de l'or en poudre et en barres, des plumes d'autruches, de la myrrhe, de l'ébène. L'or en poudre, que l'on se procure en Abyssinie, est renfermé dans de petits morceaux de drap, de la forme et du volume d'une grosse noix. Chaque paquet vaut un sequin de Venise, ou à peu près 11 livres 16 sous, et passe

couramment jusqu'à ce que l'étoffe soit usée, sans avoir été ouvert une seule fois.

La route du Caire à Suez, qui n'a pas soixante milles, est la partie la plus difficile du voyage de Tripoli à la Mecque, sans en excepter les déserts d'Alexandrie. Beaucoup de pèlerins sont obligés de continuer leur route par la Mer-Rouge, attendu l'impossibilité où ils sont de transporter avec eux les provisions dont ils ont besoin pour le reste du pèlerinage de la Mecque; car Suez environné de sable, et sans une seule goutte d'eau pour sa propre consommation, ne peut fournir aucun secours aux voyageurs. Les habitans de cette ville sont obligés d'aller à six ou sept lieues chercher l'eau qui leur est nécessaire. C'est à Nuba, sur les bords de la Mer-Rouge, qu'ils se la procurent; et cette eau est si saumâtre, qu'un Européen n'en peut boire s'il n'y mêle quelque liqueur spiritueuse.

Rien de plus curieux que la vue des caravanes, lorsqu'elles partent du grand Caire : elles sont alors composées d'une

foule d'individus de toutes les nations, aussi différens de costumes que de physionomies; outre de l'or en poudre, ils portent des sequins de Venise, des piastres, du froment, des fèves, du fer, du plomb et de la cochenille „à la Mecque, à Moka et autres lieux. Ils reviennent par Tripoli avec des mousselines, des plumes d'autruches, des schalls, du café d'Arabie, des perles, des diamans de Golconde, de la soie, du coton, et une espèce de conserve de roses, d'abricots et de pêches, qui est excellente, mais extrêmement chère.

Au nombre des marchandises apportées de l'Arabie en Égypte par ces caravanes, sont les belles esclaves que l'on vend au Caire. Elles viennent toutes de pays chrétiens, comme de la Géorgie, de la Circassie, de l'Arménie; car aucun mahométan homme ou femme, ne peut être esclave. Une circonstance particulière, c'est que la Géorgie, d'où l'on tire aujourd'hui les femmes les plus blanches qui existent, était anciennement peuplée d'habitans noirs de l'Égypte.

En partant du Caire, les caravanes mettent cent jours pour faire leur pèlerinage et en revenir. On trouve souvent à faire des marchés avantageux avec les conducteurs des caravanes, surtout en diamans et en perles. Ils en apportent de grandes quantités à Tripoli et vendent quelquefois les plus belles et les plus grosses perles, à un prix fort au-dessous de ce qu'on les paie en Europe.

Le pacha de Tripoli doit conduire lui-même la caravane jusqu'à la Mecque. Pour suppléer au manque absolu d'eau, et empêcher le voyageur d'expirer de soif, on trouve dans différentes parties des déserts de l'Arabie, à quatre journées de marche de Suez, plusieurs anciens aqueducs, et un grand nombre de canaux sous terre qui ont été construits à grands frais par les Assyriens, les Perses et les Mèdes, dont l'un des devoirs religieux était de faire trouver de l'eau dans les déserts.

Le gouverneur de Jérusalem tire aussi des sommes considérables des chrétiens qui font le pèlerinage de la cité sainte. Les

différentes communautés de catholiques, de Grecs, d'Arméniens, de Cophtes, d'Abyssiniens et de Francs, sont également jaloux de tout ce qui tient aux lieux saints. Il y a des contestations continuelles entre les divers couvens, et les Turcs cherchent toujours à les exciter parce qu'elles leur sont très-profitables. Chaque pèlerin qui va à la Mecque paie dix piastres (à peu près 42 liv. 10 s.) d'entrée à Jérusalem; il paie en outre un autre droit pour l'escorte qui doit protéger sa marche jusqu'au Jourdain.

Les catholiques envoient tous les ans, de Jérusalem, à peu près trois cents caisses de chapelets, de reliques, de croix, de sanctuaires, de scapulaires, etc., etc., qui paient également des droits considérables. La majeure partie des familles chrétiennes et mahométanes de cette ville subsistent de la fabrication de ces divers objets. On voit les hommes, les femmes et les enfans, assis devant leurs portes, tous occupés à sculpter, à tourner le bois ou l'ivoire, et à broder des étoffes en soie, en perles, et

en fil d'or et d'argent. Le couvent de la Terre-Sainte expédie chaque année des reliques pour une somme de cinq cent mille piastres, et les reliques des couvens des Grecs, des Arméniens et des Cophtes, montent à une somme beaucoup plus considérable.

Les pèlerins débarquent à Jaffa, environ à quinze lieues de Jérusalem; ils y arrivent au mois de novembre, et restent à Jérusalem jusqu'après les fêtes de Pâques. Le jour des Rameaux arrivé, ils vont se purifier dans le Jourdain et reprennent ensuite le chemin de leur patrie. La position et la construction du couvent, placé au pied du mont Sinaï, sont également singulières: il ressemble à une prison carrée; les murs en sont extraordinairement élevés, et il n'y a pour tout l'édifice qu'une seule fenêtre dans la partie supérieure, laquelle tient ordinairement lieu de porte, et dont on fait usage de la manière suivante: celui que l'on veut recevoir s'asseoit dans un panier que les moines descendent, suspendu à des cordes, et qu'ensuite ils remontent.

Cette précaution a lieu à cause des Arabes, qui autrement s'introduiraient dans le couvent, et ce n'est qu'à la visite d'un évêque que les moines ouvrent l'unique porte qu'il y ait au bâtiment; excepté dans cette circonstance, la porte est fermée de manière à ne laisser aucune crainte. Les moines ne parcourent jamais le pays, afin d'éviter les Arabes; mais, à force de travaux, ils sont parvenus à faire un jardin sur le rocher; où ils cultivent des fruits excellens, particulièrement des figues, du raisin et des poires.

*Lamentations funèbres et cérémonial
du deuil d'une veuve.*

PENDANT le séjour de M^{me} Tully à Tripoly, l'ambassadeur Hadgi-Abdegrahman mourut à Maroc. Aussitôt que cet événement fut connu à Tripoli, chacun, d'après l'étiquette du pays, fut faire une visite à la famille du défunt. On peut difficilement se faire une idée d'une scène aussi extraordinaire, et croire qu'un peuple qui n'est pas

sans civilisation se soumettre à des usages aussi barbares. Voici les détails que donne M^{me} Tully, fort liée avec Lilla Amnani, veuve de l'ambassadeur :

• Lorsque nous entrâmes dans la mai-
 • son, nous la trouvâmes remplie d'une
 • foule immense de personnes en deuil ;
 • les sœurs de l'ambassadeur et ses autres
 • parentes étaient du nombre. Sa femme
 • et ses filles se livraient à un tel désespoir,
 • qu'elles n'étaient plus reconnaissables.
 • Lilla Amnani pleurait sur un cercueil
 • couvert de tentures, et élevé au milieu
 • de la cour. Autour du cercueil, des es-
 • claves noires joignaient leurs larmes à
 • celles de leur maîtresse. Aussitôt qu'elle
 • nous aperçut, elle vint au-devant de nous ;
 • mais elle tomba à l'instant même sans
 • connaissance, et fut transportée dans son
 • appartement. Elle avait, ainsi que Lilla
 • Udicia, sa fille aînée, la tête poudrée de
 • cendres ; et Fatima, la plus jeune de ses
 • filles, en était presque entièrement cou-
 • verte. L'affliction de cette famille, qu'aug-

• mentaient encore les cris affreux de ses
 • amis et des étrangers alors présens , offrait
 • le spectacle le plus pénible.

• L'affliction , véritable ou feinte , est si
 • violente dans ce pays , que souvent des
 • femmes succombent à d'aussi fortes émo-
 • tions.

• Rien de plus horrible que les lamenta-
 • tions des domestiques , des esclaves et des
 • femmes louées pour la circonstance : cel-
 • les-ci se déchiraient les veines des tempes
 • avec leurs ongles , et arrosaient le cercueil
 • du sang qui découlait de leurs blessures ,
 • en répétant le chant de mort auquel elles
 • mêlaient le récit de tout ce qu'elles avaient
 • pu apprendre sur la mort d'Abderrah-
 • man.

• Les proches parentes du défunt mani-
 • festaient leurs regrets sans discontinuer
 • un seul instant ; et cet affaissement au-
 • quel la nature cède enfin lorsqu'elle est
 • épuisée , était remplacé par d'affreuses
 • angoisses. Les dames s'approchèrent tour-
 • à-tour de la veuve de l'ambassadeur et de
 • sa fille aînée ; elles les prirent dans leurs

bras et poussèrent les cris les plus lamentables jusqu'au moment où ces deux infortunées, accablées de douleur, tombèrent de leurs bras sur le plancher.

Nous ne pûmes supporter plus longtemps la vue d'un tel spectacle, mais nous revînmes le lendemain matin, espérant trouver Lilla Amnani et ses filles plus tranquilles; elles nous parurent au contraire plus agitées que la veille. Nous étions depuis peu d'instans auprès d'elles, lorsqu'elles nous quittèrent pour aller pleurer sur le cercueil.

Voici encore une particularité extraordinaire. Lorsque la nouvelle de la mort de l'ambassadeur arriva au château, le pacha, comme preuve de l'amitié qu'il portait à Abderrahman et du cas qu'il faisait de sa famille, envoya ses femmes noires et ses esclaves chez le défunt ambassadeur, avec ordre de crier toutes ensemble dès l'instant qu'elles arriveraient dans la cour, ce qu'elles firent exactement. Lilla Amnani, et sa fille aînée sortirent aussitôt de leur appartement,

• pour s'informer d'où provenait un tel
 • vacarme. La veuve fut à l'instant même
 • entourée par les femmes noires, qui lui
 • arrachèrent son baracan, détachèrent ses
 • boucles d'oreilles, lui ôtèrent toutes les
 • pierreries qu'elle portait, et après avoir
 • jeté par terre tous ses bijoux, prononcè-
 • rent ces mots : *Criez pour votre mari,*
 • *criez pour l'ambassadeur, car il est*
 • *mort.* Ce fut ainsi que Lilla Amnani et sa
 • fille reçurent la première nouvelle de la
 • perte qu'elles avaient faite.

• Ces effrayantes lamentations durent
 • trois jours. Lorsque toutes les cérémo-
 • nies seront terminées, on préparera un
 • grand dîner pour tous ceux qui voudront
 • en venir prendre leur part. La famille
 • d'Abderrahman a envoyé une grande
 • quantité de pain et d'huile aux mara-
 • bouts ou mosquées, comme une offrande
 • pour le repos du défunt; ce soir on doit
 • apprêter le souper du tombeau, lequel
 • sera distribué par portions aux pauvres.

Lorsqu'une veuve prend le deuil, elle

sort de chez elle entièrement dérobée à tous les yeux par la multiplicité de ses vêtemens; et, entourée de toutes ses esclaves noires, et de toutes ses suivantes, elle se rend au bord de la mer où ses cheveux, après avoir été peignés avec un peigne d'or, sont tressés et entrelacés de rubans blancs. On remplace par un bandeau blanc, le bandeau d'or enrichi de diamans, que les femmes riches ont l'habitude de porter.

Le temps fixé pour le deuil d'une veuve est quatre mois et dix jours. Ce terme expiré, elle se rend de nouveau sur le rivage; on y porte le même peigne d'or dont elle a fait usage, et de plus quatre œufs frais. Elle donne ces œufs à la première personne qu'elle rencontre, laquelle est obligée de les prendre, fût-ce même le pacha. On croit que ces œufs renferment tous les malheurs de la veuve, par conséquent on n'aime pas à recevoir un pareil don; mais c'est un usage si bien établi, que personne n'oserait les refuser. Arrivée sur le rivage, la veuve est peignée une seconde fois, l'on jette ensuite le peigne dans la mer, et cette

dernière cérémonie terminée , la dame est libre de se remarier , ce qui ne lui serait pas permis auparavant.

Les Autruches.

Lorsque les Arabes vont à la chasse de ces oiseaux , ils n'emportent avec eux d'autres provisions que du froment trempé dans l'eau. C'est le seul aliment qu'ils prennent jusqu'à ce qu'ils attrapent une autruche. Quand ils y sont parvenus , ils font rôtir sa chair , s'en nourrissent tout le reste de la chasse , et se réjouissent d'avance de tout l'argent que doivent leur procurer ses plumes. Les Arabes suivent quelquefois une autruche six ou sept jours de suite ; elle est alors tellement épuisée par la faim et la fatigue , qu'elle se laisse prendre facilement. Ses plumes sont regardées comme un ample dédommagement de la peine que l'on prend pour se les procurer. Les plus belles , sans aucun apprêt , se vendent à Tripoli deux à trois sequins. L'autruche , lorsqu'elle est poursuivie , em-

ploie contre ses ennemis une manière assez ingénieuse de se défendre, et qui lui réussit souvent. Elle rejette derrière elle en marchant les pierres qui se trouvent sur son chemin, et blesse et tue même quelquefois les chiens qui sont à sa poursuite. L'autruche court aussi vite qu'un cheval au galop. Ces prodigieux oiseaux sont trop lourds pour voler, mais leurs ailes leur servent de voiles; et ils ont l'air de glisser sur le sable lorsqu'ils sont poursuivis. Un seul œuf d'autruche sert pour faire trois grandes omelettes : les Maures regardent ce mets comme un très-grand régal; mais l'odeur et le goût en paraissent fort désagréables aux Européens.

Assassinat du Bey.

Quelques détails sur les dissensions qui régnaient dans la famille du pacha de Tripoli, lors du séjour de l'auteur dans cette ville, donneront une juste idée des mœurs féroces des Maures.

Le bey Sidy Hamet, fils aîné du pacha,

devait lui succéder au trône , et par cette raison était devenu l'objet de la haine de son frère cadet , Sidy Useph , qui est maintenant le pacha régnant. Le plus léger prétexte excitait une querelle entre les deux frères ; mais le bey , d'un caractère doux et conciliant , excusait sans cesse les torts de Sidy Useph ; torts qu'il attribuait uniquement à sa fougueuse jeunesse. Il se plaisait même à dire que ce moment d'effervescence passé , son troisième frère deviendrait un homme fort distingué par sa bravoure et ses talens. Le second frère du bey ne se mêlait point de ces querelles.

L'épouse du pacha , Lilla Halluma , princesse du plus grand mérite et fort tendre mère , gémissait sans cesse de la désunion qui régnait parmi ses enfans , et tous les habitans du château redoutaient comme elle la violence et la cruauté de Sidy Useph , âgé seulement alors de dix-sept ans.

Après une nouvelle querelle avec le bey , Sidy Useph partit pour son gouvernement. La tranquillité se rétablit alors au château ; on n'avait plus qu'une seule in-

quiétude ; c'était de savoir ce que faisait le jeune prince ; la famille royale cherchait à se persuader qu'il n'était allé dans son gouvernement que pour faire rentrer les tributs ; mais grand nombre de personnes craignaient qu'il n'eût été près des chefs arabes chercher des secours pour agir contre son père et contre le bey. A son retour il habita une maison de campagne du pacha ; de là il se rendit plusieurs fois au château pour visiter sa famille , ayant toujours des manières amicales , de sorte que personne ne s'attendait à la vengeance atroce qu'il méditait. Enfin un jour il vint à Tripoli , accompagné de ses noirs auxquels il avait le plus de confiance , et les instruisit de ce qu'ils avaient à faire. A son arrivée au château , il se rendit auprès de sa mère , et lui fit part du désir qu'il avait de se réconcilier avec son frère aîné , la priant d'envoyer sur-le-champ chercher le bey , afin que leur raccommodement eût lieu en présence de leur mère. Lilla Halluma , transportée de joie à l'idée de voir la concorde rétablie entre ses fils , dépêcha

aussitôt un message confidentiel au bey, alors dans l'appartement de sa femme (Lilla Aisher), pour le prévenir que son frère, Sidy Useph, se trouvait dans ce moment avec elle sans armes, et l'attendait pour faire sa paix avec lui; qu'elle-même réunirait leurs mains, et que, *par la tête du pacha, si le bey avait quelque tendresse pour elle, il viendrait sur-le-champ et sans armes.* Le bey cédant à un premier mouvement, crut devoir néanmoins, en se rendant à cette invitation, se munir de ses pistolets et de son sabre.

Lilla Aisher, connaissant l'impartiale tendresse de Lilla Halluma pour tous ses enfans, ne redoutait que les complots secrets; elle tremblait de voir son époux traverser le harem avec des armes en se rendant chez sa mère, parce que cette infraction aux lois du château servirait peut-être de prétexte aux gens de Sidy Useph pour tomber sur lui à l'improviste. Elle fit donc observer au bey que d'après les lois de Mahomet, il commettrait un sacrilège en se présentant avec ses armes dans l'appar-

tement de sa mère, et qu'il s'attirerait ainsi l'animadversion de tout le château. Le bey hésita un moment, puis il se désarma; et après avoir embrassé la princesse, il se disposait à sortir, lorsque Lilla Aisher, tourmentée d'une crainte involontaire, se jeta aux genoux de son époux, le conjurant, en dépit de tout ce qui pourrait arriver, de ne pas sortir entièrement désarmé, et de prendre son sabre. Le bey la vit dans une si grande inquiétude, qu'il céda à sa prière; mais lorsqu'il entra dans l'appartement de sa mère, Lilla Halluma le pria de déposer son sabre avant d'entamer la conversation, et elle lui fit remarquer en même temps, que Sidy Useph était également désarmé. Le bey n'ayant plus le moindre soupçon, remit sans difficulté son sabre à sa mère, et elle le plaça sur une croisée près de laquelle ils se trouvaient. Lilla Halluma, pleinement convaincue de la sincérité des intentions de son fils aîné, et complètement trompée sur celles de Sidy Useph, les conduisit l'un et l'autre sur un sofa, et s'assit entre eux

deux, tenant une de leurs mains dans chacune des siennes, et les regardant alternativement, en se félicitant de les voir se réconcilier dans ses bras.

Dès qu'ils furent assis, le bey dit à son frère, que sa réconciliation avec lui était déjà dans son cœur; qu'il regardait ses deux frères comme ses enfans, et qu'une fois parvenu au trône, il les traiterait toujours comme tels. Sidy Useph assura que cette explication le satisfaisait. « Cependant, ajouta-t-il, j'espère, d'après vos protestations d'amitié, que vous voudrez bien consentir, pour la parfaite tranquillité de notre excellente mère, de sceller notre réconciliation par un serment sur l'Alcoran. — De tout mon cœur, répondit le bey. »

Sidy Useph se levant alors précipitamment, demanda à haute voix l'Alcoran (c'est ainsi qu'il avait désigné ses pistolets à ses eunuques); ils les lui apportèrent aussitôt. Il en prit un, et le tira à l'instant même sur son frère, assis près de sa mère. Le pistolet creva, et blessa Lilla Halluma

à la main, qu'elle étendait pour protéger le bey. La balle atteignit celui-ci au côté; il se leva néanmoins, et courant se saisir de son sabre, il en donna un coup à son frère, qu'il blessa légèrement à la figure. Sidy Useph lui tira alors un second coup de pistolet, qui lui traversa le corps.

Le malheureux bey, supposant à tort que sa mère l'avait trahi, s'écria : « Ah ! Madame, est-ce donc là le dernier présent que vous réserviez à votre fils aîné ? » Ces paroles portèrent au comble la douleur de Lilla Halluma. Sidy Useph voyant tomber son frère, appela ses noirs, et leur dit : « Voilà le bey, achevez-le. » Ils l'entraînèrent aussitôt hors de la chambre, et lui tirèrent chacun un coup de mousquet. Au bruit de cette décharge, Lilla Aisher s'échappa des bras de ses femmes, qui cherchaient à lui dérober l'horreur d'un tel spectacle, et se précipitant dans la pièce où s'était commis l'assassinat, elle prit dans ses bras le corps de son malheureux époux, tandis que Lilla Halluma tombait sans connaissance, après avoir fait ses efforts pour

empêcher Sidy Useph de le défigurer. Peu d'instans après son infâme triomphe, le jeune prince s'en fut avec ses noirs.

Lilla Aisher se dépouilla de toutes ses pierreries et de ses plus riches ornemens, elle les jeta dans le sang du bey; elle prit le baracan le plus usé de l'une de ses esclaves, et après s'être fait couvrir de cendres, elle se rendit près du pacha et lui dit : « Si vous ne voulez pas que sous vos yeux je m'empoisonne avec tous mes enfans, donnez sur-le-champ les ordres nécessaires pour faciliter ma sortie du château; car je ne veux plus marcher sur les pavés teints du sang de mon époux. »

Sidy Useph, sortant du palais, rencontra Bey-Abdallah, le grand chiah. Ce vénérable officier, revêtu d'un grand pouvoir, était fort aimé du peuple, et particulièrement connu par son attachement à la famille du pacha et par ses principes religieux. Sidy Useph, se doutant bien qu'il n'approuverait point le crime qui venait de se commettre, courut à lui et lui plongea son poignard dans le cœur.

Le bey, assassiné le 20 juillet 1790, dans la matinée, fut inhumé à trois heures de l'après-midi. Dans le court espace de quelques heures, on vit ce prince éblouissant de santé et de bonheur au sein de sa famille, assassiné et inhumé.

Rien de semblable à la confusion et au désordre qui régnèrent dans la ville au moment où l'affreux assassinat fut connu : le peuple se précipitait en foule dans les rues, chacun emmenait sa famille, ses bestiaux, et cherchait à gagner les portes de la ville, ne sachant comment se terminerait la scène de carnage qui venait d'avoir lieu au château. Différens bruits coururent pendant quelques heures sur la mort du bey : lorsque le peuple fut certain de la manière dont il avait péri, il s'arma et de nombreux détachemens circulèrent dans les rues; les Arabes et les montagnards avec leurs longs fusils et leurs couteaux; et les Maures avec leurs pistolets et leurs sabres.

L'épouse du bey donna la liberté à tous les esclaves de sa maison qui accompagnèrent les funérailles de son époux; mais

les habitans étaient frappés d'une si grande terreur, que les Maures du rang le plus élevé craignaient de se joindre au cortège : aussi n'y en eut-il qu'un petit nombre qui le suivirent, excepté ceux auxquels le pacha en donna l'ordre.

Aussitôt que le bey fut enterré, des chaous parcoururent la ville, proclamant l'ordre du pacha d'être tranquille, de ne pas s'assembler dans les rues, sous peine d'encourir sa disgrâce; mais, à la surprise générale, on ne proclama pas en même temps le nouveau bey : ce qui n'arrivait jamais ; parce que lorsqu'un pacha ou un bey meurt, on fait aussitôt connaître son successeur.

Sidy Hamet, le second fils du pacha, n'était pas à Tripoli au moment de cette affreuse catastrophe; mais il y revint avant la nuit, amenant avec lui un chef d'Arabes et plusieurs centaines de ses gens : ils campèrent autour de la ville pendant la nuit. Avant l'arrivée de Sidy Hamet, le pacha avait envoyé un de ses officiers de confiance dire à Sidy Useph qu'il lui deman-

daît de se rendre au château. Le pacha apprenant que le jeune prince n'osait se hasarder à faire cette démarche, lui envoya son chapelet (1) pour lui servir de sauve-garde; mais, en dépit de cette protection, il ne crut pas prudent à lui d'entrer dans la ville.

Sidy Hamet se rendit auprès du pacha, qui fut fort alarmé de le voir armé, et lui en témoigna son mécontentement. « Ne doit-on pas se tenir sur ses gardes, répondit Sidy Hamet, lorsque vous envoyez votre chapelet à l'assassin du bey? »

Après cette entrevue, Sidy Hamet se retira dans son appartement, et, accablé par tout ce qu'il venait d'apprendre, il s'évanouit. Cet accident ayant eu lieu peu d'instans après son arrivée au château, le bruit se répandit qu'on l'avait empoisonné, et toute la ville fut de nouveau, pendant

(1) Le chapelet dont le pacha se sert pour dire ses prières, est regardé comme un si puissant talisman dans les mains du plus grand criminel, que sa vie est sacrée tant qu'il le possède.

quelques heures, dans la plus grande confusion.

La tombe du bey venait à peine de se fermer, que Sidy Useph envoya chercher à la ville des Juifs et un tuburka (espèce de tambour), pour donner une fête dans le jardin du pacha. Le bruit de la musique, des armes que l'on tirait, et du chant des femmes louées pour chanter et danser, était plus considérable qu'à une brillante noce. On l'entendait du château; le pacha se retira dans ses appartemens intérieurs pendant cette horrible saturnale, ordonnant que personne n'approchât de lui.

Pendant cette fête, Sidy Useph fit dire à Lilla Hamet, veuve du grand chiah (dont le jardin est peu éloigné de celui du pacha), que, s'il entendait ses femmes se lamenter sur la mort de Bey-Abdallah, il la ferait étrangler. Elle se rendit en conséquence en ville, où elle célébra les obsèques de son époux conjointement avec la veuve du bey.

Le lendemain de l'assassinat du bey, Sidy

Hamet, le bey actuel, se rendit avec deux cents chevaux au jardin du pacha, pour avoir une entrevue avec Sidy Useph. Celui-ci avait étendu ses postes et placé des gardes tout autour du jardin; son monde l'environnait lui-même, et ses noirs, exécuteurs de ses iniquités, se tenaient tout près de lui, non-seulement armés, mais leurs espingoles hautes. Plusieurs messages furent envoyés avant que les deux frères se vissent; enfin l'on convint que Sidy Useph ferait sortir ses troupes du jardin, et que Sidy Hamet y entrerait sans ses cavaliers. Ils eurent ensemble une longue conversation, durant laquelle chacun des princes se tint au milieu de ses principaux officiers.

Après la mort du bey, Sidy Hamet devait être proclamé à sa place; mais il lui paraissait si affreux d'entendre des chants joyeux et le son du nubar au moment où Lilla Aisher et tous les habitans du château célébraient les obsèques du feu bey, et que le chant de mort retentissait de toutes parts, qu'il garda le silence. Mais enfin, lorsqu'il crut devoir réclamer le titre auquel il de-

vait prétendre, il pria le pacha de le faire reconnaître en sa nouvelle dignité. Le pacha y consentit, à condition toutefois que *Sidy Useph y consentirait aussi*. Sidy Hamèt, atterré de cette réponse extraordinaire, se retira quelques instans dans son gulphor, où ses officiers ne purent le faire renoncer à l'étrange résolution de se rendre, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, auprès de Sidy Useph, pour connaître ses sentimens. Il entra, suivi seulement de quatre officiers, dans le jardin du pacha, où se trouvait Sidy Useph avec trois cents hommes, et dit à son frère : « Le pacha consent à ce que je sois proclamé bey; cependant, si vous désirez ce titre, qui ne vous est point dû, puisque vous êtes le plus jeune, je veux bien vous le céder sans nouvelle effusion de sang; je prêterai même tous les sermens prescrits par notre prophète, de ne jamais chercher à vous nuire. »

Sidy Useph protesta par la tête du pacha, qu'il avait tué le bey par suite d'une querelle particulière, et non parce qu'il désirait lui succéder; qu'il était prêt à recon-

naître Sidy Hamet comme bey, et qu'il renonçait à toute espèce de prétentions au trône.

Après cette extraordinaire entrevue, Sidy Hamet revint à Tripoli; il reçut du pacha un caftan neuf, les chevaux du défunt bey, ses esclaves, ses armes, etc. etc., et il fut proclamé bey le 29 juillet 1790. Les canons du château tirèrent, le nubar joua, les pavillons mauresques et ceux de toutes les nations européennes qui avaient des consuls dans la ville furent arborés, et tous les consuls se rendirent au château pour complimenter le nouveau bey.

L'ambitieux et cruel Sidy Useph devint bientôt l'ennemi du nouveau bey; il se déclara aussi contre son père, dont il finit par occuper le trône. Les détails que nous venons de donner font suffisamment connaître son odieux caractère, et peignent les mœurs et les usages de ce peuple, si fort en opposition avec les mœurs et les usages des Européens.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

<i>Asie.</i> EXTRAIT du voyage du capitaine Maxwell sur la mer Jaune.—Côtes du Brésil; Rio-Janeiro. Pag.	1
La baie de Ross, d'où l'on découvre la grande muraille de la Chine. Etonnement des natu- rels du pays à la vue d'un vaisseau.	3.
L'île de Liou-Tchou et le port Napa-Kiang.	4
Naufrage de <i>l'Alceste</i> , commandée par le ca- pitaine Maxwell, dans le détroit de Gaspar, ayant à son bord l'ambassadeur anglais reve- nant de la Chine.	10
FAITS DÉTACHÉS. — Le serpent Boa-construteur.	25
L'île Pitcairn, dans l'Océan pacifique; colonie anglaise d'origine.	28
<i>Amérique.</i> EXTRAIT du voyage de découvertes dans la mer de Baffin, exécuté en 1818, sous le com- mandement du capitaine Ross, pour faire des recherches relatives à la probabilité d'un passage nord-ouest. — Départ.	42
Le Groenland et les Esquimaux.	48
Les montagnes de glace et l'île des Lièvres.	53
Les Esquimaux de la mer de Baffin.	58
II.	10*

<u>Les montagnards arctiques, leur costume, leurs mœurs, et leur manière de chasser.</u>	Page 68
<u>Retour.</u>	80
<u>Asie. NOTICE sur les Guaïcouros, ou Indiens cavaliers, par M. François Alvez Doprado ; traduit de l'allemand en 1814.</u>	87
<u>Asie. NOUVELLE description du royaume de Boutan, par un voyageur qui y a demeuré long-temps. — Quelques mots sur le pays.</u>	98
<u>La ville de Lassa.</u>	101
<u>Couvens de religieux.</u>	110
<u>Afrique. EXTRAIT d'un voyage à Tripoli, ou relation d'un séjour de dix années en Afrique ; traduit de l'anglais en 1819, par J. Maccarthy.</u>	115
<u>Aspect de Tripoli en entrant dans la radé.</u>	116
<u>Costume des habitans.</u>	119
<u>Bazars et cafés.</u>	123
<u>Désert de Barca, les Arabes et les Bédouins.</u>	128
<u>Jeûne du Rhamadan et fête du beiram.</u>	136
<u>Les maisons et les bains.</u>	142
<u>Visite de Madame Tully à la famille du pacha.</u>	146
<u>Mosquées.</u>	154
<u>Maison de campagne du consul anglais, et les dattiers.</u>	158
<u>Voleurs turcs, et histoire de Juliana, jeune Grecque.</u>	162
<u>De quelle manière s'occupent les dames maures.</u>	180
<u>Attachement de deux Nègres l'un pour l'autre.</u>	181
<u>Effet que produit une éclipse en Afrique, et ignorance des Maures.</u>	186

<u>Cérémonies du mariage.</u>	<u>Page 190</u>
<u>Les caravanes.</u>	<u>194</u>
Lamentations funèbres , et cérémonial du deuil	
d'une veuve.	203
Les autruches.	209
Assassinat du bey.	210

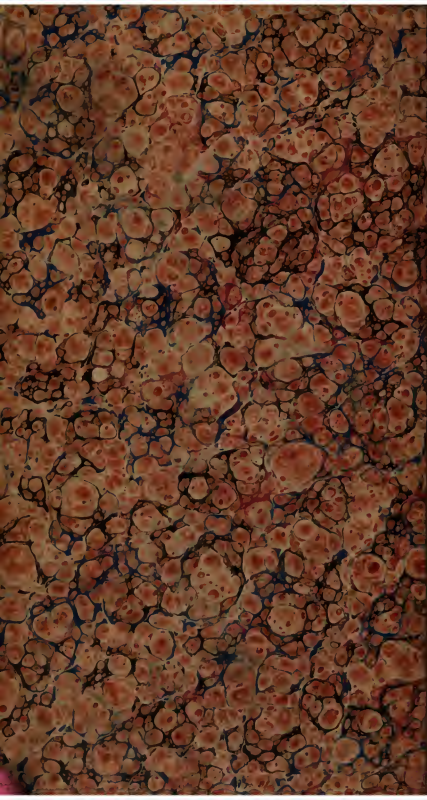
Fin de la Table du second volume.



4403







P
XXV

LIBRARY
OF THE
FEDERAL GOVERNMENT
OF CANADA
OTTAWA